L.-F. FUNCKEN

l'uniforme et les armes des soldats des États-Unis

2

CASTERMAN

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DES ÉTATS-UNIS

Les guerres d'Indépendance, de Sécession, du Mexique.
L'épopée du Far-West.

2

La cavalerie et l'artillerie

L.-F. FUNCKEN

casterman

L & F. FUNCKEN

DES MÊMES AUTEURS, DANS LA MÊME COLLECTION :

Le Costume et les Armes des soldats de tous les temps

Tome 1 : Des Pharaons à Louis XV
Tome 2 : De Frédéric II à nos jours

L'Uniforme et les Armes des soldats du premier Empire

Tome 1 : Des régiments de ligne français aux troupes britanniques, prussiennes et espagnoles
Tome 2 : De la Garde impériale aux troupes alliées, suédoises, autrichiennes et russes

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1914-1918

Tome 1 : Infanterie - Blindés - Aviation

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1939-1945

Tome 1 : France, Allemagne, Autriche, U.R.S.S., Tchécoslovaquie, Pologne, Belgique, 1933-1941
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation

Tome 2 : Grande-Bretagne, Allemagne, France, Italie, Finlande, Norvège, Croatie, Slovaquie, Bohême-Moravie, légions russes, 1939-1943
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation - Marine

Tome 3 : États-Unis, Japon, Chine - Évolution des grandes armées 1943-1945
France libre, Milice, volontaires en Grande-Bretagne
Danemark, Pays-Bas, États balkaniques et danubiens
Parachutistes, commandos, artillerie, engins balistiques, sous-marins

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre en dentelle

Tome 1 : France : maison du roi et infanterie sous Louis XV et Louis XVI
Grande-Bretagne et Prusse : infanterie (1700 à 1800)

Tome 2 : 1700-1800 - France, Grande-Bretagne et Prusse : cavalerie et artillerie
Autres pays : infanterie, cavalerie, artillerie

Le Costume, l'Armure et les Armes au temps de la chevalerie

Tome 1 : Du huitième au quinzième siècle

Tome 2 : Le siècle de la Renaissance

L'Uniforme et les Armes des soldats des États-Unis

Les guerres d'Indépendance, de Sécession, du Mexique. L'épopée du Far-West
Tome 1 : L'infanterie et la marine

À paraître :

L'Uniforme et les Armes des soldats du XIXe siècle (2 volumes)

ISBN 2-203-14322-3
© CASTERMAN 1980. — *Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.*

liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DES ÉTATS-UNIS

Les guerres d'Indépendance,
de Sécession, du Mexique.
L'épopée du Far-West.

2

La cavalerie et l'artillerie

casterman

AVANT-PROPOS

Dans l'introduction de notre précédent volume perçait une anxiété légitime : quel serait l'accueil de la critique spécialisée, en particulier de la plus directement concernée, celle des États-Unis ?

Attendu avec une curiosité amicale et parfois amusée par les spécialistes américains, notre premier tome a été crédité d'une considerable accuracy *(très grande précision) et qualifié de* first-rate book *(livre remarquable).*

Ces appréciations ont en outre été sanctionnées par l'aide que nous ont spontanément offerte deux des plus célèbres experts américains : le colonel John R. Elting, uniformologue, écrivain militaire, ancien professeur d'histoire militaire à l'Académie de West Point, et Michael J. McAfee, conservateur de la section historique et uniformologique du musée de la même prestigieuse école.

L'un et l'autre nous ont témoigné un intérêt des plus précieux en nous recevant au sein même de leurs collections, jusque dans leurs impressionnantes réserves. Nous avons ainsi pu bénéficier de leurs conseils « sur le tas », notamment pour la difficile période charnière 1779-1812 qui fait l'objet d'un correctif à la fin de cet ouvrage.

Par la suite, ces deux maîtres ont encore répondu à un feu roulant de questions et élucidé pour nous maints points épineux ou obscurs. Puissent-ils trouver dans les pages qui suivent la concrétisation graphique de notre gratitude, comme de l'excellence de leur enseignement.

Liliane et Fred Funcken.

PREMIÈRE PARTIE

LA CAVALERIE DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE (GUERRE D'INDÉPENDANCE)

Les origines

Le lecteur a pu s'en rendre compte au début du précédent tome, l'image attendrissante des colons débarquant pacifiquement du *Mayflower* sur le sol du Nouveau Monde cadre mal avec la réalité. Les puritains opprimés dans leur pays natal se montrèrent vite les persécuteurs les plus acharnés des Indiens, en qui ils ne voyaient que d'abominables mécréants.

Ce qu'on a appelé « la conquête de l'Ouest » débuta dès cette époque, et si quelques rares traités comme le « Walking Purchase »[1] de 1686 furent négociés en toute loyauté avec les indigènes, les colons usèrent le plus souvent de la force et de la traîtrise pour s'approprier les terres qu'ils convoitaient. On se souviendra des vingt-quatre dollars payés par les Hollandais pour l'île de Manhattan, mais on sait moins qu'ils s'emparèrent du territoire de l'actuelle New York City en massacrant pendant la nuit leurs « protégés », les Indiens Wappingers.

L'essor des communautés blanches d'Amérique allait être synonyme d'antagonisme entre deux races. Il fallut armer des hommes, organiser des troupes où les cavaliers avaient un rôle à jouer.

Beaucoup moins nombreuse que l'infanterie, la cavalerie de la Milice s'équipa de la même façon que la cavalerie légère européenne, y compris les bourguignottes et les demi-armures, efficaces contre les coups des armes primitives des Indiens.

La cavalerie ne cessa néanmoins de se développer au sein des colonies les plus peuplées sous la forme de *troops of horse*. Le volontaire payait de ses deniers son uniforme, son équipement et son fort cheval de quatorze paumes[2]. Dès

GUERRES COLONIALES, MILIEU DU XVIIe SIÈCLE

La cavalerie de la milice des Trois Comtés, organisée en 1659 pour lutter contre les raids indiens dans l'est du Massachusetts, utilisa le célèbre étendard connu sous le nom de « drapeau de Bedford » (voir le tome Ier, p. 15, fig. 6) bien avant les *minutemen* révolutionnaires. Il avait été apporté dans le Nouveau Monde par les colons de la Nouvelle-Angleterre.

1. Conclu entre le quaker William Penn, fondateur de la Pennsylvanie, et le chef delaware Lapownisa, ce traité accordait aux colons autant de terre qu'un homme pouvait en parcourir en un jour et demi.
2. Soit environ 1,50 m au garrot.

1740, la plupart des milices montées avaient les deux pistolets et la carabine classiques.

Nombreux furent les corps de la Milice ou les *volunteers* des compagnies indépendantes qui se maintinrent ainsi jusqu'à la Révolution et servirent alors d'ossature aux premiers régiments réguliers de la jeune Amérique.

Les régiments réguliers

Dans les affrontements entre insurgés et loyalistes n'intervint jamais la moindre formation pouvant rappeler la cavalerie lourde des champs de bataille européens. La nature accidentée du terrain généralement choisi par les belligérants fit utiliser, d'ailleurs sans grand succès, la cavalerie légère du type dragons.

Washington, dont on se demande s'il appréciait la valeur de la cavalerie, voire même s'il aurait été capable de l'utiliser correctement, ne fut en tout cas pas enchanté des premiers escadrons que le Congrès lui dépêcha à New York en juillet 1776. Recrutés dans la classe la plus élevée, les nouveaux venus ne voyaient dans le cheval qu'une façon distinguée de jouer au soldat[1] et répugnaient aux tâches obscures de la vie de camp. Le généralissime, excédé, les renvoya chez eux sans tarder.

Les dragons continentaux

En 1777, le Congrès organisa quatre régiments de cavalerie basés sur le modèle des dragons légers britanniques. Chaque régiment devait comprendre six *troops,* ou escadrons peu étoffés, de soixante hommes chacun. On les dénomma « Light Dragoons » ou encore « Continental Dragoons »[2].

Le 1er régiment

Mis sur pied par la Convention de Virginie, en 1776, le « Bland's Virginia Horse » — le régiment de cavalerie virginien du major Bland — avait rejoint l'armée de

1er RÉGIMENT
DE LIGHT DRAGOONS,
1775-1776

1. 1775. À l'origine, aucune coiffure particulière n'était fournie, ni même prévue, et les cavaliers portaient le tricorne civil. Les premiers dragons n'étaient armés que du sabre et des pistolets. — 2. Officier, 1776. — 3. 1776. L'habit brun était porté aussi bien que l'habit bleu. Le pistolet de 50 centimètres de long est un modèle réglementaire de dragon anglais, fabriqué en 1742. — 4. 1776. Le casque de feutre est renforcé par une calotte de fer. L'arme insolite est un *blunderbuss* (tromblon), vétéran des guerres coloniales.

1. À l'instar du plus médiocre des cavaliers de nos régiments d'avant-guerre, vis-à-vis de son « frère inférieur », le fantassin.
2. Sur le sens de l'épithète *continental,* voir le tome Ier, page 26, note 2.

1
2
3
4

Washington la même année. Équipés tant bien que mal par leur État, ces dragons semblent avoir porté deux uniformes de couleurs différentes, le plus répandu étant à fond bleu garni de rouge, l'autre à fond brun garni de vert.

La coiffure prévue pour la cavalerie légère n'étant pas disponible, les volontaires durent se contenter du tricorne civil, agrémenté, avec un peu de chance, d'un galon de bordure de style militaire. On vit pourtant apparaître à cette époque un casque de cuir orné d'un turban noir et d'une crinière blanche, qu'il fallait acheter de ses deniers.

Officiellement intégré dans l'armée révolutionnaire en 1777, le régiment fut doté, sur le papier du moins, d'un nouvel uniforme en même temps que de son nouveau titre de « 1st Regiment of Light Dragoons ». L'habit à basques courtes serait désormais brun avec le col, les revers et les parements verts, assortis à la veste; le casque de cuir noir devait avoir un frontal vertical de la même matière et un turban vert se terminant par des glands jaunes. Mais ce n'est pas avant l'année suivante que la nouvelle tenue commence à être distribuée, et entre-temps l'actif Theodorick Bland avait fixé de la façon la plus précise sa conception du régiment idéal, jusque dans le détail des marques de grade. Il est toutefois certain que ces intéressantes directives ne furent jamais appliquées à l'ensemble des régiments.

En 1780, la Virginie procura un uniforme de couleur bleue ou noire, doublé de bleu et garni de vert, ainsi que des guêtres-culottes en drap bleu ou en cuir. Le casque de cuir fut attendu en vain, et le banal tricorne réapparut.

Presque totalement anéanti la même année, le 1er régiment, alors commandé par le colonel Anthony White, fut amalgamé au 3e dragons du colonel William Washington et combattit lors de la campagne de Yorktown en 1781. Il se réduisait à soixante recrues péniblement rassemblées, moins que l'effectif d'un escadron!

1er RÉGIMENT
DE LIGHT DRAGOONS,
1777-1778

Les casques, quand ils existaient, n'avaient pas de modèle précis, mais celui de la figure centrale appartint à coup sûr à ce régiment. Le trompette porte l'uniforme aux couleurs inversées, selon la mode des armées européennes.

Le 2e régiment

Formé à partir d'une petite unité de cavalerie légère organisée dans le Connecticut dès 1776 par le major Elisha Sheldon, le 2e régiment fut le premier des quatre corps de « Light Dragoons » dont le Congrès autorisa la mise à la disposition

L. & F. FUNCKEN

du commandement révolutionnaire. C'est pour cette raison qu'on le considère comme le premier véritable régiment de cavalerie des États-Unis, et il est, en tant que tel, l'objet d'une fête anniversaire dans la cavalerie[1] et les blindés.

Dès 1780, le manque de chevaux obligea une partie du régiment à servir à pied, ce qu'il fit avec distinction en maintes circonstances. Les lourdes bottes et les gibernes de cavalerie furent abandonnées pour les souliers et les grosses cartouchières du fantassin.

Le premier uniforme semble avoir été de couleur bleue à distinctive blanche, si l'on se réfère au « Board of War » de 1779, lequel prévoyait ce modèle pour tous les régiments de dragons, commandé en France. La seule certitude est apportée par un tableau de Trumbull, peint quelques années après les événements[2] : on y voit un habit bleu agrémenté de chamois, porté avec un casque de dragon de style français, au turban bleu ciel.

De toute la cavalerie, seul le 2e régiment subsistait à la fin des hostilités, avec une effectif de deux cent vingt-cinq hommes. Ensemble, les trois autres corps n'en avaient même plus deux cents.

Le 3e régiment

Le premier uniforme des « Lady Washington's Dragoons » est totalement inconnu, et seul un document comptable de 1779 donne une idée de la seconde tenue : blanche, garnie de bleu. Le vert remplacera le bleu l'année suivante.

William Washington, cousin du généralissime, excellent officier de cavalerie, dirigea les actions du régiment dans le Sud. Après de tragiques mésaventures sous les ordres de Baylor en 1778, et dont se tirèrent vingt hommes seulement, le corps subit de si lourdes pertes en 1780 qu'il dut se joindre aux débris des 1er et 4e dragons pour former une squelettique légion de quatre escadrons dont William Washington prit le commandement.

Le 4e régiment

Le premier uniforme fut, pour étonnant que cela puisse paraître, de la couleur rouge vif chère aux Britanniques. Les officiers ayant consacré d'importantes sommes à l'achat

1er RÉGIMENT
DE LIGHT DRAGOONS,
1780

1. Officier. — 2. Dragon. Le bleu de l'habit pouvait être remplacé par du noir, selon les arrivages. On distingue le mode d'attache du mousqueton à sa banderole et la cartouchière ventrale contenant les cartouches en papier. — 3. Trompette. Il porte l'*overall*, pantalon fuseau semblable à celui de l'infanterie (voir le tome Ier, p. 56 et illustrations), avec l'habit court introduit en 1780 (id., p. 44). Les couleurs sont inversées par rapport à la fig. 2, mais le noir remplace ici le bleu.

1. Le nom de *cavalry* a été conservé à certaines formations aéroportées.
2. Non sans quelques anomalies qui montrent la fragilité du témoignage oculaire, serait-ce celui d'un peintre.

L. & F. Funcken

d'uniformes écarlates, on distribua aux hommes des habits rouges... capturés aux 8e et 24e régiments d'infanterie ennemis ! Afin d'éviter de dramatiques méprises, on enfilait lors des rencontres une chemise de chasse, par-dessus l'habit d'emprunt.

En 1779, le 4e dragons reçut un uniforme bien à lui, à fond vert garni de rouge.

Gravement éprouvé à Camden en 1780, le régiment, ou du moins ce qu'il en restait, connut le même sort que les rescapés des 1er et 3e régiments.

2e RÉGIMENT DE LIGHT DRAGOONS, 1779-1783

1. Tenue de service à pied, 1780-1783. — 2. 1780-1783. — 3. 1779. Uniforme probable, à couleur distinctive blanche. C'était en tout cas l'uniforme prescrit par les autorités en 1779. — 4. Officier. Les casques des officiers étaient des modèles plus élaborés que ceux de la troupe. — 5. Trompette avec son habit caractéristique aux couleurs inversées.

Les légions

Un « Legionary Corps » beaucoup plus solide, préconisé par von Steuben[1], fut créé quelque temps après. Il réorganisa les dragons en quatre légions composées chacune de quatre escadrons montés et de deux escadrons à pied. Ceux-ci étaient destinés à la garde de leur camp, tâche qui jusque-là avait été assurée par des compagnies d'infanterie distraites de leurs régiments.

La rareté des chevaux et du fourrage, ainsi que les dépenses élevées qu'ils exigeaient, fit conserver ces formations jusqu'à la fin de la guerre. Jamais cependant l'escadron n'atteignit son effectif de soixante hommes, tout au plus parvint-on à rassembler vingt-cinq cavaliers par escadron.

L'armement

Les pistolets

En dépit du rôle secondaire dévolu à la cavalerie et de ses effectifs modestes, son armement nécessita de véritables tours de force.

Le pistolet était l'arme la plus demandée, non seulement par les cavaliers mais aussi par les estafettes et par le personnel de la marine.

Les officiers emportaient le plus souvent dans leurs fontes

1. Voir le tome Ier de cet ouvrage, page 38.

4
2
3
5
1

leurs pistolets personnels, armes de luxe aussi inséparables d'un gentilhomme du XVIIIe siècle que l'était sa tabatière.

Aussi vit-on à peu près tout l'échantillonnage des pistolets étrangers, achetés en France, en Belgique, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Espagne, voire même en Afrique du Nord.

Les pistolets français

La France, par l'intermédiaire de La Fayette, fournit à elle seule environ cinq cents pistolets Charleville du modèle 1777 dit « à coffre », provenant de Saint-Étienne. D'une fabrication compliquée et d'un entretien délicat, le Charleville mesurait 34 centimètres de long, pesait 1,4 kg et avait un calibre de 17,1 mm. Quoique abandonné en France à l'époque de la Révolution, il devait servir par la suite de modèle au premier pistolet militaire officiel américain produit en 1799.

Une arme réglementaire française plus ancienne, dite modèle 1763-1766, version raccourcie du modèle 1763 jugé trop encombrant, fut également importée. Elle mesurait 40 centimètres de long et pesait 1,23 kg pour un calibre identique au modèle initial : 17,1 mm.

Les pistolets anglais

Les pistolets les plus largement distribués à la cavalerie furent cependant ceux des troupes montées britanniques. Ils avaient été saisis par les « Committees of Safety »[1] révolutionnaires partout où ils se trouvaient stockés, ou bien achetés directement à des profiteurs de guerre britanniques chez qui le patriotisme n'étouffait pas le sens des affaires.

Très appréciés, ces *horse pistols* existaient sous deux formes que l'on peut qualifier approximativement de « pré-1760 » et « post-1760 ».

Le premier modèle, utilisé sous les règnes de George Ier (1727) et de George II (1727-1760), mesurait 35 centimètres de long[2] et avait un calibre de .60 (15,24 mm).

Le second modèle, raccourci de près de 8 centimètres, était par contre du calibre .69 (17,52 mm). Il apparut à l'aube du règne de George III, vers 1759-1760.

L'un et l'autre eurent une version « Navy », reconnaissable au crochet de suspension placé à gauche le long du fût.

3e RÉGIMENT
DE LIGHT DRAGOONS,
1778-1780

1. Dragon en chemise de chasse. Elle était adoptée en maintes occasions par tous les régiments. — 2. Officier, 1778-1779. — 3. Dragon en 1780, avec la distinctive verte. — 4. Dragon en 1779. — 5. Trompette, avec les couleurs inversées de la première tenue de 1779.

1. Voir le tome Ier, pages 62 et 64.
2. Les modèles les plus anciens atteignaient 40 centimètres de long.

L. & F. Funcksal

Les pistolets américains

Les modèles purement américains se limitèrent au type de la Rappahannock Forge et au Kentucky.

Le premier, du calibre .69 (17,52 mm)[1], possédait souvent une crosse bulbeuse à facettes hexagonales, réminiscence des *dags* élisabéthains[2]. Ces armes sont aujourd'hui d'une grande rareté, en particulier les quelques pièces fabriquées en Pennsylvanie.

Tout différent est le pistolet dit aujourd'hui « Kentucky » pour son air de famille avec le célèbre *rifle*[3].

Réservé aux officiers, il se caractérisait par un fût en bois flammé, une crosse souvent crochue et un canon généralement octogonal.

Aucun modèle ne semble avoir été construit selon les normes des comités de sécurité ainsi qu'il en fut pour les mousquets. Par contre, on confectionna des copies pures et simples d'armes européennes, principalement de pistolets britanniques.

Ils se distinguent aisément par leur facture un peu fruste et la relative minceur de leurs parties en cuivre.

Les pistolets écossais

Ces pistolets « tout acier », reconnaissables à l'absence de pontet, étaient souvent saisis sur les officiers ennemis.

Il est piquant de noter que la plupart se fabriquaient ... à Londres ![4]

Les pistolets prussiens

Commandées en masse, notamment par l'État de Virginie, ces armes avaient en général un calibre de 17 millimètres. Elles portaient la marque « Potsdammagazin », des gravures ornaient la crosse et la batterie. Leur seule rareté en a fait des pièces prisées des plus riches collectionneurs.

À côté de toutes ces armes contemporaines subsistait, est-il besoin de le dire, la vaste panoplie héritée des guerres coloniales menées jadis contre la France et l'Espagne.

4e RÉGIMENT
DE LIGHT DRAGOONS,
1776-1782

1. 1776. L'habit n'est autre que celui d'un régiment d'infanterie britannique. — 2. Dragon, 1779-1782. On distingue la fonte du pistolet, ouverte, et la cartouchière. — 3. Le turban, dénoué, sert de protège-nuque par mauvais temps. — 4. Officier, 1779-1782.

1. On rencontre aussi le calibre .62 (15,74 mm).
2. Voir *Le Costume, l'Armure et les Armes au temps de la chevalerie,* tome II, page 56.
3. Voir le tome Ier de cet ouvrage, pages 20 à 24.
4. Le premier coup de feu de la Révolution, *the shot heard around the world,* aurait été tiré par un des pistolets écossais du major Pitcairn, le 19 avril 1775, contre les *minutemen* de Concord.

4
2
3
1
L. & F. Funcken

Les mousquetons

Nécessaires pour le combat à pied, les mousquetons vinrent s'ajouter à la paire de pistolets. Les pistolets étaient efficaces à courte distance contre la cavalerie ennemie, mais tout à fait impropres aux nombreuses escarmouches avec les tirailleurs, rencontres qui exigeaient une arme plus précise et d'une plus grande portée.

Ici encore, le Congrès arma ses escadrons de mousquets britanniques saisis ou capturés. Il n'hésitait pas à leur donner de longs mousquets d'infanterie lorsque les armes adéquates manquaient, en dépit de l'encombrement et des difficultés de chargement par un homme à cheval.

Washington, plus que tout autre conscient du problème, avait préconisé l'adoption du tromblon à bouche évasée. C'était une arme facile à charger pour un cavalier, et que sa décharge de balles (ou « postes ») en grappe rendait particulièrement meurtrière à courte distance. Ces balles pouvaient d'ailleurs être remplacées par de simples cailloux. Mais la suggestion du grand homme ne rencontra, semble-t-il, aucun succès.

On préféra donc, dans la mesure du possible, se fournir de carabines, le mot étant, à l'époque, synonyme de mousqueton.

L'arsenal britannique fut mis à contribution. Le fusil de dragon long de près de 1,40 m et le mousqueton, plus court d'une vingtaine de centimètres, existaient l'un et l'autre dans une très large série de variantes. Tous pourtant avaient un calibre identique : .65 (16,5 mm). Les pistolets d'arçon assortis ne furent évidemment pas négligés.

La France offrit ou vendit son mousqueton modèle 1763-1766 modifié 1770[1], long de 1,25 m, ainsi que le modèle 1777. Ce dernier, qui mesure 1,17 m, possède une grenadière de fer typique. La grenadière était, rappelons-le, le bracelet situé entre la capucine et l'embouchoir, auquel se fixait un des battants de la bretelle de suspension.

Contrairement à une croyance tenace, la présence d'une bretelle n'excluait pas du tout celle de la tringle de suspension classique, qui permettait au cavalier de porter son arme suspendue le long de son flanc droit par l'entremise de la banderole porte-mousqueton habituelle.

CAVALERIE LÉGÈRE
DE PHILADELPHIE,
1775-1777

1. Étendard, dessiné d'après l'original, de la « 1st City Troop of Philadelphia », dite aussi « Light Horse of the City of Philadelphia ». Il mesure 105 cm x 92 cm et arbore l' « Union Jack » sur son canton. Plus tard existera une variante (fig. 1a), dans laquelle on a longtemps voulu voir l'origine la plus ancienne des *stripes* du drapeau américain. Les initiales L H signifient simplement « Light Horse ». La devise est : « Pour ceux-ci nous luttons ». — 2. Troupier. — 3. Officier. Les revers déboutonnés en partie sont croisés sur la poitrine selon une pratique courante. — 4. Trompette.

1. Le modèle original possédait de légers décors.

1
1a
2
3
4
L. & F. FUNCKEN

Les sabres

Arme par excellence de la cavalerie, le sabre exista sous toutes les formes et variantes imaginables, d'origine française, britannique ou allemande[1], courbe ou droit.

Souvent fabriqué — ou plutôt « bricolé » — sur place, le sabre présentait le plus souvent un aspect fruste et disgracieux. On le reconnaît aisément à sa poignée en forme de bougie torsadée, voire simplement cylindrique, dotée d'une garde sommaire et d'une lame grossièrement forgée. L'ensemble manquait totalement d'esthétique et de « balance », certes, mais constituait un outil tout à fait efficace pour les furieux corps à corps où les finesses de l'escrime n'avaient guère l'occasion de se manifester.

Les épées des officiers offraient l'éventail complet des armes civiles, semi-civiles et purement militaires, issues de la production des meilleurs armuriers mondiaux, étalée sur près d'un siècle.

Les modèles les plus anciens étaient du type colichemarde ou « épée à la Königsmark », à quillons et à pas-d'âne.

Les casques et la selle

Les casques

De nombreux modèles de casques, visibles dans les illustrations, coiffèrent plus ou moins heureusement les cavaliers révolutionnaires. À part les modèles français en métal — disparus sans laisser de traces aussi bien en France qu'en Amérique —, l'ingéniosité des combattants s'exerça sur des succédanés, confectionnés en cuir à partir d'un modèle type, du genre casquette de jockey, facile à façonner. On y adapta un cimier protecteur ou une chenille de fourrure, voire une simple queue de renard amortissant les coups de sabre. Les modèles en feutre, taillés dans de vieux tricornes de la façon que nous avons déjà indiquée dans notre *Guerre en dentelle*[2], étaient recouverts ensuite d'une calotte de métal ajourée, à l'instar de la grosse cavalerie des guerres européennes. Le turban, enfin, avec son gros nœud noué sur la nuque, parait

ESCADRONS PROVINCIAUX DE L'ARMÉE RÉVOLUTIONNAIRE, 1776-1783

1. Corps de la prévôté de von Heer. Au centre, un trompette. — 2. Cavalerie légère de la Caroline du Sud. — 3. Légion du comte Pulaski. L'étendard ne mesurait que 46 cm x 46 cm. Il avait été brodé en 1778 par les sœurs moraves (secte protestante) de Bethlehem en Pennsylvanie. Le revers portait les initiales U.S. encerclées par la légende UNITA VIRTUS FORTIOR (Uni, le courage est plus fort). — 4. 2e régiment de cavalerie légère du Connecticut. — 5. Escadron du capitaine Cadbury. — 6. *Lifeguard* de George Washington.

7. Quant au fermier à l'air débonnaire, juché sur son fourrage, qui sait s'il n'appartient pas aux redoutables *raiders* sans uniformes du « Swamp Fox » (Renard des marais)...

1. Notamment les superbes sabres capturés sur les dragons de Brunswick (voir le chapitre que nous consacrons à ce corps, page 46).
2. Tome Ier, page 128.

1
2
3
4
5
6
7
L. & F. FUNCKEN

bien des coups mortels et, dénoué, protégeait les oreilles des morsures du froid.

La selle

De tout l'équipement du cavalier, ce fut la selle qui posa, de loin, le problème le plus difficile. En effet, cet élément essentiel du harnachement, fruit du travail délicat et compliqué d'artisans hautement spécialisés, n'existait en Amérique que sous sa forme civile.

Les selles militaires utilisées par les différents corps levés aux colonies depuis le début du siècle précédent avaient toujours été fournies par l'armée britannique, laquelle avait récupéré son bien après chaque période troublée. À l'époque de l'insurrection, quelques selles de dragons anglais furent sans doute saisies mais sûrement en nombre très limité. Il fallut donc se contenter des selles civiles existantes, en y ajoutant les courroies indispensables à la fixation du portemanteau, des sacoches, des fontes à pistolets, etc.

Ces modèles civils étaient très proches de nos selles modernes. Certains pourtant en différaient par des quartiers carrés ou rectangulaires[1], ou bien par un pommeau et un troussequin plus développés.

Outre les rares selles militaires britanniques, des selles de l'armée française parvinrent vraisemblablement, elles aussi en petit nombre, aux insurgés.

Les unes et les autres avaient d'imposants quartiers rectangulaires ainsi qu'un siège matelassé et rembourré, profondément encaissé entre un pommeau et un arçon élevés.

Soulignons que cette sorte de siège devait s'adapter parfaitement au cheval tout en préservant absolument de tout contact l'épine du dos, le garrot et les reins, sous peine de blesser cruellement l'animal. Complication supplémentaire : la selle devait correspondre le plus exactement possible à la morphologie du cheval, tout aussi variable que celle de l'homme. Les principales « pointures » rencontrées étaient :

1° garrot étroit, côtes plates ;
2° garrot étroit, côtes concaves ;
3° bien conformé et étoffé ;
4° bien conformé et très étoffé ;
5° ensellé (à dos concave)...

L'ARMEMENT DE LA CAVALERIE RÉVOLUTIONNAIRE

Pistolets : 1. Anglais, modèle lourd de dragon, calibre .65 (16,5 mm), 35 cm de long. — 2. Anglais, modèle léger de dragon, calibre .69 (17,5 mm). — 3. Belge. — 4. Américain. — 5. Américain. — 6. Américain du type Kentucky ancien. — 7. Américain du type Kentucky classique. — 8. Français, modèle 1777 dit à coffre, calibre .67 1/2 (17,1 mm). — 9. Français, modèle 1763-66, calibre 17,1 mm, long de 40 cm. — 10. Anglais à canons quadruples. On faisait pivoter les canons inférieurs pour amener leur batterie sous le chien. — 11. Anglais à double canon, à tir simultané. — 12. Anglais. — 13. Anglais, se chargeant par la culasse grâce au dévissage du pontet (voir le tome Ier, p. 29, fig. 6 : le système Ferguson). — 14. Écossais, entièrement en fer.

Mousquetons : 15. Français, modèle 1763-66, modifié 1770, calibre 17,1 mm, long de 1,25 m. — 16. Français, modèle 1777, calibre 17,1 mm, long de 1,17 m. En dépit de la présence de battants de bretelle, la tringle de suspension existait au revers de l'arme. — 17. Anglais, 1764, calibre 16,5 mm.

Sabres : 18. Anglais, de cavalerie lourde. — 19 et 20. Américains typiques.

1. Quartiers : parties latérales de la selle sur lesquelles portent les cuisses du cavalier.

L. & F. Funcken)

On comprendra mieux, après ce petit aperçu, combien complexe était la seule tâche de seller correctement un cheval. Encore restait-il à faire de son maître un bon cavalier et un bon soldat !

PARTISANS DU COLONEL ARMAND

Au premier plan, les fantassins d'Armand. Derrière eux, le colonel (au centre) et ses dragons.

La cavalerie des partisans

Les corps de partisans, dits aussi corps francs, ne furent pas plus négligés par le Congrès qu'ils ne l'étaient par les souverains européens, et nombreux furent les citoyens qui s'engagèrent avec enthousiasme dans l'une ou l'autre des nombreuses formations levées par de bouillants patriotes.

« Light Horse Harry »

Parmi ceux-ci, le Virginien Harry Lee est sans doute le plus célèbre. Cosignataire de la Déclaration d'indépendance, il négligea les offres du quartier général et la haute protection de George Washington pour se livrer, avec une petite troupe de volontaires à cheval, à des missions d'éclaireur et de fourrageur[1].

C'est ainsi que durant l'affreux hiver de Valley Forge — Valley Forge où les débris de l'armée continentale avaient été rassemblés[2] —, Lee et quelques officiers décidés, dont le fameux Anthony Wayne, se lancèrent à la recherche de tout ce qui pourrait nourrir et vêtir les héroïques loqueteux assiégés par la famine et par le froid[3].

Nommé major au printemps de 1778, le jeune officier de vingt-deux ans prit la tête d'une petite troupe : la légion de Lee, dont une partie seulement était montée.

Il serait faux d'imaginer des charges épiques, sabre au clair, dans le fracas des batailles. Tout au contraire, Lee combattit le plus souvent à pied, surprenant l'ennemi par de fulgurants coups de main ou s'embusquant à proximité des positions adverses pour y glaner tous les renseignements possibles.

La légende répandue depuis dans l'infanterie, et qui affirmait que « nul n'a jamais vu un cavalier mort », est sans doute née de cette tactique inhabituelle.

1. Le fourrageur avait pour rôle de saisir du fourrage en territoire ennemi.
2. Voir le tome Ier, pages 34 à 38.
3. C'est à ces expéditions audacieuses — à celle en particulier où il avait pratiquement razzié tout le bétail du New Jersey — que Wayne dut le surnom de « Mad Anthony » — Antoine le fou (voir tome Ier, pages 40 et 98).

Quoi qu'il en soit, le jeune homme commença d'être populaire, les Américains applaudirent aux exploits de la petite légion, le « Lee's Light Horse », et de son chef qu'on avait surnommé « Light Horse Harry ». Nommé lieutenant-colonel au printemps 1780, Lee reprit ses razzias, sans pour autant négliger de tailler des croupières[1] aux Anglais.

La légion comptait environ trois cents hommes[2] dont un tiers seulement étaient montés. Elle se joignit aux troupes de Francis Marion, sous les ordres de Nathanael Greene, et combattit superbement dans les Carolines, affrontant maintes fois la redoutable légion loyaliste de Tarleton.

Henry Lee fut par la suite gouverneur de la Virginie, de 1791 à 1794. Son dernier enfant, né en 1807, allait devenir le grand général sudiste Robert Edward Lee.

La légion de Lee porta trois uniformes successifs : le premier vert vif avec une culotte chamois et un casque à crinière; le deuxième, en 1780, vert à basques courtes avec une veste et une culotte blanches et un casque à bandeau de fourrure; le troisième, en 1782, un habit chamois à garnitures vertes avec une veste chamois. L'allure générale restait celle des dragons réguliers.

LÉGION DE LAUZUN, 1778-1783

1. Hussard-lancier d'une compagnie ordinaire. La moitié des hussards portaient la lance, les autres le mousqueton. — 2. Trompette d'une compagnie ordinaire. — 3. Sous-lieutenant de la compagnie générale. La chabraque était identique à celle de la fig. 4, à part le galon doré qui remplaçait le galon argenté. Les officiers avaient emporté leur pelisse en Amérique. Le nombre de galons des manches et des cuisses passait à deux pour le lieutenant, à trois pour le capitaine et à quatre pour le major. — 4. Mestre de camp en second des compagnies ordinaires. — 5. Compagnie générale, brigadier (deux galons jaunes) et sous-officier (un galon doré). La compagnie ordinaire remplaçait le rouge par le jaune citron et le jaune par le blanc. À droite, la chabraque, également utilisée par le trompette (fig. 7). — 6. Mirliton : a. côté droit; b. côté gauche; c. vu par-derrière, développé. — 7. Trompette de la compagnie générale. — 8. Infanterie, fusilier. — 9. Infanterie, grenadier. — 10. Monogramme royal, ici aux couleurs de la compagnie ordinaire. L'ancre symbolise le corps des volontaires étrangers de la marine, auxquels appartenait la Légion de Lauzun.

Le Renard des Marais

Autre figure de la cavalerie irrégulière américaine, Francis Marion était un vétéran de la guerre de 1761 contre les Cherokees.

On le nomma capitaine d'une compagnie de miliciens. Il captura d'emblée deux forts loyalistes.Promu major, il participa à la désastreuse expédition de Savannah et, dégoûté, se mit à la tête d'une petite bande de francs-tireurs montés, une trentaine d'hommes au plus.

Ces résistants avaient confectionné des sabres à partir de lames de scie et ils les dissimulaient dans leurs caches des marais entre deux missions, car la détention de telles armes les aurait désignés comme des traîtres aux yeux des loyalistes Tories de la Caroline du Sud parmi lesquels ils vivaient.

Ayant triplé ses effectifs, Marion devint si actif que Cornwallis dépêcha contre celui que le Sud commençait à appeler le « Swamp Fox » — le Renard des Marais — un de ses auxiliaires les plus efficaces : Banastre Tarleton en per-

1. La croupière était une pièce de cuir passant sous la queue du cheval et reliée à la selle. Un ennemi en déroute, poursuivi, offrait ses croupières aux coups de sabre.
2. Chiffre optimum, car fin 1778 le corps n'alignait que 132 volontaires, 201 en 1779.

a
b
c
6
5
7
1
2
3
4
8
9
10

sonne. Les puissantes forces loyalistes parvinrent bien à encercler la « Swamp Brigade », mais les partisans s'évaporèrent littéralement dans les marécages et regagnèrent leur logis sous l'aspect d'inoffensifs fermiers.

Il va de soi que cette brigade n'eut jamais d'uniforme.

Marion participa avec « Light Horse Harry » à la bataille d'Eutaw Springs, qui, le 8 septembre 1781, marqua la fin des hostilités dans la Géorgie et les Carolines.

CAVALERIE LOYALISTE
DES « QUEEN'S RANGERS »

1 et 2. Hussards. — 3 et 4. Dragons. Le plus proche est un sergent. — 5. Éclaireur indien.

Les oubliés

Nombre de patriotes chefs de légions sont infiniment moins connus du grand public.

Nous avons déjà mentionné le nom de William Washington[1]. Cousin du généralissime, lieutenant-colonel, il reçut en 1780 le commandement d'une légion. Elle rassemblait quatre-vingt-dix loqueteux, ce qui ne l'empêcha pas de participer vaillamment à la défaite de Tarleton à Hannah's Cowpen.

Ironie de l'Histoire, un autre chef de partisans, qui semble n'avoir été que rarement présent à l'endroit où il était censé se trouver, a laissé son nom au fort Sumter... devenu depuis mondialement fameux, à la faveur d'autres circonstances[2].

Deux volontaires venus d'Europe s'illustrèrent aux côtés des « Insurgents ». Ils se nommaient Pulaski et Taffin.

Casimir Pulaski

Né en 1748, Casimir Pulaski était le fils d'un ardent patriote polonais, Joseph Pulaski, opposé à l'élévation au trône de Stanislas-Auguste Poniatowski, soutenu par la Russie.

À vingt ans, Casimir prenait part aux combats contre le joug russe, et il continua la lutte après l'arrestation de son père. Écrasé, forcé de se réfugier dans les Carpates, l'indomptable Polonais tenta un coup de main sur Cracovie, soutint un siège mémorable dans le couvent de Czestochowa après avoir tenté d'enlever Poniatowski. Il était déclaré régicide en 1772, tandis que la Russie, la Prusse et l'Autriche dépeçaient sa patrie.

1. Voir plus haut, pages 12 et 14.
2. Voir le tome Ier, page 134.

1
2
3
4
5

Il se réfugia en Turquie, tenta vainement d'y lever une armée d'émigrés polonais, passa en France en 1776, s'embarqua l'année suivante pour l'Amérique en compagnie de Kosciuszko et de La Fayette.

Fidèle à sa vocation de soldat, il combattit avec tant de distinction sur les rives de la Brandywine que le Congrès plaça le corps des « Light Dragoons » sous le commandement du brigadier général comte Pulaski, nommé « Commander of the Horse ».

En 1778, Pulaski fut autorisé à lever un corps de partisans[1] fort de soixante-huit cavaliers — aux lances dotées d'une queue de renard en guise de fanion — et de deux cents fantassins. Envoyé dans le Sud, le bouillant Polonais devait être mortellement blessé devant Savannah et mourir le 11 octobre 1779. Les troupes de la légion dissoute allèrent renforcer celles de Lee et d'Armand.

Les partisans du colonel Armand

Charles-Armand Taffin, marquis de la Rouërie, avait obtenu en 1777 la permission de former sur le sol américain une troupe de deux cents hommes. Selon les vœux du Congrès, les volontaires devaient être essentiellement des Français.

L'officier de vingt-six ans choisit le nom de guerre de « colonel Armand »[2]. Mais il rencontra des difficultés de recrutement, et c'est à la tête d'une petite unité d'infanterie légère qu'il dut combattre tout au long de cette funeste année jusqu'à la retraite vers le camp retranché de Valley Forge.

Réduite à un effectif squelettique, la troupe d'Armand, menacée de dissolution, ne parvint à se reconstituer qu'en enrôlant des prisonniers de guerre, notamment des Brunswickois.

En juin 1778, on autorisa officiellement le jeune Français à lever un corps de « chasseurs libres et indépendants » : trois compagnies de cent cinquante et un hommes, officiers compris, auxquelles on ajoutera par la suite une compagnie de dragons.

Armand, qui avait suivi l'armée dans sa marche vers le nord à travers le New Jersey, escarmoucha sans relâche dans le comté de West Chester.

1. Dragon léger des chasseurs d'Emmerich (colonel Andreas Emmerich). — 2. Dragon du « Loyal Queen's County Regiment ». — 3. Dragon léger. Il pourrait s'agir d'un dragon de la Légion de Simcoe, les célèbres « Queen's Rangers ». — 4. « The King's American Dragoons ». — 5. Légion du colonel Banastre Tarleton dite « British Legion ». La coiffure typique dite *Tarleton,* dont le colonel serait l'inventeur, connut une très grande vogue, notamment en France. Le galonnage de l'uniforme était doré chez les officiers.

1. Cette mesure nous semble découler des piètres résultats obtenus par Pulaski. Le drill à l'européenne se montrait inadapté aux guerres américaines et le restera tout au long du siècle suivant.
2. Puis de « général Armand » après sa nomination au grade de brigadier général en 1783. Les auteurs anglo-saxons ignorent ou déforment le plus souvent la carrière de cet officier, dont nous avons fait ici un résumé rigoureusement objectif.

L. & F. FUNCKEN

Au cours de l'été suivant, il eut maille à partir avec les autorités pour avoir un peu sèchement rappelé à l'ordre deux civils influents. Traduit en cour martiale, il s'en tira avec un blâme eu égard à ses distingués services, et, deux mois plus tard, il se signalait par un raid audacieux contre une troupe de dragons loyalistes qui terrorisaient les populations du West Chester. Cette action lui valut l'éloge du haut commandement américain.

Les débris de sa légion, cent vingt hommes, partirent ensuite vers la Caroline du Sud, en 1780, avec les forces du général Gates dont ils partagèrent la défaite face aux troupes de Cornwallis.

Les Chasseurs libres et indépendants avaient cessé d'exister, mais le Congrès accéda une fois de plus aux désirs de l'infatigable Français : il pouvait lever deux nouveaux corps forts chacun de trois cents hommes, moitié fantassins, moitié dragons, à condition d'avancer lui-même les frais d'équipement pour une durée de quatre ans.

Ayant mis ses troupes sur pied, il participa glorieusement à la prise de Yorktown en 1781.

Les partisans d'Armand devaient être licenciés le 25 novembre 1783, huit mois après la nomination de leur chef au rang d'officier général.

Rentré en France, La Rouërie leva l'étendard du soulèvement royaliste dans l'Ouest en 1792 et disparut dans la tourmente révolutionnaire.

Le premier uniforme des soldats d'Armand fut de teinte olive avec une culotte brune, des bas gris et un tricorne.

En 1780, on vit apparaître un habit bleu à distinctive blanche. Les uniformes montrés sur la planche sont ceux du dernier type, tels que nous les révèlent une peinture du temps et les recherches du grand peintre de l'Armée française, Eugène Lelièpvre.

LA CAVALERIE BRITANNIQUE PENDANT LA RÉVOLUTION

1. 16e Light Dragoons. — 2. 17e Light Dragoons. — 3. Guerrier iroquois. — 4. Dragon appartenant au 7e escadron à pied du 16e Light Dragoons, créé en 1776.

Quelques autres corps

Nous avons représenté quelques-unes des formations les mieux connues de la cavalerie du Congrès. Voici en deux mots leur histoire :

1
2
3
4
L. & F. FUNCKEN

Cavalerie légère de Philadelphie

Elle fut organisée dès 1774 et sa première mission de guerre fut d'escorter Washington vers son premier quartier général, en 1775. L'unité servit ensuite avec distinction et participa aux batailles de Trenton et de Princeton.

Chevau-légers du Connecticut

Levés au cours de la guerre, ces volontaires servirent principalement de courriers et d'éclaireurs.

Chevau-légers de la Caroline du Sud

Mal connus, ils eurent sans doute un rôle comparable à celui de leurs frères du Connecticut.

De nombreuses autres formations existèrent dont le souvenir s'est pratiquement effacé. C'est à peine si on trouve çà et là, dans les gazettes de l'époque, la description sommaire de l'uniforme d'un déserteur ou d'un transfuge.

Et ce qui complique encore les choses, certaines des sources où l'on a puisé sont aujourd'hui perdues, contredites par d'autres évaporées elles aussi !

Prenons l'exemple du pionnier américain Thompson Westcott[1], dont les transcriptions de textes relatifs aux uniformes présentent des divergences troublantes par rapport à celles de l'un de ses plus illustres successeurs, Charles M. Lefferts[2], soixante-cinq ans plus tard. Ces différences proviennent-elles d'erreurs de copie ou sont-elles le reflet fidèle de deux sources indépendantes ? La réponse se cache peut-être dans les colonnes de gazettes aux pages jaunies et craquantes comme les plantes d'un vieil herbier.

Corps de la prévôté

Cette force de gendarmerie militaire était chargée de la police des camps. Elle fut créée en 1778 et confiée à un officier allemand, le capitaine von Heer, originaire de Bayreuth. Ces M.P. avant la lettre n'ont laissé aucune trace connue de leur activité.

CHASSEURS MONTÉS DE HESSE-CASSEL, DU « FELDJÄGERKORPS »

1. Chasseur monté. Les sergents portaient un galon doré au col, aux revers et aux parements. — 2. Chasseur en service à pied, d'après une aquarelle du temps. — 3. Les chasseurs servant à pied étaient parfois armés d'une épée de chasse, représentée ici à une plus grande échelle.

On notera les six boutons des revers, espacés par groupes de deux.

1. Voir le tome Ier, page 155, note 1.
2. Voir le tome Ier, page 154.

1
2
3
L. & F. FUNCKEN

La cavalerie française

Débarqués en 1780, les hussards de la Légion de Lauzun appartenaient aux Volontaires étrangers de la marine, levés en 1778 par le duc de Lauzun pour le service de la marine et des colonies.

Les hussards constituèrent la seule cavalerie du corps expéditionnaire de Rochambeau. Rentrés en France après avoir servi comme éclaireurs et estafettes, les trois cents cavaliers furent versés en 1783 dans le nouveau 6e régiment des hussards de Lauzun, devenu par la suite le 5e hussards de la Révolution et de l'Empire.

La cavalerie anglaise

Deux régiments de dragons légers seulement firent partie des forces régulières expédiées par les Anglais en Amérique.

Le 16e (« Queen's Own ») régiment de Light Dragoons débarqua à New York en 1776. Il participa à d'innombrables actions mineures mais se distingua particulièrement sur la Brandywine et à White Plains. Fortement éprouvé, il versa en 1778 ses hommes et ses chevaux encore disponibles dans les rangs du 17e dragons légers.

Ce dernier, qui était en Amérique depuis 1775, combattit à Bunker Hill, Long Island, White Plains, Germantown, Philadelphie et Princeton, pour ne citer que les endroits les plus connus. Renforcé des débris du 16e, le 17e fut surnommé « The Queen's Dragoons ».

Interné à Yorktown en 1783, il retourna en Angleterre la même année.

La cavalerie loyaliste

Nombreuses furent les formations montées qui servirent la cause des colons loyalistes. Plusieurs prirent le titre de dragons : *dragoons* de Bucks County, de la « James's

LES DRAGONS DE BRUNSWICK, 1776-1783

Débarqués en Amérique sans leurs chevaux, les dragons de Brunswick servirent le plus souvent à pied et seuls quelques-uns d'entre eux effectuèrent des patrouilles à cheval. L'officier porte le hausse-col des officiers d'infanterie allemands. Le lourd sabre droit, du type cuirassier, visible sur le dragon en service à pied, fut distribué aux cavaliers du « 2nd Light Dragoons » américain après la capture du régiment Prinz Ludwig à Saratoga.

44th CONN.

Troop » de Chester County, des « King's American », de Philadelphie, de Staten Island, de la Caroline du Sud, de West Jersey... La plupart étaient vêtus de rouge comme leurs modèles anglais.

Deux autres corps se signalèrent par une remarquable combativité : les « Queen's Rangers » et la « British Legion ».

Les « Queen's Rangers »

Lors de sa création en 1776, ce corps ne comprenait que de l'infanterie. C'est en 1778 qu'on y ajouta un escadron de trente hussards, rejoint deux ans plus tard par trois escadrons de dragons légers. Un officier a fort heureusement laissé une série d'aquarelles qui montrent les uniformes tout à fait particuliers de son régiment.

Inscrits en 1779 dans l'*American Establishment* comme « 1st American Regiment », les « Queen's Rangers » étaient déjà célèbres par leur conduite à la bataille de la Brandywine et à Germantown, l'année précédente, puis à Monmouth. Ils furent pris dans la capitulation de Yorktown. Le régiment devait être reconstitué en 1791, au Canada où, aujourd'hui, le « Queen's York Rangers » de Toronto perpétue ses glorieuses traditions.

La « British Legion »

C'est un officier britannique, le lieutenant-colonel Banastre Tarleton, qui reçut le commandement de ce corps composé en 1778 des « Caledonian Volunteers » et de plusieurs autres compagnies indépendantes.

Envoyée dans le Sud en 1780, la Légion devint l'objet de l'exécration des révoltés, car Tarleton ne s'embarrassait d'aucun prisonnier. Après avoir durement combattu dans les Carolines et en Virginie, elle fut malmenée à Cowpens en 1780 et termina sa carrière en se rendant aux Français lors de la capitulation de Yorktown.

CAVALERIE, 1794-1811

1. Dragons de la Légion de Wayne, 1794. — 2. Casque de dragon, 1794. Le turban indiquait la sous-légion : blanc = 1re, rouge = 2e, jaune = 3e, vert = 4e. — 3. Casque adopté vers 1812, avec la plaque en étain. Le dessin d'après nature rend exactement la facture sommaire de ce casque. — 4. Sabre réglementaire Starr, de 1798. La première arme blanche officielle qui ait été fabriquée aux États-Unis depuis la Révolution. — 5. Dragon, 1799. — 6. Dragon avec le casque adopté fin 1799. Éliminés en 1802, les dragons furent remis sur pied en 1808 avec un uniforme bleu foncé, puis vers 1812 avec le casque de la fig. 3. — 7. Pistolet North and Cheney modèle 1799, calibre .69 (17,52 mm). Copie du Charleville français 1777, il fut le premier pistolet militaire officiel des États-Unis. Il présente une silhouette plus svelte avec son canon allongé de 2,5 cm. Les renforts en fer de la crosse sont caractéristiques.

DRAGONS LÉGERS
EN PETITE TENUE, 1812-1815
(pages 44-45)

Combat de la Mississineway River dans le territoire de l'Indiana. En décembre 1812, il opposa les troupes américaines aux Miamis et aux Delawares alliés des Anglais.
Les dragons sont en petite tenue, une petite tenue qui ne manque pas d'élégance. À leur tête chargent un lieutenant, identifiable aux deux barres sur sa chabraque, et un maréchal des logis.
La maigre cavalerie indienne est figurée ici de façon tout à fait hypothétique. Les Indiens des forêts du Nord-Est n'utilisaient guère le cheval, à cause de la rareté des herbages. Leurs montures étaient nourries de maïs, soustrait à une production déjà insuffisante.

Lors du traité de Versailles de 1783, les grands espaces qui s'étendaient jusqu'au Mississippi avaient été cédés par la Grande-Bretagne aux États-Unis. Une partie de ces terres, l'Indiana, avait reçu en 1800 le statut de territoire. L'élimination des Indiens s'y poursuivait systématiquement, et l'Indiana deviendra le dix-neuvième État de la république américaine en 1816.

4
2
3
1
5
7
6
A.F. Funcken

L. & F. FUNCKEN

La cavalerie allemande

Les chasseurs de Hesse-Cassel

Débarqué en Amérique depuis 1776, le « Feldjägerkorps » de Hesse-Cassel prit part, sous la forme de détachements, à un nombre impressionnant d'actions dont les batailles de Flatbush, White Plains, Trenton, la Brandywine. Jusqu'à la funeste journée de Yorktown.

De petits pelotons montés existèrent, qui jouèrent le rôle d'éclaireurs. Le cheval ne leur servait qu'à étendre leur rayon d'action, sans aucunement modifier la méthode du combat à pied des fantassins qu'ils étaient.

Les dragons de Brunswick

Les dragons du prince Louis (Prinz Ludwig) étaient venus du Québec avec les troupes de Burgoyne. Particulièrement malchanceux, ils essuyèrent des pertes sévères en tentant de mettre la main sur les chevaux dont ils étaient dépourvus. Les rescapés partagèrent le sort de leurs maîtres anglais lors de la reddition de Saratoga en 1777.

Le régiment reprit consistance en 1779 : les prisonniers évadés et de nouvelles recrues venues d'Allemagne se joignirent aux cent neuf dragons restés en garnison au Canada depuis 1776, pour former un effectif plus acceptable de deux cent quatre-vingt-deux hommes.

Il y eut même bientôt trois cent seize dragons sous les ordres de vingt officiers. Mais les hostilités prirent fin et la plupart des Brunswickois regagnèrent leur patrie.

DEUXIÈME PARTIE

LA PÉRIODE POSTRÉVOLUTIONNAIRE

Le nouveau dragon

On se souvient[1] qu'une fois gagnée la guerre d'Indépendance, le Congrès s'était empressé de réduire les effectifs de l'armée américaine. Il ne conserva sous les armes qu'une petite centaine d'hommes... pour s'apercevoir presque aussitôt que cet effectif ridicule ne pouvait suffire, avec la meilleure volonté, à contenir les tribus indiennes menaçant les frontières.

En quelques années, l'armée passa à plus de trois mille hommes. Mais la cavalerie eut

1. Voir, pour tout ce passage, notre tome Ier, pages 94 à 102.

bien du mal à renaître : sur le papier d'abord, en 1786, puis réellement, en 1791, sous la forme de quatre escadrons, après les désastreuses campagnes de Harmar et de Saint Clair contre les Indiens de l'Ohio.

Les premiers cavaliers réguliers de la nouvelle U.S. Army apparurent ainsi, répartis à raison d'un escadron dans chacune des quatre sous-légions du célèbre Anthony Wayne, et ils assurèrent la défaite totale des Algonkins à la bataille des Fallen Timbers.

L'uniforme et l'armement

Presque identique à celui des grands anciens, l'uniforme était doté d'un col droit et de pattes d'épaules. Le casque de cuir du genre Tarleton était surmonté d'une chenille en ours et garni d'un turban de la couleur propre à chaque sous-légion.

Quant à l'armement, on avait conservé la panoplie de la Révolution, qu'elle fût prélevée dans les stocks ou apportée par les recrues elles-mêmes. Les pistolets firent l'objet d'une plus grande attention et présentèrent un seul et même calibre. La carabine ne semble pas avoir fait partie de l'arsenal des dragons de Wayne.

Évolution

1797

La Légion de Wayne ayant été abandonnée, l'armée réorganisée ne compta plus que deux escadrons de dragons légers.

1798

Les menaces de guerre avec la France amenèrent l'accroissement précipité des forces armées. Les cavaliers virent leurs escadrons monter à huit, qui formèrent le premier régiment[1] de cavalerie de la nouvelle armée.

On avait envisagé la création de trois régiments supplémentaires, mais ils ne furent jamais recrutés, les menaces de guerre s'étant dissipées.

1799

Cette année-là fut fixé le nouvel uniforme des dragons : un habit vert à distinctive blanche. La distinctive apparaissait sur le col, les revers, les parements et les retroussis des petites basques. Au dernier moment, sur l'initiative d'un inspecteur général avisé, le blanc, trop salissant, céda la place au noir.

La coiffure à chenille fut presque aussitôt remplacée par un casque à cimier muni d'une plaque frontale de cuivre.

Le premier pistolet officiel de l'U.S. Army, fabriqué spécialement sous contrat, le North modèle 1799, fut distribué aux dragons. Les spécimens extrêmement rares parvenus jusqu'à nous présentent tous de légères différences, car, contrairement à leur modèle français, le Charleville à coffre modèle 1777 produit industriellement, les pistolets américains furent faits à la main. On en fit cinq cents[2] pour le prix de 6,50 dollars pièce.

Certaines armes ont été marquées « North & Cheney, Berlin » : Cheney était le beau-frère et fournisseur de vis de l'armurier tandis que Berlin (Maryland) était la cité na-

1. Nous voulons dire le premier régiment « cohérent » par rapport aux escadrons « éparpillés » de 1791.
2. Les dossiers et les contrats ayant été détruits par le feu entre 1810 et 1815, le total de deux mille généralement avancé nous semble assez hypothétique.

tale de North, qui y avait débuté comme armurier-réparateur dès l'âge de dix ans.

Le pistolet américain se distingue du Charleville par son canon légèrement plus long et son calibre de 17,52 mm, contre 17,1 mm au français. Plus caractéristique encore est la bande de fer, renfort du dos de la crosse.

Hélas, nos jolis cavaliers allaient bientôt connaître des déboires...

1800

Tout à fait rassuré, le Congrès réduisit ses dragons à deux pauvres escadrons, quelques mois avant la tardive parution du premier manuel d'exercice de la cavalerie. Ironie plus cruelle encore, les infortunés dragons étaient démontés et mis au service de l'infanterie !

1802

Dernier coup du sort, cette année-là le président Jefferson supprimait totalement les dragons. L'U.S. Army n'avait plus de cavalerie !

1808

Les démêlés avec le Canada[1] firent renaître un régiment de dragons de huit escadrons.

Un nouvel uniforme apparut, conforme au changement général intervenu dans l'U.S. Army : l'abandon de la coupe devenue désuète et de ses antiques revers. On adopta un habit bleu foncé à trois rangs de boutons sur la poitrine, garni d'un galonnage argent. Il semble que les officiers furent longtemps les seuls à porter ce bel uniforme et que les recrues se contentèrent d'une tenue semblable à celle de l'infanterie[2].

La guerre de 1812

Lors de la mise sur pied d'un second régiment de dragons, l'ensemble de ces cavaliers reçurent un uniforme bien défini et

1er ET 2e RÉGIMENTS DE DRAGONS, GRANDE TENUE, 1812-1815

1. Pistolet Harpers Ferry modèle 1806-1807, deuxième pistolet militaire officiel des États-Unis et première arme du genre fabriquée par une armurerie fédérale. Ce pistolet est généralement considéré comme le plus élégant et le mieux équilibré de tous les modèles officiels américains. Le modèle 1806, identique à celui-ci mais fabriqué à huit exemplaires seulement, est devenu rarissime. — 2. Pistolet Harpers Ferry modèle 1807. Il diffère du précédent par un canon plus long de quelques millimètres (6,35 mm), donnant une longueur totale de 40,64 cm. Les deux modèles étaient de calibre identique : .54 (13,7 mm).

3. Adjudant et dragon en tenue de parade avec la culotte en peau et en *cassimere* (casimir, un drap léger). — 4. Officier. — 5. Sergent. — 6. Maréchal des logis. Le plumet était entièrement vert. — 7. Caporal en service à pied, 1814. À cette époque, le galonnage du col et des parements disparut complètement.

1. Voir le tome Ier, pages 104 et suivantes.
2. Voir le tome Ier, page 53, fig. 1.

1
2
4
5
6
3
7
L. & F. FUNCKEN

moins voyant. Il est toutefois douteux que les deux régiments dénommés « 1st » et « 2nd Light Dragoons » aient jamais été au complet, avec leurs douze *companies,* car le Congrès restait particulièrement attentif aux dépenses militaires.

Une généreuse utilisation de « nœuds hongrois » donnait à l'uniforme de grande tenue de 1812 une séduisante allure « à la hussarde ». Il s'accompagnait malheureusement d'un casque à cimier fabriqué de la plus misérable façon.

Paradoxalement, la petite tenue consistait en une sorte de frac d'une élégance aussi solennelle qu'inattendue avec ses basques aux retroussis simulés ornés de fleurs de lys en fil blanc.

Les officiers portaient les mêmes uniformes en drap plus fin. L'argent y remplaçait la soie blanche et de généreuses épaulettes argentées prenaient la forme de *wings* à la mode britannique.

Sur la chabraque des chevaux figurait la marque du grade : un seul galon disposé en oblique pour le cornette, deux pour le lieutenant et trois pour le capitaine. Le major, le lieutenant-colonel et le colonel avaient deux galons argentés de largeur croissante, tout au long des bords de la chabraque.

Le plumet de 23 centimètres à peu près (9 inches), généralement bleu à sommet blanc, était blanc à sommet bleu pour l'adjudant, vert pour le maréchal des logis et bleu à sommet rouge pour l'officier payeur.

Mal employée par des officiers généraux incapables pour la plupart d'exploiter ses possibilités, la cavalerie se vit réduite à des tâches obscures telles que les escortes et les missions d'estafettes.

Quelques-uns des détachements éparpillés aux frontières se distinguèrent en de rares occasions. Cependant, disgrâce suprême, beaucoup de volontaires ne reçurent jamais leur cheval, et aucun des deux régiments n'atteignit jamais le total des effectifs prévus.

En mai 1814, on réunit le 1er et le 2e Light Dragoons en un seul régiment de huit escadrons, mais le « 1st Regiment of Light Dragoons » ainsi constitué dut finalement verser ses neuf cent soixante officiers et soldats dans l'artillerie.

Ainsi disparut, une fois de plus, la cavalerie américaine. Elle allait mettre dix-neuf ans à renaître, tel le phénix, de ses cendres.

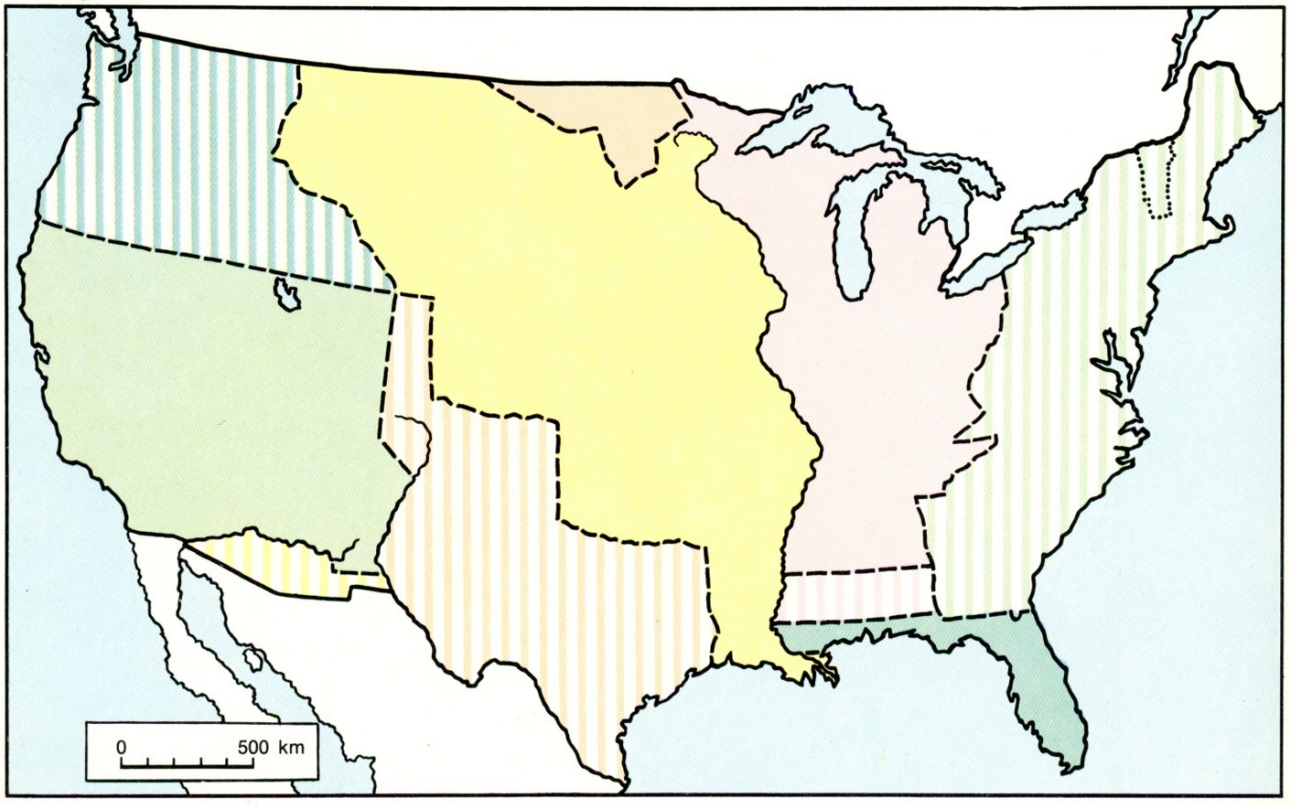
MILICE MONTÉE DU KENTUCKY, 1813

Le colonel Johnson à la bataille de la Thames. Il vient de donner l'ordre de charger à pied dans le sous-bois où les Shawnees de Tecumseh se sont retranchés. Les « Mounted Volunteers » du Kentucky vengèrent ce jour-là le massacre de la River Raisin (voir le tome Ier, p. 108).

La housse du cheval a été représentée également sous la forme classique — bleue, galonnée et frangée d'or — mais les auteurs modernes ont choisi la simple selle de l'époque révolutionnaire avec ses couvre-fontes en peau d'ours.

L & F
FONCREN

L'EXPANSION TERRITORIALE DES ÉTATS-UNIS



- Les treize États originaux et le Vermont
- Territoires cédés par la Grande-Bretagne en 1783
- Territoire annexé en 1796
- Louisiane, achetée à la France en 1803
- Territoire cédé par la Grande-Bretagne en 1818
- Territoire acheté à l'Espagne en 1819
- Territoire annexé en 1845
- Territoire cédé par la Grande-Bretagne en 1846
- Territoire cédé par le Mexique en 1848
- Territoire acheté en 1853

« U.S. MOUNTED RANGERS »,
1832-1833

Vêtus de toutes les défroques imaginables et coiffés de couvre-chefs civils de toutes espèces, les *rangers* n'avaient de purement militaire que la trompette, ainsi qu'en témoigna l'écrivain américain Washington Irving.

Le prisonnier interrogé est un vieillard de la tribu des Sauks et Fox. Devant lui, son arme : un fusil de traite dont l'énorme pontet permettait le tir avec des moufles. Le personnage assis en retrait est armé d'un fusil Harpers Ferry modèle 1800, du calibre .54 (13,7 mm). Au sol, à gauche, on voit une carabine à sept canons pivotants et un pistolet court de style Kentucky, ayant l'un et l'autre une batterie à silex — deux exemples parmi cent autres de l'originalité de l'armurerie artisanale américaine.

L.&F
FUNCKEN

Les milices montées

La milice montée du Kentucky

Actives depuis longtemps sur les frontières pour défendre les fermes isolées, les milices à cheval étaient parfaitement adaptées à la lutte contre les Indiens.

Cavalier-né, coureur des bois, le *rifleman* à la redoutable carabine rayée se montra un précieux auxiliaire de l'armée régulière dans les affrontements du conflit de 1812 avec la Grande-Bretagne.

Il faut d'ailleurs noter que décrété *volunteer* en temps de guerre officielle, le *rifleman* était quasiment un régulier et plus précisément un « régulier temporaire », tout différent du milicien classique.

Par ailleurs, il ne supportait aucune forme de discipline et aimait revêtir un accoutrement plus civil que militaire. Son armement se composait de la carabine et de deux pistolets, mais il utilisait avec dextérité le tomahawk et le couteau à scalper.

Au printemps de 1813, Richard Johnson reçut l'autorisation de recruter un millier de *mounted riflemen*.

Le colonel, très populaire, n'eut aucune peine à rassembler d'excellentes recrues dont beaucoup avaient déjà combattu sous ses ordres précédemment.

Attachés aux forces du général Harrison[1] — environ trois mille cinq cents hommes dont cinq brigades de volontaires du Kentucky et une partie du 27e d'infanterie —, les *riflemen* à cheval rencontrèrent les Anglo-Indiens sur la rivière Thames, le 5 octobre, entre le lac Huron et le lac Érié, en territoire canadien.

Avec une présence d'esprit remarquable, Johnson lança une fraction de ses cavaliers sur les fantasssins britanniques du 41e régiment, mal disposés dans un bois clairsemé, tandis que le gros de ses troupes attaquait au corps à corps les deux mille alliés indiens des Anglais, retranchés dans un sous-bois touffu.

Se battant d'arbre en arbre, les Kentuckiens parvinrent à déloger les farouches guerriers de Tecumseh, le « général de brigade » des volontaires peaux-rouges.

DRAGONS,
GRANDE TENUE, 1833-1851

1. Officier. À partir du grade de colonel, le pantalon était bleu foncé. Les basques descendaient presque jusqu'au pli du genou et les poches étaient galonnées d'or. — 2. Trompette. — 3. Dragons. Au centre, un sergent. La chabraque montrée ici ne fut pas utilisée au-delà de 1845 par la troupe.

Le superbe mais ô combien inconfortable uniforme de parade du nouveau « United States Regiment of Dragoons », distribué fin 1834, était souvent porté dans le seul but d'impressionner les tribus belliqueuses. Avec succès semble-t-il, et les Indiens Osages, ici, s'empressent de conclure la paix.

1. Voir tome Ier, pages 108 et 110.

1
2
3
L. & F. FUNCKEN

Tecumseh était né vers 1760 dans le village de Pica, sur la Mad River à proximité de l'actuelle Springfield (Kentucky), et avait, depuis son adolescence, lutté contre la pénétration des colons en territoire shawnee[1]. Il rassemblait sous son autorité les dissidents algonkins, wyandots et crees, lesquels avaient déjà combattu les révolutionnaires américains pour le compte de l'Angleterre.

Parce qu'il croyait à une cohabitation pacifique avec les Blancs et méconnaissait totalement la force irrépressible de leur nationalisme, Tecumseh ne sut pas déceler à temps la duplicité de ses alliés canadiens qui l'utilisaient à leur seul bénéfice contre les tentatives expansionnistes des Américains.

Enfoncés par les *riflemen* brûlant de venger le désastre de la rivière Raisin[2], les Indiens se débandèrent, et Tecumseh, désespéré, dépouilla son rutilant uniforme pour revêtir sa chemise de guerre traditionnelle.

Il se rua sur l'ennemi et se préparait à scalper un officier blessé quand une balle de pistolet l'abattit.

On crédite parfois Johnson lui-même de ce geste, mais l'anecdote semble vraiment trop belle[3].

Quelques autres formations

De nombreux régiments de cavalerie milicienne existaient à l'époque de la guerre contre l'Angleterre. Ils rivalisaient d'élégance.

Le fond de l'habit était rouge[4] car, paradoxalement, l'ennemi avait une cavalerie vêtue de bleu.

Les hussards de Boston, par exemple, offraient un spectacle splendide, tout à fait conforme à la tradition européenne, excepté une curieuse plaque de shako en forme de trapèze renversé. Les dragons de New York, eux, se coiffaient d'un casque ancien à la Tarleton surmonté d'une énorme chenille de crins noirs.

Dépourvus d'un entraînement approprié, les milices montées citadines ne purent jamais être employées à la guerre autrement que comme estafettes. Et encore ce rôle n'était-il confié qu'à quelques-unes d'entre elles.

DRAGONS ET « MOUNTED RIFLEMEN », TENUE DE CAMPAGNE, 1833-1851

1. Étendard des « Mounted Riflemen » en 1846. Il prit un fond bleu l'année suivante. Sa banderole portait la mention RG. U.S. MOUNTED RIFLEMEN. Selon le regretté F.P. Todd, ancien directeur du musée de West Point, cet emblème avait un fond vert émeraude (*American Military Equipage,* vol. II, page 308). — 2. Guidon du régiment de dragons de 1833 à 1836. En 1836, à la création du second régiment, il prit le titre de « 1st » (*first,* premier). Le guidon porta en haut les anciennes lettres U.S., surmontant la lettre de la compagnie. Le mot DRAGOONS prit place dans la partie inférieure, en lettres rouges surmontées de la mention « 1st » dans la même couleur. L'autre régiment eut le même guidon avec la mention « 2nd » (*second*). — 3. Étendard régimentaire du « 2nd Dragoons » en 1837. Celui du premier régiment était identique, excepté le numérotage : « First regiment » sur la banderole.

4. On reconnaît l'officier à ses épaulettes et à sa ceinture-écharpe de couleur orange foncé. Il brandit un énorme Walker Colt pesant plus de deux kilos. Comme ce type d'arme ne parvint qu'en août 1847 aux troupes combattant au Mexique, la scène représentée ne pourrait être antérieure à cette date. Les épaulettes à croissant de cuivre étaient apparues en 1839. — 5. Un dragon s'apprête à décharger son mousqueton modèle 1847, flambant neuf. Il a enfilé des *breed leggings* empruntées aux Mexicains (en particulier aux *half-breeds,* métis de Blanc et d'Indienne), pour se protéger des cactus et des buissons épineux.

1. Le peuple shawnee constituait une des tribus de la grande et antique famille des Algonkins.
2. Voir le tome Ier, page 108.
3. Richard Mentor Johnson, par ailleurs juriste et homme politique éminent, fut vice-président des États-Unis entre 1837 et 1841.
4. On rencontrait toutefois des habits verts... et même des bleus !

1
2
U.S.
DRAGOONS
A
3
R.C.U.S.
SECOND
DRAGOONS
5
4

Les « U.S. Mounted Rangers »

Le terme *ranger*, absent du vocabulaire militaire depuis la Révolution, réapparut en 1812 dans un décret du Congrès autorisant la création de six compagnies de ce type destinées à combattre aux frontières.

Ces corps de fantassins spécialisés, au nombre de douze dans l'énumération de l'*Army Register* de 1813, furent dissous dès la paix conclue.

En 1832, alors que, nous l'avons vu, la cavalerie régulière avait complètement disparu depuis dix-sept ans, la poussée ininterrompue des pionniers du Nouveau Monde vers l'ouest atteignit la région des plaines, peuplée d'Indiens belliqueux qui possédaient depuis longtemps des montures nombreuses et rapides. Les autorités, sourdes jusque-là aux récriminations des militaires, durent bien admettre le besoin aigu d'une force montée capable de contenir les *raiders* indiens et de les poursuivre efficacement.

Black Hawk — Faucon noir[1] — et ses guerriers sauks et fox avaient nécessité à eux seuls l'intervention d'un régiment d'infanterie régulière et de quinze cents miliciens de l'Illinois, dont l'unique bataillon monté avait été le premier à rejoindre les tribus en révolte. Lors du massacre final de la rivière Bad Axe[2], la milice montée de l'Illinois rassemblait trois mille cavaliers, impressionnants certes par le nombre mais parfaitement indisciplinés et la plupart du temps inefficaces jusqu'au burlesque.

Bientôt naquit la nouvelle unité fédérale, le « U.S. Mounted Rangers Battalion »... qui offrit à peu près le même tableau. Levé pour un an avec une solde journalière de un dollar, supérieure à celle d'un sergent-chef, le *ranger* s'avéra allergique à tout travail, à tout exercice et à toute discipline. Aussi sa participation effective aux opérations fut-elle pratiquement nulle.

L'uniforme n'existait d'aucune manière, pas plus que les insignes de grades. Washington Irving[3] en témoigne dans son œuvre *A Tour of the Prairies*. L'écrivain décrit avec saveur et minutie l'aspect pittoresque des *rangers* en la compagnie desquels il chevaucha, donnant ainsi à la postérité la meilleure source de renseignements qui se puisse trouver.

DRAGONS, 1833-1851,
ET « MOUNTED RIFLEMEN »,
1846-1851

1 et 2. Casquettes pliables en cuir portées en campagne jusqu'en 1851. À gauche pour officier, à droite pour la troupe. L'étoile était du modèle ornant les basques de la grande tenue (voir fig. 6 et 7). — 3 et 4. Casquettes molles d'officier et de dragon. La bande jaune, adoptée par le 2e dragons, n'était pas réglementaire. — 5. Chevrons de l'ordonnance de 1847, tels qu'ils figuraient sur l'uniforme de campagne. Ils se plaçaient la pointe en bas sur l'uniforme de parade. De gauche à droite : caporal, sergent, premier sergent, maréchal des logis et sergent-major ; ces deux derniers grades étaient apparus la même année. Les chevrons furent de nouveau portés pointes en bas à partir de 1851. — 6 et 7. Trompette et premier sergent en grande tenue. Avant 1847, le premier sergent ne se différenciait du simple sergent qu'en grande tenue, par le port d'une ceinture-écharpe. À gauche, une basque d'officier. — 8 et 9. Officiers en petite tenue avec la casquette de cuir, 1831 et 1836. — 10 et 11. Officier et soldat des « Mounted Riflemen ». La différence essentielle résidait dans le pantalon bleu foncé et son galon. En a, insigne du corps. De 1850 à 1851, cet insigne devint une trompette : or pour l'officier, cuivre pour le soldat.

Pistolets : 12. North modèle 1819, calibre .54 (13,7 mm.). — 13. North modèle 1836, calibre .54 (13,7 mm). — 14. Aston modèle 1842. Ce fut le premier pistolet militaire américain à percussion au fulminate. Calibre .54 (13,7 mm).

Carabines : 15. Hall modèle 1833, calibre .58 (14,3 mm), la première carabine à percussion au fulminate de l'U.S. Army. Elle se chargeait par la culasse. En a, l'ancienne batterie à silex utilisée

(suite page 60)

1. Son nom exact était Black Sparrow-Hawk — Épervier noir.
2. Voir le tome Ier, page 116.
3. Washington Irving (1783-1859) est considéré comme le premier homme de lettres américain et l'inventeur de la nouvelle. *Astoria* et *The Adventures of Captain Bonneville* furent également écrits à la suite de l'expérience « western » de l'écrivain.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
a
12
13
14
15
16
17
a
b
L. & F. Funcken

Si le mot *ranger* a pris une connotation paramilitaire, il le doit aux actions autrement significatives des « Texas Rangers », à l'époque de la guerre du Mexique. Nous leur consacrons plus loin un chapitre[1].

Le dragon de 1833

Reconnaissant enfin la nécessité d'une cavalerie véritable, le Congrès décida la mise sur pied en mars 1833 d'un « United States Regiment of Dragoons » plus efficace que les remuants *rangers* montés dont nous venons de parler.

Les nouveaux dragons furent superbement vêtus et parfaitement équipés dans le dessein d'impressionner les Indiens Osages et Kiowas sans cesse en guerre et de placer les Comanches et les Pawnees Picts sous le contrôle du gouvernement.

D'anciens officiers des « Mounted Rangers » entrèrent dans le régiment, mais c'est à son lieutenant-colonel Stephen Watts Kearny, un ex-major du 3e d'infanterie, que la nouvelle formation devra sa réputation justifiée d'unité d'élite.

En juin 1834, le régiment au complet — environ six cents hommes[2] — s'ébranla pour sa première campagne indienne. Il avait un mois de retard sur la date prévue, le 1er mai, qui coïncidait avec la *good grass* — bonne herbe — printanière. Suivaient un régiment d'infanterie et deux civils, le naturaliste allemand Carl Beyrich et le peintre George Catlin[3], lequel se passionnait pour l'étude des mœurs indiennes. Grâce à lui nous savons qu'à cette époque on avait pris l'habitude de grouper dans la même *company*[4] les chevaux d'une même couleur de robe : bais, gris de fer, noirs, alezans, rouans roux. On trouve aussi des blancs et des crèmes, exclus par la suite comme trop voyants.

La chaleur écrasante et malsaine ne tarda pas à éprouver les dragons. La moitié s'écroulèrent après cent soixante kilomètres, victimes de la fièvre et de la dysenterie causées par l'absorption d'eau croupie, ou simplement des coups de soleil. Un camp sanitaire dut être installé. Seuls deux cents dragons encore valides poursuivirent l'expédition[5].

Néanmoins, les objectifs furent atteints : les tribus belli-

précédemment. En b, la culasse et sa batterie à percussion, démontées. Elles constituaient une arme de poing improvisée que les dragons emportaient volontiers lors de leurs sorties de détente dans les *cantinas* mal famées. — 16. Hall modèle 1843, calibre .54 (13,7 mm). Les carabines Hall avaient toutes la tringle et l'anneau classiques permettant leur fixation à la banderole porte-mousqueton. — 17. Colt Patterson à 10 coups modèle 1837, calibre .69 (17,5 mm). Des 100 exemplaires fabriqués, 30 furent perdus en mer et 50 servirent en Floride au cours de la deuxième guerre des Séminoles, où ils furent endommagés ou perdus. Ce modèle est aujourd'hui rarissime. On notera le chien escamoté et l'anneau d'armement faisant pivoter le barillet, placé en avant du pontet. Ce système fut abandonné : on ne le retrouve pas sur les modèles ultérieurs, de 1839 à 1855.

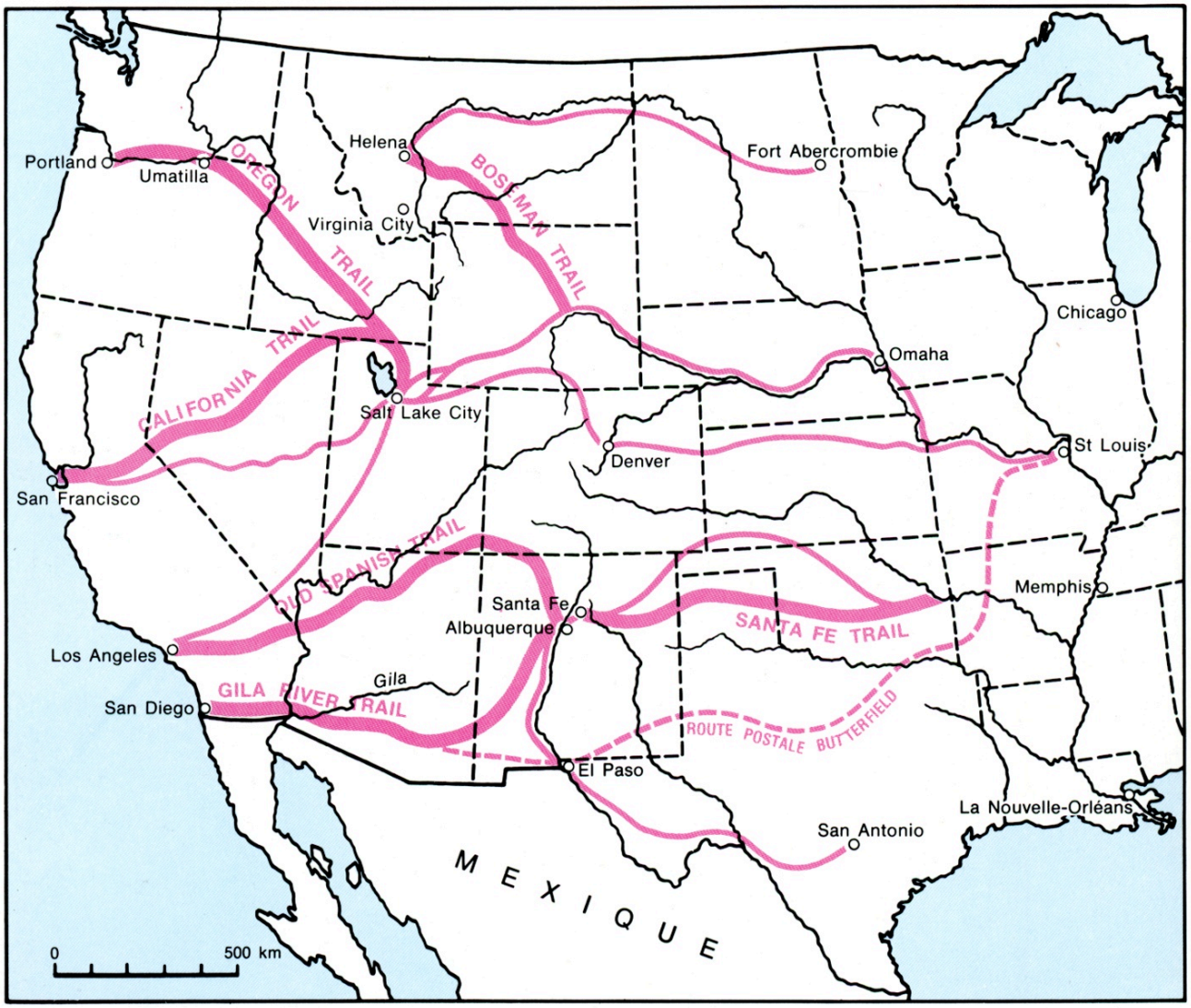
« TEXAS RANGERS », 1833-1845

Le cavalier au centre est armé d'une carabine rayée Hawken calibre .50 (12,7 mm), extrêmement puissante et précise. Surnommée *mountain rifle,* elle était très recherchée par les chasseurs de gros gibier et... d'Indiens. Son canon supportait la « double charge » pour le tir à longue distance. Le personnage au premier plan porte les jambières « oreilles de mule ». Ses revolvers sont des Colt Patterson sans pontet, à détente escamotable. Ils étaient du type *cap and ball* — capsule fulminante et balle — expliqué en détail dans notre premier tome, pages 106 et 107.

On notera les étriers typiques en bois nu, de la forme dite en niche *(doghouse).*

1. Voir page 76 et planche ci-contre.
2. L'effectif de 660 hommes ne fut jamais atteint.
3. George Catlin (1796-1872) a laissé plus de cinq cents dessins et peintures relatifs aux Indiens, dont la plus grande partie sont conservées au National Museum de Washington D.C. Il écrivit également plusieurs récits de voyages d'un grand intérêt ethnique et historique.
4. On n'utilisait pas encore le terme *troop.*
5. Sans combattre une seule fois, le valeureux régiment allait perdre 90 hommes en trois mois.

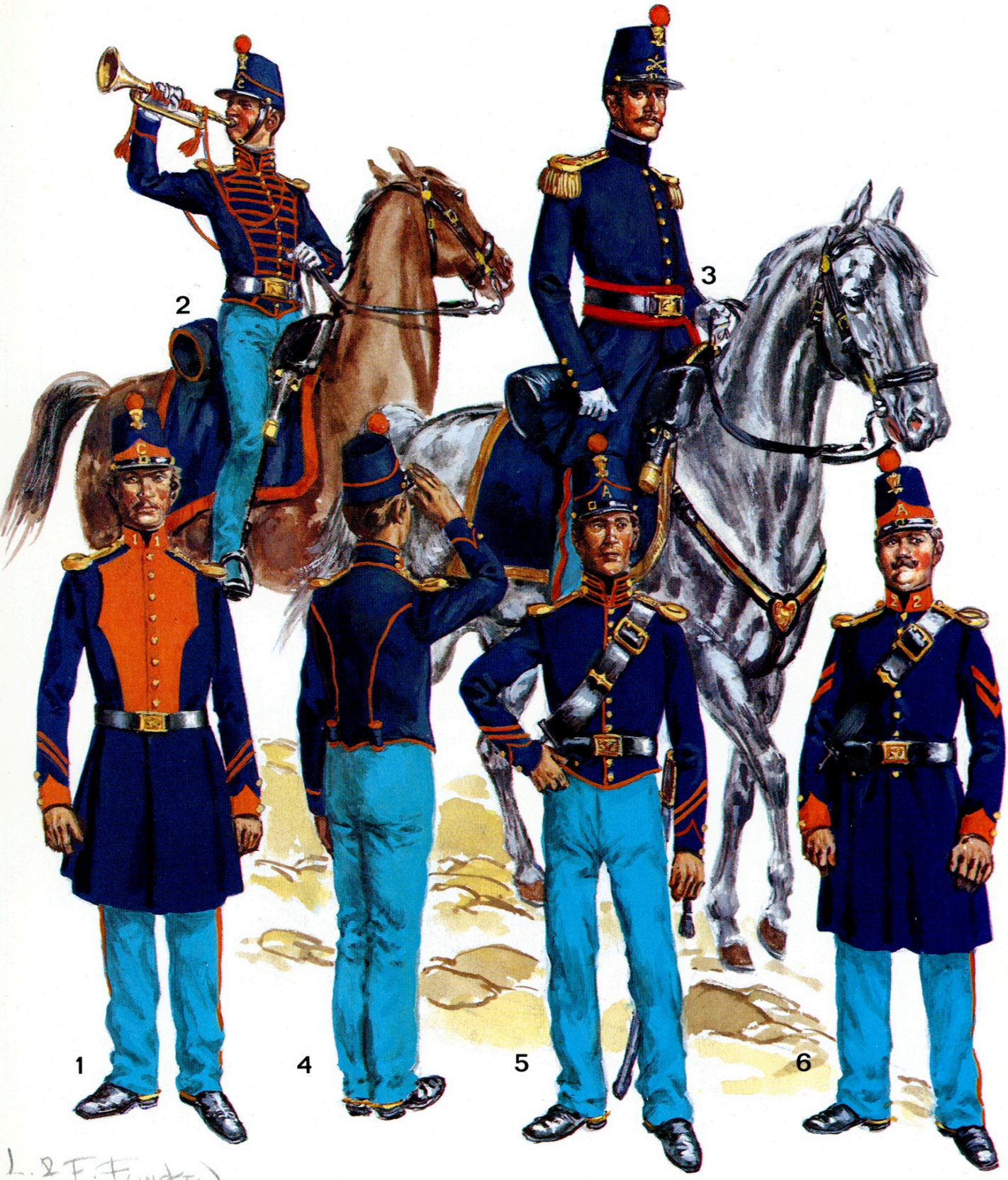
LES GRANDES ROUTES DE LA CONQUÊTE DE L'OUEST, 1850-1870



LA CAVALERIE DE 1851 À 1854

1. Trompette, 1851. Le bandeau de la couleur distinctive sera remplacé par un simple passepoil en 1854 (voir les fig. 2, 3, 4 et 5). — 2. Trompette, 1854. — 3. Officier, 1851. — 4 et 5. Jaquette des dragons, 1854. Les galons obliques dits *hash marks* remplacèrent en 1851 les anciens chevrons indiquant les périodes de service, les engagements successifs. — 6. Caporal des dragons, 1851.

Le régiment des « Mounted Riflemen » présentait la même apparence mais le vert remplaçait l'orange. L'abandon de l'ancien *black and gold* suscita de vigoureuses mais inutiles protestations de la part de cette unité.



L. & F. FUNCKEN

queuses, impressionnées malgré tout par les soldats de Kearny, firent soumission.

Et l'infanterie, encore plus exténuée, inutilisable, confirmait d'ailleurs que la cavalerie était l'unique moyen de pénétrer les immenses plaines.

Des leçons qui ne devaient pas s'oublier de sitôt ! Désormais, on profiterait de l'herbe printanière, on emporterait la pitance des chevaux, on saurait adapter les vêtements à la chaleur estivale, on éviterait les mares des bisons...

Un second régiment de dragons fut créé en 1836 pour parer à la menace des Indiens Séminoles révoltés, en raison aussi des tensions grandissantes entre le Texas et le Mexique.

L'ancien « Regiment of Dragoons » devint par conséquent le « 1st Dragoons ». On ne distinguait les deux régiments que par les étendards et les guidons, et leur mention « 1st » (*first*) ou « 2nd » (*second*).

1er ET 2e RÉGIMENTS DE CAVALERIE, 1855

1. Soldat du 5e escadron du 1er régiment. Le chapeau nouveau style avait alors des dimensions particulièrement imposantes. Les grands étuis de fontes recevaient le pistolet Springfield et sa crosse démontable (fig. 2). — 2. Pistolet-carabine de la manufacture de Springfield, modèle 1855, calibre .58 (14,7 mm). Fabriquée à près de 7.000 exemplaires, l'arme était dotée d'un amorçoir Maynard à ruban qui évitait la mise en place à la main de la capsule fulminante (voir le tome Ier, page 105, fig. 21). — 3. Officier en grand uniforme. — 4. Soldat du 2e régiment armé de la carabine modèle 1854. — 5. Officier du 2e régiment vêtu du manteau modèle 1851. L'ancien manteau était bleu clair avec la même rotonde; il présentait deux rangs de six boutons dorés. — 6. Guidon.

L'uniforme

Quoique tout à fait inadapté au climat, l'uniforme de grande tenue fut souvent porté pour impressionner les Indiens. En campagne, on revêtait bien sûr la tenue prévue, beaucoup moins inconfortable, avec la casquette molle qu'on gardera jusqu'en 1851.

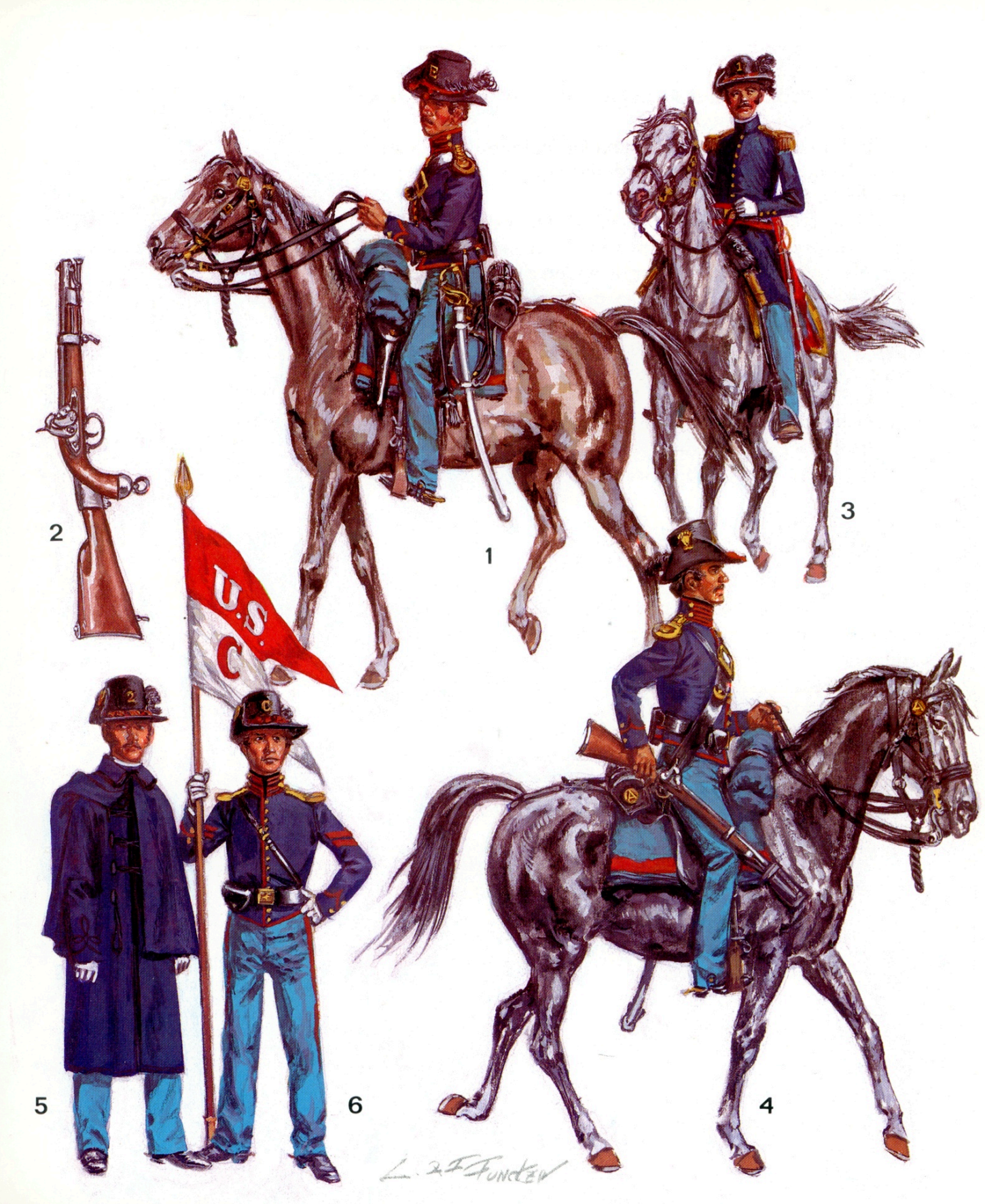
Les représentations iconographiques contemporaines des dragons de 1833 sont étonnamment rares. Seuls les textes descriptifs et les rares pièces d'uniformes découvertes par les chercheurs américains ont permis de reconstituer ces superbes cavaliers.

Le surnom de « Yellowlegs » — Jambes jaunes — donné à la cavalerie américaine semble dater de cette époque, par allusion à la bande jaune du pantalon.

On nouait, dit-on, un ruban jaune ou orange sur la hanche du grand uniforme, mais cette habitude reste entourée de mystère.

La sellerie

Nous épargnerons au lecteur la description des selles. Du type Ringgold ou du type Grimsley, elles succédèrent à un


U.S.
C
1
2
3
4
5
6

premier modèle de type classique, ayant comme particularité marquante un troussequin très relevé. On trouvera les modèles les plus courants dans la planche relative à la sellerie de 1844 à 1890, que nous avons dessinée d'après les exemplaires conservés à West Point.

En grande tenue, on utilisait une chabraque bleu foncé galonnée de jaune, dont l'angle portait, brodé en jaune, le sigle U.S. dans un ovale. Les officiers en avaient une semblable mais de dimensions plus amples, avec le galonnage or. Le U.S. n'y figurait pas; il semble d'ailleurs avoir disparu des chabraques de la troupe vers 1841.

En service ordinaire, la selle était posée sur une couverture grise ou brune (1841). Et après l'adoption de la selle Grimsley, vers 1845, les officiers restèrent seuls fidèles à la chabraque de parade pour les grandes occasions.

Les chevaux

La monture de la cavalerie fut, dès ce temps-là, le grand cheval originaire de l'Est, celui qu'on appellera *American* pour le distinguer des produits du Nouveau-Mexique, du Texas et de la Californie.

Le *morgan*[1] de robe baie, alezan brûlé, noire ou alezane, élevé depuis le début du siècle, était le plus recherché. On lui adjoignit par la suite le *standardbred* et, dans une moindre mesure, le *thoroughbred,* l'un et l'autre plus ou moins dotés d'ancêtres pur-sang.

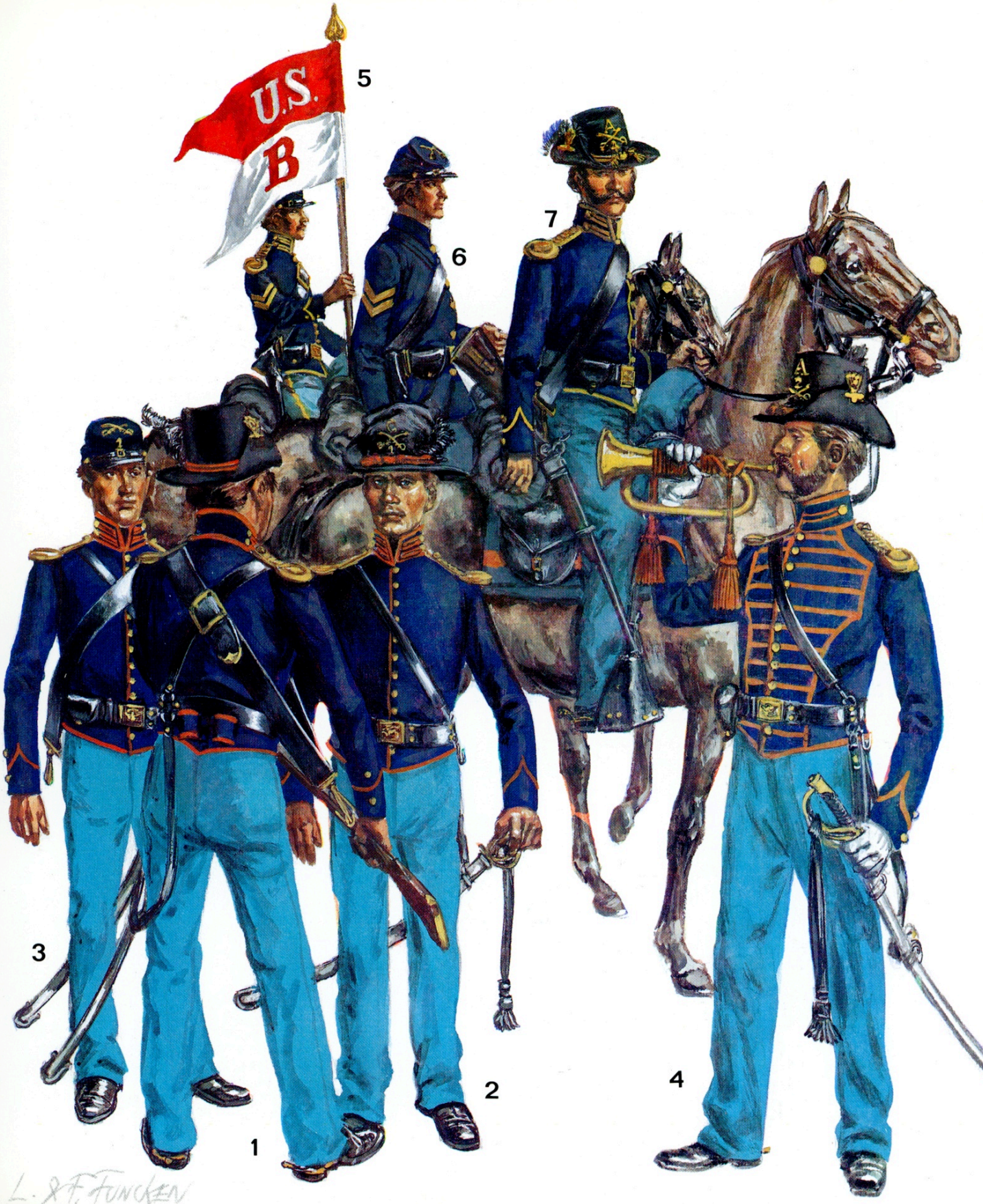
La taille au garrot, qui devait être de 15 paumes 3 inches, soit 1,60 m environ, a été l'objet de maintes controverses. Il fallait que le cheval militaire fût capable de porter son cavalier complètement équipé, plus quelques jours de nourriture pour lui comme pour son maître. Ainsi chargé, il devait pouvoir marcher toute une journée et être ensuite en mesure de fournir une charge. Exiger de lui qu'il rejoigne de surcroît les rapides poneys indiens eût été ridicule.

Notons au passage que le cheval indien, nourri le plus souvent d'herbages et d'un supplément hypothétique de maïs, n'aurait jamais pu accomplir le service qu'on attendait d'un cheval de l'armée[2].

LA CAVALERIE EN 1861

1. En jaquette dite *shell jacket*. Noter les coussinets *(pillows)* destinés à soutenir le ceinturon sur les reins; on s'empressait généralement de les couper. — 2. En jaquette dite *shell-jacket*. Reclassés par ordre d'ancienneté et désormais considérés comme régiments de cavalerie, les deux anciens régiments de dragons conservèrent leur couleur distinctive orange. Le régiment des « Mounted Riflemen » conserva le vert. Le chapeau malmené par les campagnes, imaginaires ou non, coiffait parfois les clients des photographes de l'époque. Notre illustration montre à quel point le *Hardee hat* supportait mal les épreuves de la guerre. — 3. En jaquette avec le képi. — 4. Trompette du 2e régiment. Ce corps semble avoir porté un seul galon sur le col, à l'instar des formations de volontaires — c'est du moins ce qu'affirment plusieurs auteurs modernes, mais le fait ne s'appuie sur aucun document sérieux. Le *General Order* n° 4 de février 1861, imposant de relever l'aile droite du chapeau dans les troupes montées, n'a pas encore trouvé d'écho chez notre trompette. — 5. Fanion. Il mesurait 66 x 73 centimètres. — 6. Avec la tunique de corvée, le *sackcoat*. — 7. En grande tenue, avec la nouvelle couleur distinctive de la cavalerie, le jaune.

1. Du nom de l'étalon Justin Morgan, né en 1793 dans le Massachusetts.
2. En 1846, au Mexique, le 1er dragons préféra... des mules aux chevaux disponibles qui provenaient du Nouveau-Mexique. Par contre, un peu plus tard, la *company* F du 1er régiment fut dotée de superbes chevaux gris par son chef, le millionnaire Philip Kearny, et prit le surnom de « Grey Horse Troop ».


U.S.
B
1
2
3
4
5
6
7
L. & F. FUNCKEN

Un fait beaucoup plus incompréhensible est le désintérêt que semblait manifester l'armée pour les relais, les *remudas* (de l'espagnol *remudar,* échanger). À l'instar des Mexicains, les *rangers* étaient obligés d'emmener de six à douze chevaux de rechange, dont chacun ne « travaillait » que deux heures d'affilée. Des raisons économiques, mais aussi la méfiance teintée de mépris dont firent longtemps preuve les autorités envers les militaires, expliquent sans doute ce manque de relais.

L'armement après 1833

Le sabre

Arme inséparable du cavalier pendant toute sa longue histoire, le sabre ne pouvait manquer à la panoplie du dragon. Il s'avéra toutefois si manifestement inutile, face aux méthodes de combat indiennes, qu'il devint vite un accessoire décoratif plutôt qu'un outil. On utilisa deux modèles, celui de 1833 puis celui de 1840, plus lourd et surnommé « le briseur de poignets ». Il resta en usage jusqu'en 1861.

Le pistolet

Autrement utiles, les pistolets étaient distribués par paire. Il y eut tout d'abord les modèles 1819 et 1836 à silex, fabriqués respectivement par North et par Johnson. L'avènement du système à percussion au fulminate fit adopter le modèle 1842 d'Aston. Vers 1845, il fut le premier pistolet à percussion de l'U.S. Army.

En même temps mais en moins grand nombre, une arme au nom célèbre, le Colt, avait fait son apparition sous l'impulsion du capitaine Sam Walker[1], admirateur et supporter inconditionnel de Samuel Colt. Celui-ci, en pleine débâcle financière, décrocha grâce à Walker la commande de mille revolvers par le gouvernement.

GUERRE DE SÉCESSION, CAVALERIE NORDISTE (I)

Les carabines de cavalerie existaient en plus de trente marques ou modèles distincts mais utilisaient la plupart du temps le même type de munitions, ce qui simplifiait les problèmes d'approvisionnement. Les carabines de cavalerie se chargeaient par la culasse à l'aide d'une culasse mobile ou d'un canon basculant selon le système des fusils de chasse, comme dans les fig. 1 et 5. La Sharps et la Burnside (fig. 4) étaient les armes les plus recherchées, mais la plus célèbre fut la Spencer à répétition (voir planche suivante).

1. Carabine Smith, calibre .52 (13,2 mm). — 2. Carabine Starr, calibre .54 (13,7 mm). — 3. Carabine Joslyn, calibre .52 (13,2 mm). — 4. Carabine Burnside, calibre .54 (13,7 mm). Les fédéraux en achetèrent plus de 55.000. — 5. Carabine Maynard, calibre .50 (12,7 mm). La carabine Sharp et Hankins (à ne pas confondre avec la fameuse Sharps) ressemblait fortement à la Maynard, excepté la base de son canon qui était entièrement cylindrique.

6. La cavalerie manœuvrait généralement en colonne par quatre. Pour les combats à pied, très fréquents, le quatrième cavalier du rang était chargé des chevaux de ses trois compagnons et les retenait aussi près que possible de la ligne de feu. Les uniformes représentés ici offrent quelques-unes des variantes portées.

1. Né dans le Maryland en 1817, Walker avait servi avec les Volontaires de Washington en Floride et combattu les Mexicains dès 1842. Il se battit ensuite contre les Indiens Creeks et Comanches. Officier des « Texas Rangers », il passa en 1846 dans les « Mounted Riflemen » avec le grade de capitaine. On prétend que c'est à cause d'un raté de son Walker Colt qu'il fut tué, le 5 octobre 1847, par un lancier mexicain !

6
3
4
5
2
1

Ainsi est née l'arme extraordinaire, quasiment unique et en tout cas la plus recherchée aujourd'hui... la plus copiée et la plus falsifiée.

Le Whitneyville Walker (Whitney de Whitneyville était le fabricant sous-traitant de l'impécunieux Colt) arma dès 1847 la plupart des escadrons du régiment des « U.S. Mounted Riflemen » dont nous parlons dans le chapitre suivant.

Colt fournit ensuite, entre 1848 et 1860, trois autres modèles du type Hartford Dragoon Pistol[1].

La carabine

La Hall

Dès 1833, le 1er régiment de dragons fut doté d'une carabine aussi neuve que lui, la Hall.

Inventée par John Hall, expérimentée dès 1816 et adoptée en 1819, la Hall était la première arme se chargeant par la culasse qui fût choisie officiellement par une armée.

Le modèle à batterie à silex servit avec efficacité contre les Séminoles, notamment en 1827. On en fabriqua vingt-trois mille environ avant l'adoption du système à percussion. La Hall n'exista, sous la forme de carabine, qu'en trois mille exemplaires.

Originalité de l'arme, sa culasse basculait vers l'arrière en dégageant la chambre de chargement. Et la pression sur la détente était réglable à volonté, un raffinement en avance d'au moins cinquante ans.

La culasse constituait à elle seule une sorte de petite arme de poing. Aisément démontée, elle se présentait comme un pistolet court auquel il n'aurait manqué que la crosse.

Un document particulièrement précieux est conservé au musée de l'Académie militaire de West Point : le manuscrit illustré de Sam Chamberlain, intitulé *My Life*. Cet ancien dragon y a représenté avec beaucoup de verve l'usage inattendu de la culasse du Hall par les recrues dans les bouges mexicains. Une entorse au sacro-saint règlement qui sauva plus d'une fois son homme des terribles navajas.

Les carabines Hall distribuées aux dragons, des modèles 1833, 1836, 1840, 1842 et 1843, possédaient toutes une batterie moderne à percussion au fulminate[2], dite en Amérique *cap and ball.*

CAVALERIE NORDISTE (II)

1. Cavalier avec la carabine Sharps modèle 1863, calibre .52 (13,2 mm). On en utilisa plus de 80.000. — 2. Cavalier avec la carabine Spencer calibre .52 (13,2 mm). De décembre 1862 à août 1865, plus de 60.000 carabines furent commandées officiellement. La brigade de cavalerie du Michigan fut un des premiers corps à avoir sa part des 7.500 Spencers livrées avant juillet 1863. — 3. Cavalier avec la carabine Henry modèle 1860, calibre .44 (11,1 mm). — 4. Louis Philippe Albert d'Orléans, comte de Paris, prince de France (1838-1894), servit avec son frère dans l'état-major de Mc Clellan. Il est ici en uniforme de premier lieutenant. — 5. Officier général en tenue de fantaisie, une manifestation d'originalité fréquente chez les officiers.

6. Guidon du modèle introduit en 1863. Il supplanta l'ancien modèle rouge et blanc jusqu'en 1865. Les étoiles dorées, au nombre de 35, se répartissaient comme suit : 12 dans le cercle central, 19 dans le cercle extérieur, les quatre dernières dans les angles. — 7. Étendard régimentaire fixé par l'ordonnance révisée de 1863. Semblable pour tous les régiments de cavalerie, à part le numéro de l'unité sur la banderole. Ses dimensions étaient de 2 pieds 5 pouces sur 2 pieds 3 pouces (73,66 cm x 68,58 cm) depuis 1833 et l'emblème resta identique pour l'essentiel jusqu'en 1887.

1. Le Whitneyville Walker et le Hartford Dragoon ont été montrés dans le tome Ier, page 107, fig. 7 et 5.
2. Ce procédé a été expliqué en détail dans le tome Ier, pages 106 et 107.

L. & F. FUNCKEN
6
7
1
2
3
4
5

La Colt

Issue des toutes premières recherches de Samuel Colt, la carabine à barillet, compagne du premier revolver breveté en 1836, fit sensation avec sa charge de dix coups. L'année suivante, le dynamique inventeur proposa des carabines à cinq, six, sept ou huit coups... mais elles se montraient si peu sûres, si dangereuses à utiliser que les experts de l'armée les refusèrent.

Le grief le plus justifié était le souffle, le crachement provoqué par la capsule de fulminate à quelques centimètres des yeux du tireur[1]. En outre, il arrivait que la mise à feu d'une balle s'étendît accidentellement à celles des autres alvéoles : le barillet crachait toutes ses balles... dans la main gauche du tireur soutenant le canon !

Sur le terrain, les combattants qui se battaient en Floride contre les farouches Séminoles d'Osceola[2] balayèrent les objections officielles et se munirent à leurs propres frais de la nouvelle arme miracle. Les capsules eurent beau cribler les visages de temps à autre de leurs éclats ou exploser prématurément, la carabine Colt accomplit avec brio son œuvre de mort, « huit fois plus vite que l'arme réglementaire »[3]. En effet, les Séminoles avaient l'habitude d'essuyer la première décharge et de se ruer à l'attaque avant que la deuxième cartouche ne puisse être tirée, ce qui demandait quelques secondes avec l'arme à percussion à un coup. La Colt, dont le tir rapide multipliait et prolongeait la puissance de feu, brisait net l'élan de l'adversaire le plus résolu.

Colt ne cessa de perfectionner sa carabine. D'abord à chien escamoté et à anneau de chargement, elle reçut un levier de chargement[4] en 1839, puis un chien latéral[5] en 1855. Elle restait toujours aussi dangereuse...

La Springfield

En 1847, la cavalerie adopta peu à peu une nouvelle carabine, dite « U.S. Model 1847 Cavalry Musketoon ».

Dotée d'une batterie classique à percussion, elle se chargeait par la bouche au moyen d'une baguette comme jadis. Cet apparent retour en arrière avait sans doute été dicté par le défaut essentiel de la carabine Hall : la déperdition de puissance due à la mauvaise étanchéité de sa culasse basculante.

CAVALERIE
DES VOLONTAIRES NORDISTES

1. George Armstrong Custer, brigadier général de volontaires à vingt-trois ans, dépassa les plus audacieuses élucubrations vestimentaires des officiers de haut rang. Sa tenue de velours noir galonnée « à la sudiste » et sa chemise de marin firent sensation, et pas seulement auprès des envieux. — 2. Le supérieur de Custer, le major général Pleasanton, paraît son subordonné avec sa tenue réglementaire. — 3. « Rush's Lancers » (6e régiment de cavalerie de Pennsylvanie). Le pantalon bleu clair fut adopté en 1862.

4. Guidon du général Custer, de 1864 à 1865, alors qu'il commandait la 3e division de cavalerie. Ses dimensions étaient de 1,67 x 91,44 cm. — 5. Étendard du 3e régiment de cavalerie volontaire du New Jersey. Il mesurait 1,52 m x 1,22 m. — 6. Guidon du général Sheridan (1864-1865).

1. Ce qui n'avait par contre aucune incidence avec le revolver, tenu, lui, à bout de bras.
2. Voir le tome Ier, pages 116 et 120.
3. D'après la lettre d'un « admirateur ».
4. Par « chargement » il faut entendre la rotation du barillet et l'armement du chien.
5. Voir le tome Ier, page 105, fig. 10.

L. & F. FUNCKEN

Les « Mounted Riflemen »

En 1846, on créa un troisième régiment de cavalerie, le « Regiment of Mounted Riflemen », hâtivement car il fallait relever les troupes chargées de la surveillance de la piste de l'Oregon, qui venaient d'être expédiées sur la frontière mexicaine.

Le nouveau corps était réparti en dix compagnies, de soixante-quatre hommes chacune au lieu des soixante habituels.

L'ouverture des hostilités interrompit les travaux d'organisation et les soldats disponibles furent envoyés vers la frontière. Faute de chevaux, les « Mounted Riflemen » combattirent le plus souvent à pied, ce qui ne les empêcha pas de se distinguer à l'occasion.

L'uniforme

Un seul uniforme fut prévu, la petite tenue. Il était identique à celui des dragons, à part le pantalon bleu foncé qui portait une bande noire bordée d'un filet jaune.

Un aigle doré moins visible, ayant sur la poitrine un R argenté, ornait la casquette.

En outre, la ceinture-écharpe des officiers était en soie cramoisie et non en soie orange foncé.

En 1850, on échangea l'insigne contre une trompette dorée posée verticalement, pavillon en bas.

Les boutons et la plaque du ceinturon étaient marqués de la lettre R pour *Riflemen,* au lieu du D des *Dragoons*.

L'armement

Sabres et pistolets, encombrants pour des fantassins même improvisés, furent laissés dans les bagages. Cependant les compagnies C et I, qui avaient eu la chance de trouver des chevaux, s'armèrent du fameux Walker Colt.

Le mousqueton classique semble avoir été remplacé par un fusil assez court, l'U.S. Model 1841[1].

CAVALERIE SUDISTE (I)

1 et 2. Généraux de cavalerie. On notera la façon de boutonner les revers de la tunique réglementaire, ici amputée de ses basques. Comparer avec la fig. 3. — 3. Major en tenue réglementaire. — 4. Un major dans la tenue élégamment négligée portée par beaucoup d'officiers. — 5 à 8. Types de cavaliers réguliers.

1. Voir le tome Ier, page 105, fig. 4.

6
7
8
4
5
3
2
1

Le mystère des moustaches

Il y a là en effet un véritable mystère. Le règlement de 1841 réserve le port de la moustache aux *seuls cavaliers* à l'exclusion de tout autre membre des forces armées, du plus humble pousse-caillou jusqu'au général en chef!

Avec l'ardeur des néophytes, et après des recherches intensives mais peu concluantes, nous avions imaginé une piste : l'extraordinaire millionnaire « Phil » Kearny[1] n'aurait-il pas été à l'origine de cette clause inexplicable? Il avait une personnalité puissante, il jouissait d'une grande influence et il était apparenté de surcroît au « père des dragons », Stephen Watts Kearny[2]. Notre hypothèse, soumise à quelques autorités américaines en la matière, a été rejetée sans ambages. Elle nous aura néanmoins permis de découvrir l'une des figures les plus étonnantes de l'histoire militaire.

Le règlement de 1857 rapporta la curieuse restriction et permit à toute l'armée le port de la moustache et de la barbe, sans motiver aucunement sa décision.

Les « Texas Rangers »

En 1836, la population américaine du Texas, territoire mexicain, avait atteint, avec ses trente mille âmes, quatre fois le nombre des autochtones. Déjà l'année précédente, les Texans — on disait Texians à l'époque — s'étaient dressés contre l'autorité du Mexique et avaient livré, à Gonzales, la première bataille de leur révolution[3].

La jeune république du Texas, proclamée en 1836, recruta des troupes de volontaires à cheval, les « Texas Rangers » chargés de lutter sur les frontières contre les Comanches et les *bandidos* mexicains.

L'entrée en guerre des États-Unis contre le Mexique provoqua naturellement l'accroissement des effectifs texans. Ceux-ci, formés en régiments, combattirent non plus comme une gendarmerie mais comme une cavalerie légère de style dragon, apte au service d'éclaireur comme aux patrouilles et aux raids foudroyants.

CAVALERIE SUDISTE (II)

1. « 1st Virginia », dit « Black Horse Cavalry ». La carabine est une Maynard du calibre .50 (12,7 mm). — 2. « Sussex Light Dragoons ». Le képi portait les initiales S.L.D. au-dessus de deux sabres croisés. La chemise d'uniforme fermait sur la poitrine par un empiècement carré à la mode « western » dont les deux rangs de quatre boutons de cuivre étaient disposés verticalement. — 3. « 1st Texas Cavalry ». — 4. Légion de Wade Hampton, mise sur pied par un richissime planteur de la Caroline du Sud. — 5. Brigade de cavalerie du Kentucky.

Les figures 1 et 4 portent un uniforme dénommé pompeusement *hussard style* à cause des tresses agrémentant les boutonnières.

1. Philip Kearny (1815-1862), diplômé du collège de Columbia, était entré dans l'armée en 1837. En 1839, le Département de la Guerre l'envoya en France, à Saumur, afin d'y élaborer le premier *Cavalry Manual* de l'U.S. Army, édité en 1841. Le jeune officier participa à la campagne d'Algérie et y mérita le grade de lieutenant-colonel. Au Mexique, Kearny eut le bras gauche arraché en chargeant à la tête de son escadron. Sorti de l'armée en 1851, l'infatigable sabreur alla se battre en Italie, en 1859, avec la cavalerie française, à Magenta et à Solferino; il fut le premier Américain à recevoir la Légion d'honneur. La guerre de Sécession le vit commander une brigade puis une division. Il fut tué à Chantilly (Virginie) par les sudistes alors qu'il n'avait que quarante-huit ans. Son esprit chevaleresque et son courage lui valurent le surnom de « The perfect Soldier ».
2. Stephen W. Kearny (1794-1848), oncle de Phil, avait servi dans l'armée depuis 1812. En 1836, il était le chef responsable de l'ordre et de la loi dans les Grandes Plaines. Il conquit le Nouveau-Mexique et contribua largement à la conquête et à la pacification de la Californie entre 1846 et 1847.
3. La colonisation du Texas et les événements militaires de la révolution texane ont été évoqués dans le tome Ier, pages 120 à 122.

5
4
2
3
1
L. & F. FUNCKEN

Réorganisés après la guerre, les « Texas Rangers » revinrent à leur ancienne vocation de police montée, un rôle qu'ils perpétuèrent jusqu'en 1901.

Ils ne portèrent jamais le moindre uniforme, ni un insigne de grade quelconque. C'est à peine si les officiers se ceignaient parfois la taille d'une ceinture-écharpe de soie, à la mode mexicaine.

La coiffure était souvent le sombrero. La garde-robe des *caballeros* fournissait aussi ses jambières typiques dites *bote de ala* — bottes à ailes — ou *mule ears* — oreilles de mule. Les bottes souples frangées étaient appelées *breed leggings* (de *half-breed* — demi-sang, métis) et beaucoup de dragons en avaient également porté.

L'armement, des plus disparates, comprenait un fusil court ou long, rayé ou non, parfois l'arme à double canon dite *shot-gun,* aux décharges dévastatrices.

Le pistolet était souvent ancien, à un coup, quoique le Colt Patterson de 1836 à cinq coups fût parvenu sur ce théâtre d'opérations avant 1840. Le calibre, faible pour l'époque, offrait pas mal de variété : .28 (7,1 mm), .32 (7,6 mm), .36 (8,6 mm) et .41 (10,4 mm), et les canons, longs de 10 à 30 centimètres pour le modèle « Texas », atteignaient 50 centimètres pour les pistolets d'arçon !

Les chevaux provenaient des élevages du Texas, de la Californie et du Nouveau-Mexique. Il s'agissait d'animaux de taille assez modeste mais vifs et résistants.

La sellerie, superbe, était inspirée du modèle mexicain dont elle avait conservé plusieurs éléments typiques comme les étriers enveloppés de cuir, les *tapaderas*. La corne du pommeau, typiquement texane, avait réduit à des proportions raisonnables l'énorme « assiette » mexicaine — souvent en argent massif — qui la couronnait[1].

CAVALERIE IRRÉGULIÈRE SUDISTE

Les guérillas confédérées groupaient des volontaires de tous âges, vêtus selon leur fantaisie. Au centre, un jeune homme de dix-sept ans fait l'apprentissage de la violence et du meurtre : il se nommait Jesse James. Sa coiffure est une *Corsican cap* fréquemment portée dans le Sud. Ses pistolets sont portés à la façon ancienne dite *cross, reverse* ou *twin draw* (dégainement croisé).

LA BATAILLE DE BEECHER'S ISLAND, 1868 (pages 80-81)

Le major George A. Forsyth et ses compagnons repoussent ici la charge des Peaux-Rouges Sioux, Cheyennes et Arapahos.
Au centre, l'un des plus vaillants chefs cheyennes, surnommé Roman Nose (Nez romain) par les Blancs, donne le signal du repli à ses guerriers. Averti par un présage de l'inefficacité provisoire de sa coiffure de guerre, qui était censée le rendre invulnérable aux balles yankees, Roman Nose fut traité de lâche par un autre chef et décida de combattre malgré tout. Il devait être tué quelques minutes plus tard.

La « Spy Company »

On ne saurait clôturer le chapitre tumultueux de la première moitié du XIXe siècle américain sans évoquer les éclaireurs mexicains passés en 1847 au service des États-Unis.

1. Le lecteur trouvera un complément d'information dans la légende de la planche consacrée au « Texas Rangers » de la période 1875 à 1890, page 112.

ADAM'S DRUG STORE
L. & F. FUNCKEN

L & F. FUNCKEN

On leur donna le nom candide et sans équivoque de « Spy Company » — compagnie espion.

Ils avaient pour seules marques distinctives un foulard rouge noué sur le chapeau et une flamme, rouge également, à leurs lances. Les ceinturons s'ornaient d'une plaque américaine estampée U.S. et les officiers portaient les *straps* rectangulaires de la même origine. Mais, très vite, ils adoptèrent les tuniques vertes à cols, parements et retroussis rouges dont ils dépouillaient les lanciers mexicains.

La « Spy Company » fut dissoute à Vera Cruz en 1848, après avoir loyalement servi l'armée de Scott[1].

De 1848 à la Guerre civile

La campagne contre les Séminoles et la guerre du Mexique avaient démontré le côté éminemment pratique de l'uniforme de petite tenue... mais aussi les inconvénients de la grande tenue. Les autorités prêtèrent une oreille favorable aux doléances des militaires à son sujet, d'autant qu'une adaptation aux modes nouvelles s'imposait. Cela faisait vingt ans qu'on portait ce modèle dont les basques à retroussis dataient, rappelons-le, de 1810 !

On écarta du même coup des ornements comme le galonnage des boutonnières ou les shakos à tresses et à cordons, décoratifs certes mais démodés et d'un prix prohibitif. La troupe conserva une jaquette courte de petite tenue, du même type que l'ancienne. Un petit shako à la française prit la place du lourd modèle jusque-là en usage, avec un pompon sphérique et un bandeau de la couleur distinctive. Celle-ci, orange foncé pour les dragons, était verte pour les « Mounted Riflemen »... en dépit de leurs protestations, car ils tenaient au noir et or qui les caractérisait.

L'ancien grand uniforme fut remplacé par une tunique à basques dite *frock coat,* bleu foncé avec le col et les parements orange ou verts. Les trompettes avaient un plastron de la couleur distinctive.

À l'avant-garde de cette époque de renouveau, les troupes montées adoptèrent les premières épaulettes de cuivre[1].

L'insigne particulier aux sabres croisés apparut sur le shako des officiers. Ce shako était dépourvu du bandeau de la couleur distinctive, limitée au pompon.

En 1855, on supprima le bandeau de la troupe et on le remplaça par un passepoil orange ou vert selon le cas. La ressemblance avec la cavalerie légère française fut encore accentuée par le port de pantalons très amples aux hanches.

Deux nouveaux régiments

La paix avec le Mexique avait renvoyé les trois régiments montés à leur mission de surveillance et de protection des pistes qui conduisaient vers l'ouest un flot de plus en plus dense d'émigrants. Du Canada au Mexique, cette immense frontière mouvante déferla comme une vague à travers les territoires des belliqueuses tribus des plaines. Cheyennes, Pieds-Noirs, Pawnees, Sioux, Utes, Comanches, Navajos, Lipans et Apaches s'opposèrent farouchement à l'envahisseur.

1. Voir la carte des opérations au Mexique dans le tome Ier, page 121.

1. Elles sont montrées en détail dans le tome Ier, page 67.

Les trois seuls régiments capables de parer aux innombrables accrochages avec rapidité furent vite débordés[1] et le gouvernement, face à ce « problème indien », dut se résoudre à autoriser la levée de deux régiments en mars 1865.

On ignore la raison pour laquelle le Congrès décida de baptiser les nouveaux corps 1er et 2e régiments de cavalerie, ce qui reléguait à leur suite les trois régiments montés[2].

Cette mesure, perçue comme un affront par les vétérans des « Dragoons » et des « Mounted Riflemen », avait été prise par le ministre de la Guerre, Jefferson Davis, lequel introduisit nombre de ses amis politiques dans les cadres des deux nouvelles formations. Prêtant à Davis des dons de voyance, ses opposants l'accusèrent par la suite, alors qu'il était devenu président de la Confédération, d'avoir créé une pépinière de cadres pour la future armée sudiste. De fait, la guerre de Sécession provoquera une hémorragie d'officiers de cavalerie qui quitteront l'armée fédérale pour servir la cause du Sud; sur cinq colonels, quatre « passeront à l'ennemi » dont Johnston et Lee.

L'uniforme et la selle

Les services de l'adjudant général (administration, recrutement, archives) et l' « Ordnance Department » (munitions et matériel) profitèrent de l'occasion pour transformer les équipements.

La couleur distinctive prescrite fut le jaune... un choix qu'on peut juger discriminatoire.

L'uniforme restait le dolman classique. Mais la coiffure était le chapeau avec l'aile relevée à droite, afin de pouvoir mettre sabre au clair. Un chapeau à peu près semblable avait déjà été essayé au 2e dragons en 1853; on le nommait alors *Andrew's hat* ou *Harry's hat*[1].

À côté de la selle Grimsley, on expérimenta la nouvelle selle Campbell dont la carcasse était censée s'adapter aux différences de tension que subit la musculature du dos du cheval au cours d'une longue randonnée[2]. La Campbell ne résista pas aux tests.

Les selles Hope de style texan puis Jones à carcasse d'acier ajustable ne survécurent pas davantage aux essais.

En 1858, alors que le chapeau de feutre s'était imposé dans l'ensemble des troupes à cheval, on décida d'y placer les sabres croisés symbolisant la cavalerie. Ils devaient se porter les pointes[3] tournées vers le bas, mais les « anciens » ne tinrent aucun compte du règlement et renversèrent l'insigne pointes en l'air. Leur résistance muette ne dura que trois mois, après quoi tout rentra dans l'ordre.

Pourtant — autre signe de contestation — on vit ensuite les officiers du 2e dragons porter le numéro 2 dans l'angle formé par l'extrémité des fourreaux en croix, par opposition à leurs collègues du 2e Cavalry, lesquels plaçaient leur numéro 2 entre les gardes des sabres. De leur côté, les officiers des « Mounted Rifle-

1. Le « 2nd Dragoons », par exemple, était émietté entre le Nouveau-Mexique, la Californie et la vallée du Mississippi. Les effectifs minuscules qu'on utilisait avaient d'ailleurs largement répandu l'illusion, chez les Peaux-Rouges, que la race blanche était moins nombreuse qu'une seule de leurs tribus!
2. On avance que le terme « cavalerie » fut choisi par Jeff Davis (un ancien du 1er dragons) afin de rassurer les ombrageux Texans. La « cavalerie » ne devant combattre que les Indiens, il était nécessaire de la dissocier des « Dragoons » fédéraux, instruments du gouvernement central. Cette mesure permit en tout cas au ministre de choisir les officiers autre part que dans les rangs des dragons, sans respecter la règle de priorité qui aurait joué s'il avait créé un 3e et un 4e dragons.

1. Jamais coiffure n'aura reçu autant de noms. Elle allait s'appeler *Hardee, Kossuth* ou *Jeff Davis* (voir le tome Ier, page 130).
2. Nous avons déjà donné d'autres exemples (voir « La selle », page 26) de ce souci d'adapter le plus exactement possible la selle à la morphologie du cheval.
3. Par « pointes » nous entendons les bouts des fourreaux, représentés avec leur bouterolle et leurs anneaux de bélière.

men » conservèrent leur trompette caractéristique jusqu'au-delà de 1861.

En 1859 apparut un nouveau couvre-chef inspiré du képi français. L'insigne fut souvent retiré du devant pour orner la coiffe, qui se portait écrasée sur la visière — une façon de faire très en vogue. Quant à l'encombrant chapeau, il ne résista pas longtemps aux épreuves de la guerre civile.

Entre-temps, les troupes à cheval prirent part à trente-cinq engagements majeurs — sanglants — contre les Indiens « hostiles » et à une multitude d'accrochages sans pertes de vies humaines.

Le 2e dragons intervint en 1856 dans la pacification du Kansas déchiré par l'opposition des esclavagistes et de leurs adversaires[1], puis il fit la « guerre des Mormons », cette fois en compagnie du 1st Cavalry nouvellement créé. Ce dernier ne participa toutefois qu'à la promenade militaire et au « défilé victorieux » du 26 juin 1858 dans les rues désertes de Salt Lake City[2].

1866-1872

1. Sergent du 9e régiment de cavalerie en tenue de campagne, 1866. Cette année-là, la cavalerie américaine s'était enrichie des 7e, 8e, 9e et 10e régiments. Les deux derniers étaient composés de recrues noires uniquement. — 2. Officier en tenue de campagne, 1870. Les uniformes restèrent semblables à ceux de la guerre de Sécession pendant plusieurs années. — 3. Sergent-major en grande tenue, 1872. Le plumet des sous-officiers et des soldats était en crin de cheval, mais il était en poils de bison pour les officiers. — 4. Trompette en grande tenue, 1872. Le décor des basques, entièrement visible ici pour plus de clarté, disparaissait en partie sous le ceinturon, qui se trouvait à ras des deux boutons supérieurs. — 5. Major en grande tenue, 1872. Le numéro du régiment, en métal argenté, se portait sur l'écusson de l'aigle (fig. 6) et sur les épaulettes. La troupe avait le numéro sur le col. — 6. Plaque du casque des officiers, modèle 1872. Le casque et son insigne seront légèrement modifiés en 1881, lors de la généralisation de cette coiffure dans toute l'armée.

TROISIÈME PARTIE

LA GUERRE CIVILE (GUERRE DE SÉCESSION)

Les origines de la guerre de Sécession ayant été exposées dans notre premier tome, nous aborderons ici le chapitre de la cavalerie des deux camps et nous décrirons les principales phases de ces années fratricides.

La cavalerie, une et indivisible

L'une des premières mesures du Nord fut de mettre un terme à l'étrange discrimination entre les trois anciens régi-

1. Lors de la création du territoire du Kansas, qui recevra le statut d'État en 1861.
2. Voir le tome Ier, page 128.

L. & F. Funcken

ments de *dragoons* et de *riflemen* et les 1er et 2e « Cavalry Regiments » de création récente.

Après l'apparition d'un régiment supplémentaire le 4 mai 1861, on réorganisa, le 3 août suivant, l'ensemble des troupes à cheval de la façon que voici :

Avant 1861	À partir de 1861
1st Dragoons (1833)	1st Cavalry
2nd Dragoons (1836)	2nd Cavalry
Mounted Riflemen (1846)	3rd Cavalry
1st Cavalry (1855)	4th Cavalry
2nd Cavalry (1855)	5th Cavalry
3rd Cavalry	6th Cavalry

Formé jusque-là de cinq *squadrons* (escadrons) de deux *companies* chacun, le régiment de cavalerie compta désormais un escadron supplémentaire. L'organisation par escadrons fut abandonnée en 1863 et remplacée par quatre *battalions* de quatre *companies*[1] lorsqu'un régiment devait fournir des détachements.

Avec ses douze compagnies, le régiment alignait théoriquement douze cents hommes, mais il atteignit très rarement cet effectif.

Les régiments étaient groupés en *brigades*, à raison de trois à six. Deux ou trois brigades formaient au besoin une *division*. Enfin, le *corps* rassemblait deux ou trois divisions.

L'uniforme fédéral en 1861

Quoique censés porter le dolman à distinctive jaune de la cavalerie, les trois anciens régiments restèrent fidèles à leurs uniformes à distinctive orange ou verte jusqu'à l'année suivante au moins. Et le 2e dragons est réputé avoir largement dépassé en conservatisme ses vieux compagnons.

Le chapeau, lourd et encombrant, très éprouvé par les campagnes, fut vite abandonné pour le *fatigue* ou *forage cap* — un képi mou de style français, introduit, nous l'avons vu, en 1859. Les épaulettes de cuivre, qui se perdaient facilement et qu'il était impossible de remplacer en campagne, disparurent complètement.

1872-1881

1. Soldat avec la tunique modèle 1874. — 2. Officier en tunique plissée modèle 1872. La troupe se contentait d'un modèle moins décoratif, sans ornementation verticale le long des plis. — 3. Officier en petite tenue, 1872-1875. — 4. Officier en petite tenue, 1875. — 5. Officier en manteau, 1872.

1. Ces termes d'infanterie étaient logiques, attribués à des cavaliers combattant comme des dragons c'est-à-dire comme une infanterie montée (voir page 118, note 3).

1
2
3
4
5

L'armement nordiste

Le sabre

Le cavalier était doté d'un sabre, arme traditionnelle de sa spécialité. Il ne tarda pas à le reléguer sous sa cuisse gauche afin de se soustraire aux gigotements incessants de cet instrument au bout de ses bélières. Rares furent d'ailleurs les affrontements à l'arme blanche, plus rares encore les recrues capables de l'utiliser sans couper les oreilles de leur monture !

Le revolver

Les armes préférées des nordistes étaient le Colt « Army » ou « Navy » ou encore le Remington, tous trois à barillet et à percussion au fulminate. Mais on rencontrait toute une série d'autres modèles[1].

La carabine

Compagne inséparable du « dragon » que restait avant tout le cavalier, cette arme exista en plusieurs modèles. Il y eut d'abord ceux qui se chargeaient par la bouche — avec de la poudre et une balle tassée par-dessus et expulsée par le truchement de la percussion du chien sur une capsule fulminante — comme l'Enfield et le Springfield.

Ce type d'arme, lent, difficile à charger à dos de cheval et plus encore au combat[2], fut très vite remplacé par des modèles se chargeant soit par la culasse (Joslyn, Starr, Ballard, Burnside, Sharps), soit par le basculement du canon (Smith, Gallager, Maynard, Wesson). Mais les systèmes basculants ne connurent qu'un succès relatif, passager. Si bien que de la trentaine de modèles de l'un ou l'autre type, la Burnside vendue à 55.000 exemplaires et la Sharps à plus de 80.000 furent de loin les plus utilisées.

Pendant les dix-huit derniers mois de la guerre apparut une carabine à répétition d'une conception révolutionnaire : la Spencer, dont il y eut plus de 94.000 exemplaires en service. C'était, disait-on, « la meilleure arme à feu jamais fournie à un cavalier ». La Henry, enfin, bien qu'elle n'eût pas toute la fiabilité de la Spencer, arma une dizaine de milliers d'hommes, fantassins pour la plupart.

LES « BUFFALO SOLDIERS », 9e et 10e RÉGIMENTS DE CAVALERIE, 1866-1890

1. En 1866, avec la tunique courte galonnée. — 2. En 1876, avec la chemise grise. La tunique de corvée sans galon est fixée sur le troussequin. — 3. Avec le manteau de bison en 1880.

Les Indiens avaient surnommé « Buffalo Soldiers » (soldats-bisons) les cavaliers des deux régiments de cavalerie *coloured,* par allusion à leur chevelure qui ressemblait, selon eux, à la toison bouclée des bisons. Ces cavaliers noirs étaient appelés « Freedmen » (affranchis) ou « Brunettes » par les Blancs. Ils combattirent superbement au cours des guerres indiennes ainsi qu'à Cuba et aux Philippines.

Les chevaux, marqués U.S. sur l'épaule gauche, avaient le numéro du régiment sur la cuisse, accompagné parfois de la lettre de la *troop* ou peloton.

1. Voir le tome Ier, page 107.
2. Sur 37.000 fusils d'infanterie du même type abandonnés après Gettysburg, 24.000 étaient encore chargés; 12.000 avaient deux charges entassées l'une sur l'autre dans le canon et souvent à l'envers, avec la balle en dessous de la charge; 6.000 avaient trois à dix charges l'une sur l'autre. On retrouva même un fusil chargé vingt-trois fois ! C'est dire à quel point le stress pouvait perturber certains combattants qui, oubliant de placer une capsule fulminante sous le chien, « tiraient » une balle imaginaire après l'autre, sans se rendre compte qu'ils n'accomplissaient qu'un simulacre !

1
2
3

Les volontaires et miliciens nordistes

Nombreuses furent les formations de *volunteers* à cheval qui servirent aux côtés des six régiments de cavalerie régulière.

Largement industrialisé, le Nord put s'offrir 198 régiments dont voici l'origine :

Massachusetts :	5	Kentucky :	17
Iowa :	9	Tennessee :	20[1]
Michigan :	11	Pennsylvanie :	28
Indiana :	13	Missouri :	32
Ohio :	13	New York :	32
Illinois :	17		

Ces mêmes États équipèrent 1.548 régiments d'infanterie, soit environ 82 % des forces fournies à l'Union.

En dépit de l'illusion largement répandue selon laquelle tout citoyen américain digne de ce nom jouait du pistolet avec brio et se métamorphosait en centaure dès qu'il montait à cheval, bien peu de ces nouvelles recrues étaient capables de faire autre chose que défiler au pas; elles n'avaient pas la moindre pratique du tir et elles ignoraient tout de l'art difficile de la tactique.

Les premières rencontres avec l'adversaire furent désastreuses, accréditant jour après jour la supériorité écrasante de la cavalerie sudiste.

Mais deux ans de déboires, d'humiliations, de missions peu glorieuses — on réentendit la vieille antienne « qui a jamais vu un cavalier mort ? » — transformèrent lentement le novice en véritable cavalier. La cavalerie nordiste égala puis surpassa même l'excellente cavalerie de l'ennemi. Sous les ordres de chefs tels que Buford et Sheridan, elle gagna une réputation reconnue dans le monde entier.

Le Nord dépensa 124 millions de dollars pour ses seuls chevaux[2] sans pour autant réussir à doter tous ses cavaliers d'une monture. La masse énorme des chevaux, provenant des élevages du Kentucky et de la Virginie principalement, est estimée à plus de 800.000 têtes, rien que pour le Nord !

La fameuse selle McClellan, que d'aucuns ont voulu faire remonter à des modèles texans ou mexicains, voire à la selle

CUSTER À LITTLE BIGHORN

Le 25 juin 1876, le lieutenant-colonel Custer (voir page 73) et 211 hommes du fameux 7e régiment de cavalerie allaient mourir au combat de la Little Bighorn River sous les coups des Sioux.
Le drapeau régimentaire était resté dans les bagages, mais les pelotons C, E, F, I et L, qui périrent dans cette affaire, avaient emporté leurs propres guidons. L'un d'eux au moins était du modèle de 1861 (« Stars and Stripes »), pourtant supprimé officiellement en 1865. L'étendard personnel de Custer, que son grade d'officier général breveté pendant la guerre de Sécession lui donnait le droit de posséder, disparut dans la bataille. Ses dimensions (1,67 m x 0,915 m), son décor ainsi que sa frange sont hypothétiques mais basés sur le modèle utilisé pendant la Guerre civile.
L'armement de Custer consistait ce jour-là en deux revolvers britanniques Webley Bulldogs de 11,4 mm de calibre, une carabine Remington du type « Sporting » et un couteau de chasse. La célèbre chevelure de celui que l'on avait surnommé « Yellowhair » avait été raccourcie peu avant le funeste affrontement. Les hommes au premier plan utilisent des carabines Springfield réglementaires dont l'une a la culasse ouverte, prête à recevoir la cartouche.

1. Le Tennessee, qui surprendra dans cette liste parce que « du Sud », fut occupé dès 1862 par les nordistes. L'est de l'État avait d'ailleurs toujours été farouchement unioniste.
2. Y compris ceux de l'artillerie et du train des équipages.

L. A. Fuentes

cosaque, est décrite par son inventeur dès 1856 comme *adapted from the Prussian-Hungarian saddle*[1].

La McClellan, dite aussi *American saddle*, fut utilisée sans modification essentielle jusqu'à la disparition totale de la cavalerie de l'U.S. Army.

La cavalerie sudiste

La cavalerie était l'atout majeur des forces confédérées. La population essentiellement rurale des États du Sud fournit des dizaines de milliers de volontaires rompus à l'équitation depuis l'âge le plus tendre. Utilisés en larges unités, ils permirent au général Lee de remporter de remarquables victoires au cours des deux premières années de la guerre.

L'uniforme confédéré en 1861

Soumis à une usure moins rapide que celui des fantassins, l'uniforme de la cavalerie sudiste résista plus longtemps. Mais, dès 1863, on vit la distinctive jaune s'amenuiser puis disparaître entièrement.

Le képi à la française céda la place au chapeau à larges bords, de toutes teintes. Mentionnons aussi des coiffures originales, tels le casque à cimier de style autrichien du 26e Dragoon Guards de Virginie ou le casque à crinière, style premier Empire très retouché, des « Light Dragoons » de Charleston.

L'armement

Sabres, pistolets et carabines offraient un éventail d'une variété extraordinaire. Le manque d'équipement obligeait en effet le cavalier à prélever tout ce qu'il pouvait sur l'ennemi. Mais les armes saisies, notamment les mousquetons les plus modernes, devaient être abandonnées faute de munitions de rechange : le Sud n'était pas capable d'usiner les cartouches métalliques nécessaires...

1 a, b, c. Chapeau modèle 1872. On le portait agrafé en forme de bicorne par beau temps. Après quelques intempéries, il s'affaissait lamentablement. — 2 a, b, c. Chapeaux de fantaisie portés en remplacement du modèle 1872. — 3. Modèle 1885 en feutre de poil, qui remplaça le modèle 1875 (identique à part les trous d'aération et le feutre de laine de qualité inférieure). Ce nouveau chapeau existait en noir et en beige, mais il ne pouvait y avoir qu'une seule teinte au sein d'un même escadron et les officiers étaient toujours coiffés de noir. En 1889, ils purent porter le beige aussi, tandis que la troupe n'avait plus droit qu'à cette couleur. — La cordelière ne fut requise officiellement sur le chapeau qu'entre 1858 et 1872, mais continua à se porter jusque dans les années 1880-1890. Son usage reprit vigueur après 1902.

4. Mousqueton de cavalerie modèle 1847, calibre .69 (17,5 mm). On le modifia légèrement en 1851, puis il fut remplacé par le modèle 1854 à l'allure générale identique quoique plus élancé. — 5. Carabine Sharps M 70, modifiée pour la cartouche du calibre .52 (13,2 mm). Un quart de la cavalerie était encore armé du Sharps désuet dans les années qui suivirent la guerre de Sécession. La Spencer et la Henry armaient les plus heureux. — 6. Carabine Springfield modèle 1873, calibre .45 (11,43 mm). — 7. Colt Army modèle 1872 à cartouches métalliques, calibre .45 (11,43 mm). La popularité de cette arme fut telle que « Colt » et « Forty-five » (quarante-cinq) devinrent quasiment synonymes de revolver. Le Colt remplaça peu à peu l'ancien Remington « New Model » et le Colt à percussion, après avoir triomphé de tous ses compétiteurs. Avec ses 32 centimètres de long, il atteignait presque le tiers de la longueur totale de la carabine Springfield ci-dessus. — 8. Sabre modèle 1840 « briseur de poignet », utilisé jusqu'en 1861. — 9. Sabre modèle 1861. Déjà fort peu efficace pendant la guerre de Sécession, le sabre fut délaissé lors des guerres indiennes qui suivirent. Il ne fut remplacé par un nouveau modèle, d'ailleurs pratiquement identique, qu'entre 1902 et 1906. (suite page 94)

1. Major G. Tylden, *Horses and Saddlery*, 1965.

1 a
b
c
3
2 a
b
c
4
5
6
10
8
7
12
13
9
11
14
15
16

L'arme la plus répandue fut incontestablement l'Enfield britannique se chargeant par la bouche.

Parmi les innombrables corps de partisans, l'un des plus actifs était celui de John Hunt Morgan[1]. Cet énergique meneur d'hommes ne jurait que par l'Enfield rayé, une merveille d'efficacité lorsqu'il était chargé par un soldat maître de ses nerfs, capable d'ajuster ensuite posément et de faire le meilleur usage possible de son unique balle.

Le *shot-gun* à deux canons était souvent utilisé. Une arme terrible, que l'on déchargeait à courte distance avant de dégainer les revolvers.

La lance, rare chez les nordistes, fut portée par plusieurs unités sudistes dépourvues de sabres.

Les chevaux, principalement des texans et des mustangs ou broncos, venaient des plaines de l'Ouest[2]. Le volontaire devait amener sa propre monture qui ne lui était remplacée qu'en cas de perte au combat. Bien que le cheval mort dans de telles conditions appartînt en général à un soldat particulièrement courageux, ce dernier n'en rencontrait pas moins des difficultés grandissantes à se remonter. Et bientôt, la rareté des chevaux disponibles en faisait un fantassin...

Fatigues des campagnes, maladies et accidents aggravèrent encore la situation précaire de la cavalerie sudiste, qui se mit à décroître alors que celle du Nord s'accroissait.

La sellerie rassemblait, outre les McClellan capturées ou leurs copies, une majorité de selles importées de Grande-Bretagne. Les anciens modèles, comme la Grimsley, ne furent pas dédaignés.

De ce qui précède, il ressort que bien des cavaliers du Sud étaient vêtus, armés, montés et équipés sans la moindre concordance avec les prescriptions d'un quelconque règlement.

L'ingéniosité ou la générosité des chefs de corps permirent parfois à certaines unités d'avoir fort martiale apparence, mais des dizaines de milliers de patriotes combattirent habillés comme des loqueteux. Ils se voyaient souvent refuser le strict nécessaire par les cerbères de magasins militaires bien pourvus, pour la seule raison qu'ils n'appartenaient pas à l'armée de l'État sur le territoire duquel les hasards de la guerre les avaient entraînés.

10. Cavalier complètement équipé, en 1866. Cette tenue, la *shell-jacket,* sera portée jusqu'en 1872. — 11. Cavalier complètement équipé, vers 1870, avec la carabine Spencer et son étui Blakeslee pour les chargeurs tubulaires (voir tome Ier, p. 85, fig. 3). La tunique est le *sackcoat* de corvée. — 12. Banderole porte-mousqueton ancien modèle. — 13.Banderole porte-mousqueton du nouveau modèle de 1885. — 14. Ceinturon-cartouchière, adopté sans autorisation par la cavalerie afin de supprimer le cliquetis des cartouches métalliques portées en vrac dans les cartouchières réglementaires. — 15. Modèle officiel créé par le général Anson Mills et adopté en 1878. La plaque portait le numéro du régiment et la lettre du peloton. — 16. Ceinturon-cartouchière modèle 1885.

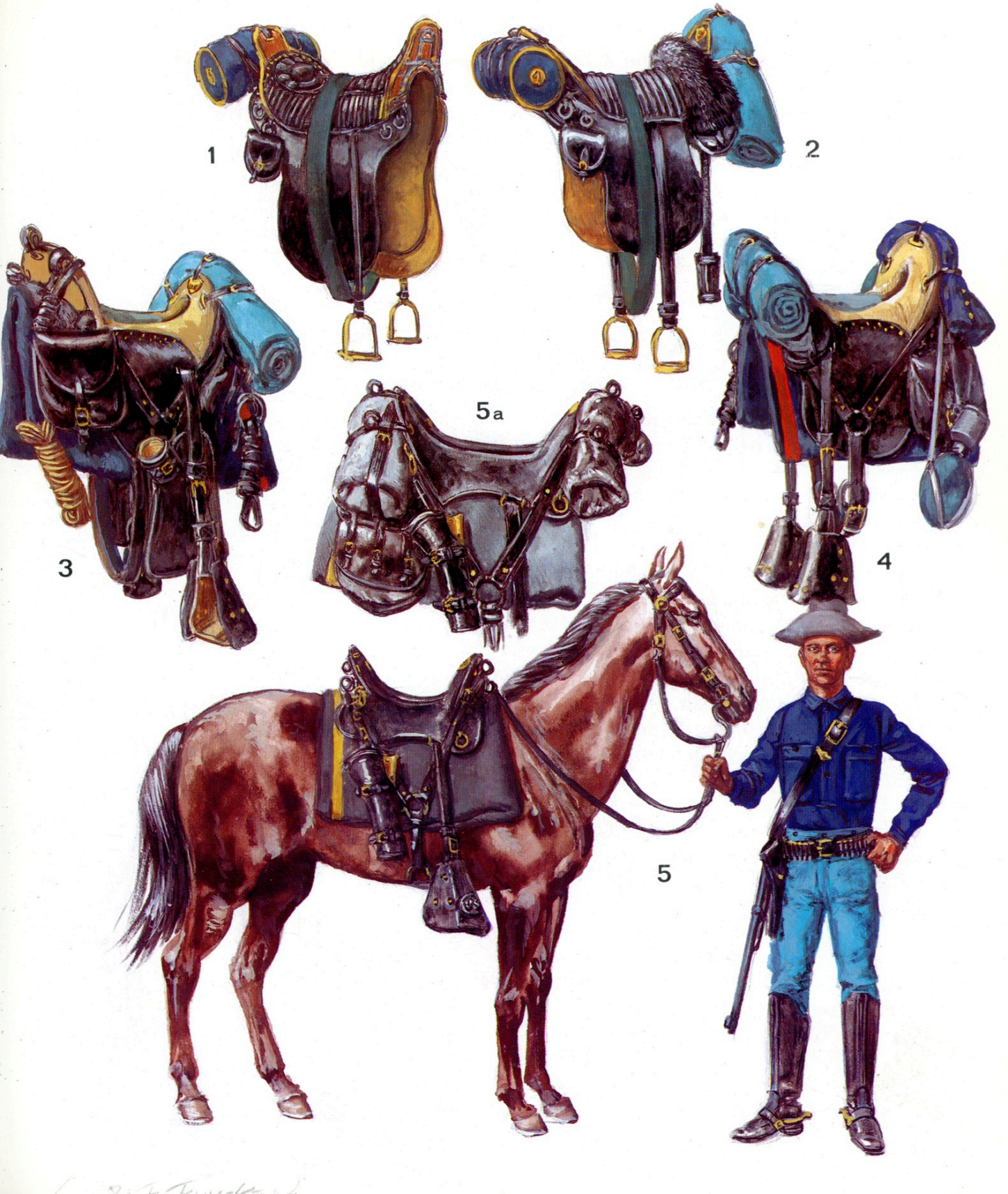
SELLERIE, DE 1844 À 1890

1. Selle Ringgold adoptée en 1844. Elle fut largement utilisée pendant la guerre du Mexique, de 1846 à 1848. — 2. Selle Grimsley modèle 1847. Adoptée dès 1846 par beaucoup d'officiers réticents à l'égard de la selle Ringgold, elle deviendra réglementaire pour toute la cavalerie de 1847 à 1859, jusqu'à l'adoption de la fameuse McClellan. Devant l'étrier de droite pend la hotte destinée à recevoir le bout du canon de la cavalerie. — 3. Selle McClellan modèle 1859, vue du côté droit. Elle restera en service jusqu'au milieu des années soixante-dix, et même, avec quelques modifications mineures, jusqu'à la disparition de la cavalerie américaine, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. Le bracelet placé entre la sacoche et l'étrier recevait le fût de la carabine afin d'empêcher celle-ci de battre la jambe du cavalier. — 4. Selle

(suite page 96)

1. J. H. Morgan (1825-1864). Vétéran de la guerre du Mexique, colonel en 1862, il conduisit de nombreux raids et coups de mains d'une rare audace. Brigadier général en 1863, il poussa la pointe la plus profonde jamais réussie en territoire ennemi. Capturé, Morgan fut jugé tellement dangereux qu'on l'enferma dans un pénitencier. S'étant évadé, il reprit ses activités de *ranger*. Surpris à Greenville, dans le Tennessee, il fut tué par les fédéraux.

2. Les chevaux de classe existaient évidemment aussi, amenés par les cavaliers de la *gentry* des États du Sud-Est.


1
2
3
4
5a
5

Il est patent que les États confédérés ne parvinrent jamais à placer l'intérêt général au-dessus de leurs intérêts particuliers. La Caroline du Nord, par exemple, refusa aux troupes grelottantes de Lee les uniformes et les couvertures stockés par milliers dans ses magasins.

Les « Lee's Miserables » du dernier hiver de la guerre de Sécession méritaient bien leur triste surnom.

Les opérations militaires

Commencée dans un formidable élan d'enthousiasme romantique, la guerre de Sécession mit en présence deux armées aussi dépourvues d'entraînement l'une que l'autre mais qui comprirent, dès le premier choc, les dures réalités de la guerre.

1861 — Bull Run

La première bataille de ce nom[1] est un exemple particulièrement significatif de l'état d'esprit des belligérants.

Certaine que la prise de la capitale sudiste Richmond, distante de cent miles seulement de Washington, materait les rebelles, l'opinion publique nordiste persuada le président Lincoln d'ordonner une action immédiate.

Le 16 juillet, la plus puissante armée jamais rassemblée jusque-là, 35.000 hommes, s'ébranla de Washington.

La plupart des soldats appartenaient à la Milice, enrôlée pour une durée de trois mois, et Lincoln souhaitait les utiliser au plus vite avant leur démobilisation.

Le 21, les fédéraux d'Irvin McDowell attaquèrent le flanc gauche des 25.000 sudistes de Pierre Gustave Beauregard, forçant une partie des rebelles à reculer en désordre. Le général en chef nordiste, Winfried Scott, un vieillard encore vert de soixante-quinze ans, ancien héros du Mexique, reçut un télégramme de victoire et, rassuré, s'allongea pour un petit somme.

Sur le terrain cependant, la brigade virginienne de Thomas J. Jackson avait résisté « comme un mur de pierre » — le surnom de « Stonewall » s'attacha désormais au patronyme

McClellan vue du côté gauche, débarrassée de ses *skirts* (protégeant l'intérieur des jambes) qu'on ôtait souvent pour l'alléger. Le cheval de l'époque des dernières guerres indiennes portait — cavalier et équipement compris — un poids moyen de 109 kilos! — 5. Cavalier en 1890 avec la carabine Springfield modèle 1884, à système de pointage perfectionné. Elle se rangeait verticalement dans l'étui suspendu à l'arrière de la selle McClellan modèle 1885, montrée ici sans les pièces supplémentaires de l'équipement de campagne visible au centre de la planche (5a). Ce harnachement allégé était utilisé pour le service de garnison sous les armes.

GRANDE TENUE, 1881 ET 1884

1. Simple soldat. Le dos resta identique à celui de l'uniforme de 1872 représenté page XX. Le jaune distinctif de la cavalerie a toutefois pris une nuance plus chaude. — 2. Officier. La crinière en laine de bison offrait un aspect ondulé. Tous les ornements étaient dorés, alors que pour la troupe seuls les éléments métalliques étaient en métal jaune. — 3. Chef-trompette, 1884. Il porte l'insigne de sa spécialité au centre de ses chevrons de sergent. À partir de 1884, l'or remplaça la laine jaune, pour la grande tenue seulement. Les galons au bas des manches correspondent à deux fois cinq ans de service, le passepoil rouge indiquait cinq ans de service pendant les guerres indiennes. Les gants à crispins furent introduits en 1884.

4. Plaque de casque du nouveau modèle de 1881. Elle fut appliquée également sur les casques ancien modèle remaniés par économie. En revanche, on vit de vieilles plaques de 1872 orner des casques de 1881, et ce pendant quatre ou cinq ans encore. — 5. Chevrons de premier sergent. — 6. Chevrons de sergent-sellier.

1. Nommée bataille de Manassas par les confédérés. C'est un exemple de l'habitude qu'avait le Nord de nommer les batailles d'après le cours d'eau le plus proche (Bull Run est une petite rivière de Virginie), alors que le Sud préférait le nom de la ville voisine. Le même principe fut appliqué aux armées, par exemple armée du Potomac (McClellan) et armée de la Virginie du Nord (Lee).

4
5
6
1
2
3

du général sudiste. L'arrivée de troupes fraîches, dont certaines portaient de trompeurs uniformes bleu foncé, renversa la situation. Et les nordistes, saisis de panique, s'enfuirent, mêlés aux spectateurs venus nombreux assister, en piqueniquant, à la bataille !

Les fédéraux avaient perdu 2.708 hommes[1] et leurs vainqueurs 1.982[2].

Incapable d'exploiter sa victoire, le Sud n'en fut pas moins persuadé que la leçon avait porté et que le Nord s'en tiendrait là. Ce dernier, au contraire, leva une formidable armée — 500.000 hommes — dès le 22 juillet.

Scott se retira du service actif et le général McDowell fut supplanté par George B. McClellan, en qui on voyait un « nouveau Napoléon ». Ce brillant élève de West Point, inventeur de la selle qui porte son nom, allait devenir l'un des généraux les plus contestés de l'U.S. Army.

Entre-temps, sur le Wilson's Creek, près de Springfield, les troupes nordistes attaquèrent le 10 août une armée confédérée forte de 10.000 hommes. Les 6.000 « Blueclad »[3] furent écrasés et les rebelles appelèrent cette bataille le « Bull Run de l'Ouest ».

Le 21 octobre, un ami de Lincoln, le colonel Edward D. Baker, avait tenté une « petite démonstration » non loin de Washington. Mal conduite, l'opération échoua lamentablement : Baker et 234 de ses hommes périrent dans une embuscade. Ce *Ball's Bluff disaster* fut profitable, puisqu'un « Committee of the Conduct of the War » eut mission d'examiner tout projet futur d'opérations militaires.

Le 7 novembre, un général inconnu nommé Ulysses S. Grant allait enfin restaurer quelque peu le prestige du Nord en réussissant une opération amphibie contre Belmont sur le Mississippi. Il faut ajouter que Grant échappa de justesse à l'annihilation...

Autrement significative, la prise des bases navales de Cap Hatteras le 29 août et de Port Royal le 7 novembre permit un début de blocus maritime.

1881-1888 (I)

1. Nouveau modèle de guidon introduit en 1885, en remplacement du type « Stars and Stripes » obstinément conservé depuis la guerre de Sécession. Il mesurait 1,03 m de long sur 68,5 cm de haut. — 2. Étendard régimentaire du type nouveau en soie jaune, généralisé en 1887. Il mesurait 1,22 m sur 0,91 m. Il était brodé et non plus simplement peint.

3. Chemise du modèle 1881. Elle remplaçait l'ancienne chemise grise. — 4. Chemise du modèle 1883. Le chapeau présentait souvent une apparence surprenante, due à la fantaisie de son porteur. — 5. Manteau d'hiver modèle 1883 et bonnet modèle 1879, portés dans les postes des États du Nord. — 6. Manteau d'officier modèle 1884. — 7. Officier coiffé du képi à jugulaire dorée de 1884. Il arbore le cordon et les raquettes de grande tenue, une pratique non réglementaire mais tolérée.

1862

Agacé par l'attitude excessivement prudente de son général en chef, qui avait une fâcheuse tendance à surestimer les

1. Sur 18.500 ayant réellement combattu.
2. Sur 18.000 engagés dans la bataille.
3. Littéralement : « de bleu vêtus ».

4
E
1
2
3
4
5
6
7
L. & F. Funcken.

forces rebelles[1], le président Lincoln lança son *General War Order Nr 1* du 27 janvier 1862, déclenchant l'offensive générale des forces de terre et de mer contre la Confédération.

À l'ouest, deux armées[2] se préparaient à attaquer les 43.000 rebelles du général Albert S. Johnston éparpillés sur un immense front, ponctué de camps et de forts, allant de la Virginie au Mississippi. Grant fut chargé de prendre le fort Henry sur la rivière Tennessee avec une armée d'environ 17.000 hommes transportés par une puissante flottille de canonnières.

Inachevé, le fort capitula après un court bombardement. Mais sa garnison avait été transférée vers le fort Donelson sur la rivière Cumberland, puissamment armé et doté lui-même de 17.000 hommes.

Grant y parvint le 12 février et se prépara à un long siège dans le froid glacial, tandis que les canonnières, accablées par l'artillerie ennemie, se retiraient hors de portée.

Sachant ses troupes incapables d'enlever la forteresse d'assaut, Grant commença d'élever des retranchements. Soudain la garnison assiégée tenta une sortie, qui échoua. L'animosité entre les chefs sudistes fit le reste et, le 16 février, 13.000 rebelles capitulaient sans condition.

Aussitôt Grant et l'armée de Buell, fonçant sur les troupes démoralisées d'Albert Johnston, les repoussèrent hors du Kentucky et de la majeure partie du Tennessee.

Le général sudiste retranché à Corinth, qui avait reçu quelques renforts, décida de contre-attaquer avant le rassemblement des 100.000 nordistes chargés d'en finir avec lui. Le 6 avril, il attaqua les forces inexpérimentées de Grant, par surprise, à l'heure du petit déjeuner.

La bataille de Shiloh fut une des plus terribles jamais livrées dans l'Ouest. Les meilleures unités nordistes arrêtèrent les confédérés en un endroit nommé depuis « le Nid de Guêpes ». Albert Johnston tué fut remplacé par Beauregard qui n'osa pas exploiter les premiers succès, et les renforts accourus du côté des fédéraux eurent raison des rebelles le lendemain après une fusillade de dix heures. 13.047 nordistes et 10.694 sudistes étaient hors de combat.

Violemment critiqué, Grant fut défendu par le président qui déclara : « Je ne puis me séparer de cet homme, il se bat. »

1881-1888 (II)

1 et 2. Types de cavaliers en tenue de campagne avec la paquetage complet, en 1881. Le sergent, à droite, n'est reconnaissable qu'à la bande de 25,4 mm de son pantalon, la chemise passepoilée de 1881 ne recevant jamais les chevrons de grade; le caporal se distinguait par une bande de 12,7 mm sur le pantalon. La selle à pommeau « californien » — sur lequel se fixait l'étui de la carabine — ne fut jamais généralisée et disparut en 1885. En dehors du combat, l'arme se fixait derrière la jambe dans l'habituel manchon et se suspendait à la banderole. — 3. Troupier avec le casque tropical de 1881. — 4. Officier avec le casque tropical de 1881. Il pouvait y adapter une pointe pour certaines circonstances mais portait le casque à crinière avec son uniforme de grande tenue. La jugulaire remontait sur le côté droit de la bombe et se suspendait au crochet visible à l'arrière. — 5. Tenue d'écurie, 1881. — 6. À partir de 1882, le casque tropical brun remplaça en partie le casque blanc, trop repérable en campagne. Les hommes leur préférèrent toujours le chapeau, ainsi qu'en témoignent les photographies du temps. — 7. Casque tropical modèle 1881. — 8. Casque tropical modèle 1889. Pour les officiers, la jugulaire en chaînette et la pointe amovible étaient identiques à celles du modèle 1881 (fig. 4).

1. Fin 1861, McClellan avait estimé à 150.000 puis à 240.000 hommes des forces sudistes de 41.000 et de 47.000 hommes en réalité.
2. L'une commandée par le général Henry W. Halleck, chef de Grant, l'autre par le général Don Carlos Buell.

7
8
1
2
3
4
5
6

À l'est, le 8 mars, Samuel R. Curtis avait assuré aux fédéraux le contrôle du Missouri et du nord de l'Arkansas en gagnant la bataille de Pea Ridge.

À la mi-mars, McClellan s'était enfin ébranlé avec 100.000 hommes vers Richmond. Arrêté à Yorktown, là où Cornwallis s'était rendu quatre-vingt-un ans plus tôt à Washington, le général en chef temporisa un mois durant. Il construisit un réseau compliqué de fortifications avant de bombarder les positions ennemies... pour s'apercevoir qu'on l'avait berné : elles étaient armées de faux canons et désertées depuis deux jours par leurs 15.000 soldats.

Ayant jaugé les prudents calculs de son adversaire, le général Lee chargea son lieutenant « Stonewall » Jackson d'une action de diversion dans la vallée de la Shenandoah.

Avec 18.000 hommes, l'ancien professeur du « Virginia Military Institute » parcourut quatre-vingts kilomètres en trois jours, battit les Yankees à McDowell, le 8 mai, à Front Royal le 23 et à la première bataille de Winchester le 25. Washington fut frappée de panique. Les régiments envoyés contre l'impétueux sudiste se firent eux-mêmes battre à Cross Keys, le 8 juin, puis à Port Republic le lendemain.

« Stonewall » rejoignit ensuite Lee en Virginie, poursuivi par des forces imposantes. Lee lança contre elles la cavalerie du brillant « Jeb »[1] Stuart et affronta personnellement le gros des unionistes de McClellan avançant sur Richmond. Divisant ses forces en deux, le généralissime nordiste s'était heurté à l'ennemi et l'avait bousculé à Fair Oaks, le 31 mai.

Quant au généralissime sudiste Joseph E. Johnston, blessé, il passa son commandement à Lee. Lequel s'empressa d'organiser une ligne de défense en avant de la capitale, tout en réservant au gros de ses troupes la tâche de couper de ses bases et de détruire l'armée adverse dite « du Potomac ».

Ainsi s'ouvrit la bataille des Sept Jours, une série de rencontres qui se situent entre le 26 juin et le 2 juillet. Mechanicsville le 26 juin, Gaines's Mill le 27, Malvern Hill le 1er juillet coûtèrent 20.000 hommes aux sudistes, 16.000 aux nordistes.

Fidèle à lui-même, et bien qu'il n'eût été battu qu'à Gaines's Mill, McClellan avait constamment reculé... pour s'enterrer le long de la rivière James où il bénéficiait du soutien des canonnières.

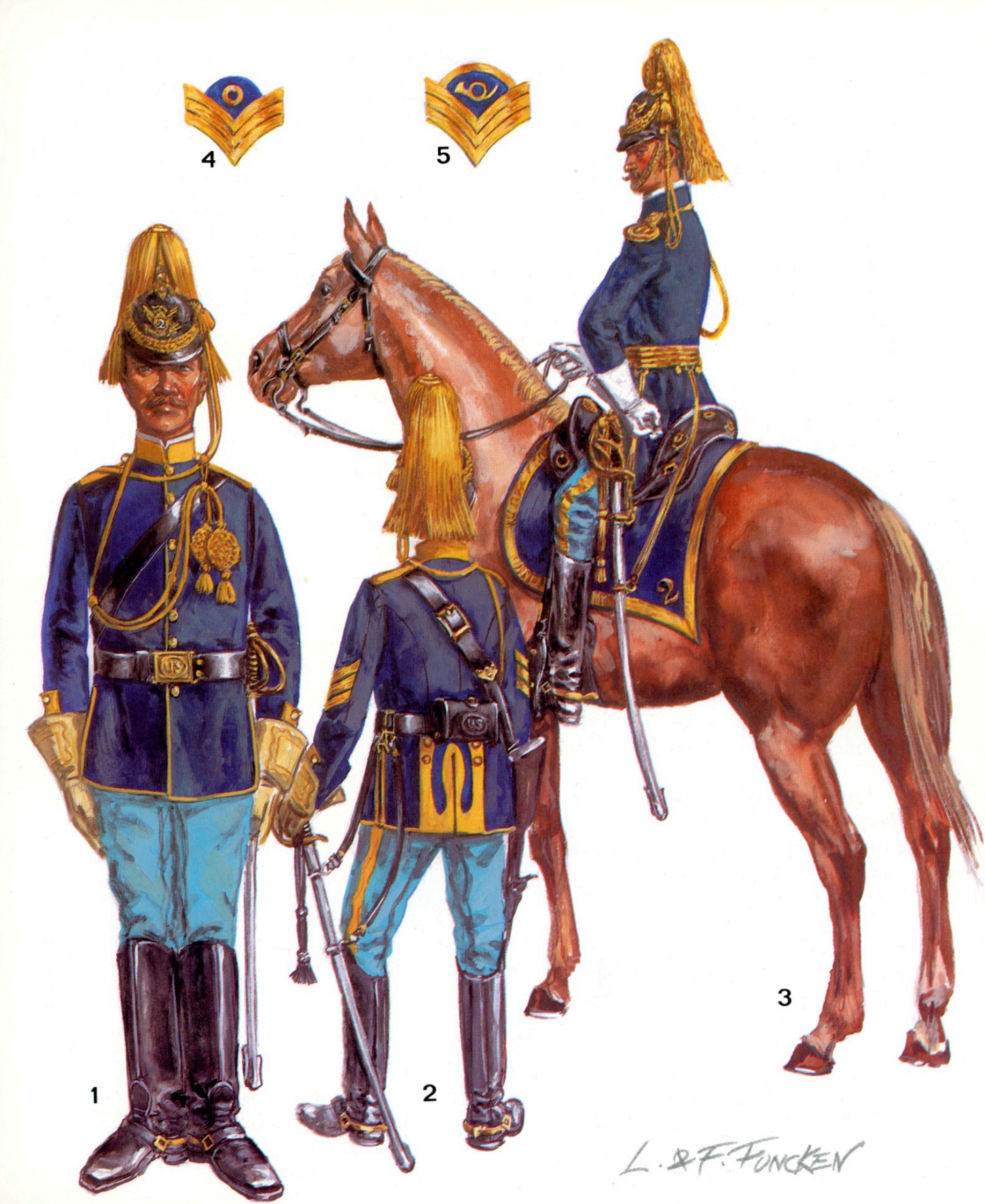
GRANDE TENUE, 1888

1. Soldat avec le col nouveau modèle. Seule la plaque du casque indique le numéro du régiment. — 2. Soldat vu de dos, avec le nouveau décor des basques et la couleur distinctive d'un jaune nettement plus chaud. — 3. Officier.

4. Chevrons de sergent porte-drapeau, adoptés en 1892. — 5. Chevrons de chef-trompette avec la modification de 1892.

1. Initiales de ses prénoms : James Ewell Brown.

2. Joseph Eggleston Johnston (1807-1891). Entré à West Point en 1825 et gradué en même temps que Robert E. Lee, il participe comme officier d'artillerie à la guerre contre les Séminoles. Après un court retour à la vie civile, il reprend du service en 1838 quand se raniment les guerres indiennes. Il est nommé colonel pour sa bravoure durant la guerre du Mexique et devient quartier-maître de l'U.S. Army en 1860. À la déclaration de la guerre de Sécession, il offre ses services au Sud et se voit nommer général après la première bataille de Bull Run. Il se heurte, quoique excellent stratège, à l'incompréhension de ses collègues et à l'animosité de Jeff Davis, qui finit par le réduire à l'inactivité. Réintégré par Lee en février 1865, il doit se rendre à Sherman le 18 avril. Johnston se lance ensuite dans les grandes affaires et termine sa vie dans les fonctions de commissaire des chemins de fer américains.


4
5
1
2
3
L. & F. FUNCKEN

Curieusement, le vainqueur avait retraité et le vaincu sauvé sa capitale.

Court répit cependant, car voici qu'une nouvelle armée dite de la Virginie était mise sur pied par Lincoln, armée dont il confia le commandement à un ami d'enfance, John Pope. Celui-ci marcha aussitôt sur Richmond avec 45.000 hommes tandis que McClellan et 100.000 autres nordistes étaient priés de quitter leur position et de le rejoindre au plus vite.

Lee comprit le danger. Plutôt que de devoir affronter des forces trois fois supérieures aux siennes, il attaqua résolument l'armée de Virginie. Son second « Stonewall » Jackson alla surprendre le principal dépôt ennemi à Manassas après une marche forcée de quatre-vingt-dix kilomètres en deux jours, puis, par une attaque sur Groveton, attira les Yankees vers l'ancien champ de bataille de Bull Run. Pope, effaré, ne flaira pas le piège et attaqua les insolents rebelles le 29 août. Repoussé avec de lourdes pertes, il poursuivit ses efforts le lendemain, sans plus de succès, et soudain se vit prendre en flanc par un second corps sudiste dont il n'avait pas soupçonné l'existence.

Pope reflua sur Washington. Il venait de perdre la seconde bataille de Bull Run. Les sudistes y avaient laissé 9.000 des leurs et les Yankees 16.000, parmi lesquels Phil Kearny le légendaire[1], tué en défendant la retraite de son piteux général.

Sans désemparer, Lee voulut exploiter son succès et fonça sur le territoire du Nord.

McClellan, rappelé à contrecœur et faute de mieux par le président Lincoln, reçut à nouveau le commandement de l'armée du Potomac, grossie des rescapés de l'armée de Virginie. Toujours aussi prudent, il ne fit avancer ses 90.000 hommes que de seize kilomètres en deux jours, mais repoussa néanmoins sèchement l'ennemi qui tentait de freiner sa traversée de la South Mountain, le 15 septembre. Le même jour, Jackson avait saisi l'arsenal fédéral de Harpers Ferry; la lenteur de McClellan lui laissa le temps de rejoindre Lee et le gros des troupes sudistes.

Entré en possession, par un hasard extraordinaire, des plans de Lee, l'incorrigible McClellan ne sut pas exploiter sa chance et ne rejoignit ses adversaires que le 17, alors que, regroupés, ils l'attendaient sur l'Antietam Creek.

TENUE DE CORVÉE ET DE CAMPAGNE, 1883 À 1888

1 et 2. Types de caporaux en tenue de campagne. Le plus éloigné a mis sa tunique modèle 1883. L'autre est en chemise unie modèle 1883; son grade ne se reconnaît qu'à la bande jaune de son pantalon, large de 12,7 mm. — 3. Uniforme tropical modèle 1888. Comme on l'a vu page 101, le casque tropical sera modifié séparément en 1889. — 4. Tenue de corvée, 1884. — 5. Tenue d'hiver pour les régions froides, avec la cagoule à visière mobile et les moufles (autorisées en 1884). — 6 et 7. À titre de comparaison, voici deux cavaliers ayant la tenue d'hiver portée durant la campagne de 1877 contre les Sioux.

1. Voir page 76, note 1.

1
2
3
4
5
6
7
L. & F. Funcken.

Ce fut, a-t-on dit depuis, le jour le plus sanglant de la guerre. Les assauts puissants mais décousus de 75.000 fédéraux mirent 13.700 des 52.000 confédérés hors de combat au prix de 12.400 tués et blessés. McClellan, hésitant à utiliser 20.000 hommes de sa réserve, laissa les « Johnny Rebs »[1] regagner la Virginie.

En octobre, le généralissime, pressé par Lincoln de reprendre l'offensive, fit la sourde oreille. Sa carrière militaire prit fin : relevé de son commandement, il dut céder la place à un de ses seconds, le général Burnside[2], âgé de trente-huit ans et parfaitement conscient de ses limites.

L'offensive réclamée fut lancée le 17 novembre, sur Richmond via Fredericksburg. La traversée par pontons de la rivière Rappahannock s'avéra beaucoup plus difficile que prévu et c'est à 78.500 sudistes bien retranchés que Burnside se heurta le 13 décembre. Les assauts-suicides coûtèrent au Nord 12.653 tués et blessés. Lee, le vainqueur, remarqua : « Il est bon que la guerre soit si terrible, car sinon nous finirions par l'aimer ! »

Et Burnside, aussi intègre que candide, revendiqua la responsabilité de la défaite...

Les grandes batailles évoquées jusqu'ici ne doivent pas faire oublier les autres : Richmond (30 août), Iuka (19 septembre), Corinth (3-4 octobre), Perryville (8 octobre), Stone River (31 décembre), etc. que mentionne la carte de 1862. Sur mer, les succès de la flotte nordiste avaient amplement accentué le blocus des côtes ennemies.

1863

Burnside reprit l'offensive en janvier, mais sa tentative sombra dans la boue en même temps que le peu de prestige qui lui restait. Joseph « Fighting Joe » Hooker le remplaça[3].

Après avoir réorganisé ses 134.000 combattants, Hooker les lança en tenaille, dès le printemps, vers les 65.000 hommes de Lee.

Ce dernier se préparait tout juste à envahir le Nord, une fois de plus, mais l'assaut nordiste ne lui fit pas perdre l'initiative. Il attaqua le 1er mai à Chancellorsville, et le 3 « la meilleure armée de la planète » — comme l'appelait pompeusement Hooker — battait en retraite laissant derrière elle une

ÉCLAIREURS INDIENS, 1890-1901

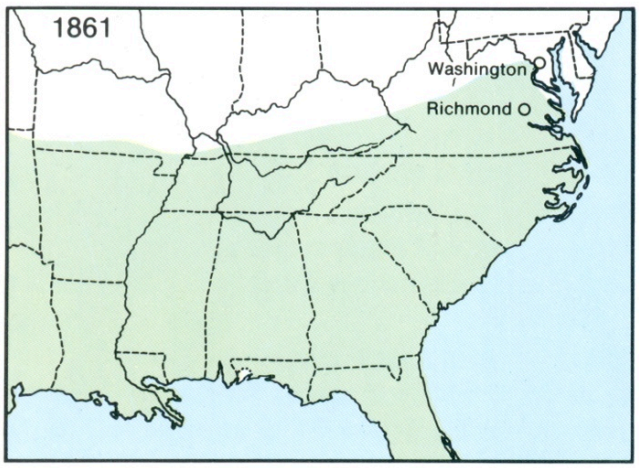
1. Grande tenue des « Indian Scouts » accordée en 1890. Plus coloré que son modèle « blanc » afin de mieux séduire les volontaires, ce brillant uniforme mélangeait le rouge et le blanc de façon à symboliser l'alliance de l'homme rouge et de l'homme blanc. — 2. Casque de grande tenue. L'insigne spécial du corps était constitué de deux flèches croisées en métal blanc, sur l'écusson de l'aigle. La crinière avait quatre mèches de crins écarlates. — 3. Tenue de campagne. À part le chapeau, son insigne aux flèches croisées surmontées de l'abréviation U.S.S. (United States Scouts) et son cordon bicolore, tout le reste de l'uniforme était celui de l'U.S. Cavalry. Le képi ne fut pas distribué à cause de son caractère trop étranger aux modes indiennes et de son incompatibilité avec l'épaisse chevelure des volontaires. — 4. Manteau particulier aux éclaireurs. Les rabats des côtés ne cachent pas des poches mais bien les fentes par lesquelles le soldat pouvait saisir son revolver et ses munitions. Le texte officiel ne précisait pas la couleur du tissu, qui devait être d'une teinte sombre.

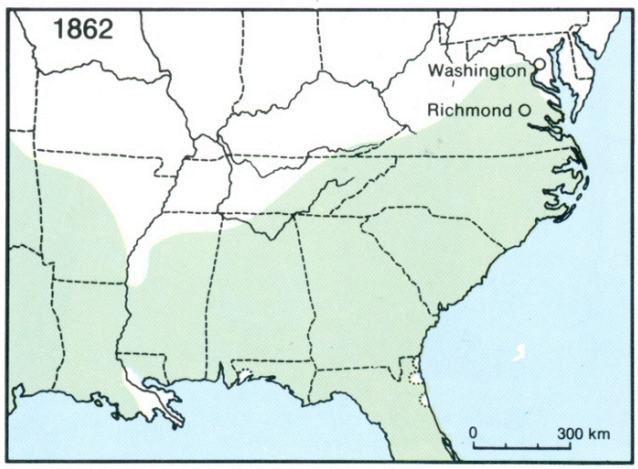
5. Le guidon ordinaire (ici, celui de la *company* A) diffère par le décor de son voisin, tout à fait réglementaire. La modification avait été autorisée quelques mois après l'entrée en vigueur des *Uniform Regulations* de 1890. — 6. Le guidon de cérémonie en soie brodée d'argent était remplacé, pour les marches, les exercices et la guerre, par un modèle identique en étamine. Les dimensions étaient de 103,5 cm de long sur 68,58 cm de large, avec une hampe de 2,74 m.

1. Johnny : surnom donné aux sudistes par les soldats nordistes; Reb(s) : abréviation populaire de *rebel(s)*.
2. Ambrose E. Burnside (1824-1881), sorti de West Point en 1847, avait servi au Mexique. Il est l'inventeur de la carabine qui porte son nom (1856). Ses énormes favoris firent appeler *burnsides* ces ornements pileux. Il y avait également un *Burnside hat* (v. tome Ier, p. 130).
3. Né en 1814, sorti de West Point en 1837, Hooker participa à la guerre du Mexique. Devenu gentleman farmer en 1853, il reprit l'uniforme comme brigadier général de volontaires en 1861. Il participa brillamment à la guerre en tant que subordonné mais échoua comme commandant en chef. Il mourut major général à la retraite en 1879.

5
U.S.SCOUTS
A
DEP'T. DAKOTA
6
U.S.SCOUTS
B
DAKOTA
2
3
1
4

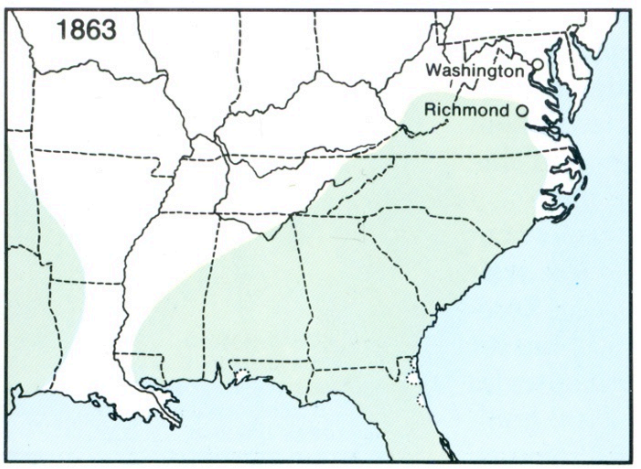
LA GUERRE DE SÉCESSION, 1861-1862

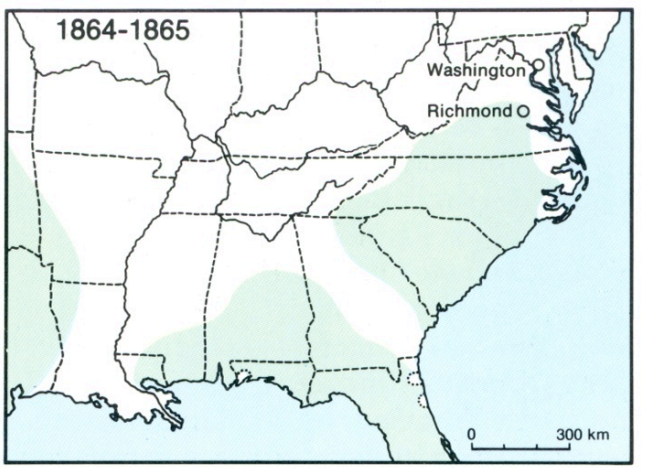




Territoires sudistes

LA GUERRE DE SÉCESSION, 1863-1865





Territoires sudistes

foule de tués et de blessés : 17.278 exactement. Les sudistes avaient de leur côté perdu 12.000 hommes — dont « Stonewall » Jackson, abattu par les siens au retour d'une reconnaissance nocturne.

Lee poussa son avantage et entra en Pennsylvanie.

Entre-temps, le 9 juin, son lieutenant « Jeb » Stuart avait rencontré avec ses 10.000 cavaliers une force égale de cavalerie nordiste à Brandy Station, en Virginie. Si les Yankees vidèrent nombreux les étriers — 900, dit-on — au cours des huit heures de combat, ils prouvèrent ce jour-là qu'ils n'avaient rien à envier à leurs opposants.

Incapable d'endiguer les troupes rebelles, le maladroit Hooker céda la place à George Meade[1] qui était bien décidé à attaquer les arrières de Lee. Il commandait depuis trois jours à peine lorsque les avant-gardes des deux camps se heurtèrent fortuitement[2] dans les rues de Gettysburg, le 30 juin.

« La plus grande bataille de l'hémisphère occidental » vit se heurter 165.000 hommes pendant trois jours et laissa 41.000 d'entre eux sur le terrain. La fameuse « Iron Brigade » compta dans ses rangs une large part des 3.115 tués nordistes, mais l'ennemi était vaincu et se repliait.

À l'est, Grant menait à bien depuis janvier ses extraordinaires opérations contre Vicksburg, « le Gibraltar de l'Est ». Le 4 juillet, 30.000 sudistes capitulaient.

Lincoln exhorta Meade à parachever la défaite totale de Lee, ce qui selon lui aurait mis fin à la guerre. Malheureusement l'armée du Potomac, exténuée, s'ébranla trop tard.

En dépit du retentissement de ces deux victoires, les plus grandes que remportaient les nordistes depuis deux ans, des révoltes éclatèrent dans les États de l'Union : contre la cherté de la vie, contre la dictature du gouvernement et surtout contre la conscription[3]. Il fallut faire appel aux unités d'élite de l'armée du Potomac pour rétablir l'ordre.

Dans l'est, l'armée yankee de William S. Rosecrans s'était fait battre sur le Chickamauga Creek le 19 septembre et avait dû se réfugier à Chattanooga. Lincoln, estimant que Rosecrans agissait « comme un canard qui aurait reçu un coup sur la tête », nomma un chef unique, Grant, à la tête de toutes les armées de l'Est. Sans hésiter, Grant rassembla 60.000 hommes et attaqua les lignes adverses en trois endroits différents. Missionary Ridge et Lookout Mountain, deux des princi-

1. George Gordon Meade (1815-1872). Sorti de West Point en 1835, il avait combattu au Mexique puis comme général de volontaires dès 1861. Il conserva d'importantes fonctions militaires jusqu'à sa mort.
2. Les sudistes comptaient trouver là un stock de bottes.
3. Voir le tome précédent, page 138.

ÉCLAIREURS
ET VOLONTAIRES INDIENS
DE 1866 À 1913

1. Crow, 1865. Les empiècements du bas des pantalons sont typiques, bien que les Pieds-Noirs et d'autres tribus des montagnes les portaient également. — 2. Osage, 1870. — 3 et 4. Sioux, 1870. — 5. Apache, 1872. Quoique montés, les *scouts* avaient encore à cette époque le chapeau militaire ancien modèle, orné de l'insigne des diverses armes de l'U.S. Army. — 6. Crow, 1875. — 7. Pawnees, 1870. — 8. Deux Apaches entourant un officier blanc, 1890. — 9. Apache, 1890. — 10. Apache, 1890, avec le casque d'infanterie modèle 1881. — 11. Sergent porte-guidon du peloton L des régiments réguliers de cavalerie, constitué d'Indiens depuis 1891. La compagnie I (i) de chaque régiment d'infanterie fut également composée de Peaux-Rouges. — 12. Tenue de service en 1902, avec le nouvel insigne U.S.S. (United States Scouts) au chapeau et sur le col. — 13. Grande tenue 1902 avec les insignes du col U.S.S. et la couleur distinctive rouge et blanc. On a gardé sur la casquette le vieil insigne aux flèches croisées datant de 1890. — 14. Tenue de campagne de 1913 avec les disques U.S.S. sur le col. Le disque indiquant l'arme, porté par l'U.S. Army sur le côté gauche du col, ne fut semble-t-il accordé aux Indiens qu'en 1921. Il consistait en deux flèches croisées et exista jusqu'en 1942, où il devint l'emblème des « Special Forces ».

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
U.S.
L. & F. FUNCKEN

paux combats livrés du 23 au 25 novembre, coûtèrent 6.667 hommes aux sudistes avant leur effondrement. Le Tennessee fut ainsi nettoyé de tout « Philistin », laissant béante la brèche qui menaçait le cœur des États du Sud.

1864

Ulysses S. Grant, héros national, vit réinstauré en son honneur le grade de lieutenant général[1] que seuls Washington et Winfield Scott avaient porté avant lui. Son second, Sherman[2], prit le commandement des armées de l'Est.

La stratégie projetée était des plus simples et des plus brutales : la guerre totale sur tous les fronts.

Trois armées déclenchèrent une offensive quasi simultanée, après deux raids désastreux sur la Floride et sur Richmond.

Grant prit la tête des 118.700 soldats de l'armée du Potomac et se heurta aux sudistes dans la région boisée de la Wilderness, le 5 mai. Au bout de trois jours de combats féroces, 17.665 Yankees étaient hors de combat. Cherchant malgré tout à atteindre Richmond, Grant fut bloqué pendant une quinzaine de jours à Spotsylvania Court House, où il sacrifia 18.000 de ses hommes.

Début juin, il était de nouveau stoppé à Cold Harbor, sur la rivière Chickahominy, à seize kilomètres de Richmond. Il lança quatorze assauts successifs, perdant jusqu'à 12.000 hommes en une heure ! En un mois, 50.000 à 60.000 nordistes avaient été tués ou blessés : Grant fut nommé « le Boucher » par les journalistes du Nord.

Lee tenta encore une diversion et lança vers Washington un de ses généraux, Jubal A. Early. Le général atteignit le 9 juillet la capitale de l'Union, pour constater que les défenses de la ville défiaient tout assaut. Un homme à la haute silhouette, coiffé d'un haut-de-forme, observait la déconvenue de l'agresseur. Des balles sifflèrent à ses oreilles : c'était Abraham Lincoln recevant le baptême du feu...

Les armées de la Shenandoah sous le commandement de Sheridan[3] se mirent à la poursuite d'Early. Il se fit battre à Winchester puis à Fisher's Hill en septembre, et ses régiments furent dispersés le 19 octobre, lors de la bataille de Cedar Creek.

LES « TEXAS RANGERS », 1875-1890

1. La carabine est une Winchester modèle 1866, calibre .44 (11,1 mm.). Il s'agit d'une arme de luxe, gravée sur les indications de son propriétaire. Elle contenait 17 cartouches. On la fabriquait avec un canon rond ou octogonal. — 2. Autre carabine Winchester 1866 du calibre .44. Plus courte de 10 centimètres, elle ne contenait que 13 cartouches. — 3. Carabine Winchester modèle 1873, calibre .40. La plus vendue dans l'Ouest.

Les revolvers, des Colt pour la plupart, étaient du même calibre que les carabines. Ils utilisaient les mêmes munitions, qu'elles soient à percussion périphérique, comme celles des armes 1 et 2, ou à percussion centrale, comme pour le modèle 1873.

Après la guerre du Mexique, les « Texas Rangers » servirent en tant que force de gendarmerie organisée militairement pour lutter contre les farouches Comanches, les bandits mexicains et les hors-la-loi les plus dangereux. Nos figures présentent quelques-uns des costumes les plus typiques de ces chevaucheurs illustrés d'innombrables fois par le cinéma, sous une apparence assez différente il est vrai.
En Californie, il y eut des *vigilantes*, citoyens volontaires rassemblés dès 1851 par le « Vigilance Committee » de San Francisco. En 1856, les *vigilantes* étaient 8.000, répartis en compagnies de 100 hommes; chacun des 8 régiments comptait 10 compagnies.
L'Ouest américain connut diverses formations similaires pendant sa période héroïque.

1. Voir le tome Ier, page 65, fig. 1a.
2. William Tecumseh Sherman (1820-1891) était sorti de West Point en 1840. Il servit contre les Séminoles puis au Mexique. Colonel en 1861, brigadier général puis major général des volontaires en 1862. En 1863, son ascension suivit celle de Grant. Lieutenant général en 1866 et commandant général de l'U.S. Army de 1869 à 1883.
3. Philip Henry Sheridan (1831-1888). Sa nature agressive fit retarder sa sortie de West Point jusqu'en 1853. Après avoir servi dans les forts de la frontière, il combattit à partir de 1862 comme colonel dans la cavalerie du Michigan. Son raid de trois semaines dans la vallée de la Shenandoah, dont il fit une terre brûlée, est resté célèbre.

1
2
3

À l'ouest, Sherman et ses 112.000 vétérans s'étaient ébranlés le 5 mai — un jour après l'entrée en campagne de Grant. Parti de Chattanooga avec Atlanta pour objectif, « Cump » Sherman repoussa jour après jour les troupes sudistes de Joseph Johnston, fortes de 65.000 combattants, en une série de petits engagements. Les nordistes, qui avaient mis près de deux mois pour avancer de 130 kilomètres, durent s'arrêter devant les positions fortifiées de la Kennesaw Mountain. L'assaut coûta 3.000 hommes à Sherman le 27 juin, mais, débordant l'obstacle par les ailes, il força Johnston à se retirer vers Atlanta.

Jugé trop passif, Johnston dut céder la place à John B. Hood qui entendait passer de la défensive à l'offensive. L'impétueux général se fit rosser les 22 et 28 juillet, laissant 12.300 soldats sur le terrain.

Alors Sherman, infatigable, fumant sans cesse, mangeant et dormant à peine, Sherman dont le regard ardent trahissait un perpétuel et *terrible cerebral excitement*[1], contourna Atlanta, écrasa une dernière contre-attaque le 31 août et, avec une audace inouïe, poursuivit sa course vers la mer. Sans rencontrer d'opposition, il rasa littéralement une bande large de 90 kilomètres sur les 480 kilomètres qui le séparaient de Savannah. « Je ferai hurler de douleur la Géorgie », avait-il dit, et il tint si bien parole que son nom est encore exécré aujourd'hui dans le Sud américain.

Occupé le 21 décembre, le port de Savannah fut le cadeau de Noël de Sherman à l'Union qui fit de lui son idole.

Sur mer, le blocus était devenu total.

1865

Le printemps trouva les forces sudistes dans un triste état, affamées, en loques, accablées par la maladie et en proie aux désertions massives.

Du sud, Sherman remonta pour rejoindre les forces de son chef suprême affronté à Lee devant Petersburg.

Lee se battit avec une habileté et un courage admirable. Mais, vaincu à Five Forks, ultime grande bataille de la guerre de Sécession, il fut forcé d'abandonner Petersburg puis Richmond. Écrasé par des forces deux fois supérieures aux

CAVALERIE, 1890-1910,
PETITE ET GRANDE TENUES

1. Officier en petite tenue avec la tunique de 1892. Le képi, légèrement modifié en 1889, possède la jugulaire dorée (noire pour la troupe) autorisée depuis 1883. En a, le décor du dos. — 2. En 1895, la casquette de style français cède la place à un nouveau modèle (voir aussi la fig. 4). Ce couvre-chef d'allure fort peu martiale ne durera guère (voir les fig. 5 et 6). L'officier porte ici la tunique de la petite tenue de 1885. Le dos était entièrement vide. — 3. Sergent en manteau avec les chevrons conformes à l'ordonnance de 1883. La rotonde s'enlevait en dehors du service sous les armes. — 4. Caporal en petite tenue à cheval, 1897. Le képi de la troupe n'avait pas de bandeau noir lustré mais un bandeau bleu indigo comme la coiffe. — 5. Lieutenant-colonel en grande tenue à cheval, 1902. La casquette nouveau modèle remplace celle de 1895 (voir la fig. 2). Le casque emplumé est complètement abandonné. — 6. Lieutenant-colonel en grande tenue à pied, 1902. La couleur de l'arme est indiquée par un bandeau de soie jaune. En petite tenue, le bandeau était en mohair noir lustré et les feuillages dorés disparaissaient. À gauche, le détail des basques avec le triangle de la couleur distinctive de l'arme : a. génie; b. cavalerie. Les autres armes utilisaient le même type de basques, mais simplifié. Les aiguillettes dorées qu'arborent les fig. 5 et 6 étaient réservées aux officiers de l'état-major général. — 7. Soldat en grande tenue à cheval, 1902. — 8. Soldat en grande tenue à pied, 1902. En petite tenue, les cordons et les raquettes étaient enlevés. Ce type d'uniforme fut porté jusqu'en 1917, époque à laquelle le kaki gagna la garde-robe entière du sammy.

1. Beaucoup de correspondants de guerre le considéraient d'ailleurs comme un fou dangereux !

a
1
2
3
4
a
b
5
6
7
8

siennes, il combattit en vain à Sayler's Creek, Farmville, High Bridge, et, finalement, se trouva face à l'ensemble des brigades de Sherman, devant Appomattox.

La reddition des 28.231 survivants de la belle armée dite de la Virginie du Nord eut lieu le 12 avril. Lee avait accepté le 9 les conditions généreuses de Grant, avec un mélange de gratitude et de désespoir.

Dans le Sud, Johnston continua de harceler Sherman avec les 18.000 hommes qui lui restaient, livrant à Bentonville une bataille furieuse de trois jours, du 19 au 21 mars.

Vaincu, le général confédéré se rendit le 26 avril avec les 10.000 survivants de l'armée du Tennessee. Contre toute attente, Sherman se montra tellement généreux que le gouvernement de Washington lui imposa une version révisée de l'acte de reddition.

CAVALERIE, 1889-1910, TENUE DE CAMPAGNE

1. Officier en petite tenue 1889. — 2. Premier sergent en tenue de campagne 1901, par les grandes chaleurs. — 3. Officier, idem. — 4. Officier en tenue de campagne 1899. — 5. Sergent, idem. Les bottes disparurent avec cette nouvelle tenue, excepté pour les officiers. — 6. Officier avec la tenue kaki de 1907. — 7. Sergent avec la tenue 1902 portée jusqu'en 1917.

QUATRIÈME PARTIE

LA CAVALERIE DE 1865 A 1900

Les tragiques péripéties de la guerre de Sécession font souvent oublier la lutte à mort qui opposa sans interruption, avec beaucoup moins de fracas mais plus de férocité, les Blancs et les Rouges de l'immense Ouest américain.

La Guerre civile avait bel et bien touché la Californie, le Nouveau-Mexique, le Texas et l'Arizona ; les trois « vieux » régiments montés — dragons et « Mounted Riflemen » — n'avaient pas expédié tous leurs escadrons vers l'est et s'affrontèrent aux *Tejanos* (Texans)[1]. Les forts fédéraux de l'Arizona, abandonnés, livrèrent le territoire aux Apaches, et bientôt les belligérants furent plus occupés à protéger les fermiers contre les raids indiens qu'à combattre pour la grande cause.

La guerre terminée, il fallut assurer l'occupation militaire des États du Sud, y installer un gouvernement militaire en

1. *Tejanos* était le vocable espagnol utilisé non seulement au Texas mais en Californie et au Nouveau-Mexique, colonisés depuis longtemps par les Mexicains. Les noms de nombreuses cités y sont d'ailleurs encore espagnols. — Le Texas avait embrassé la cause du Sud alors que la Californie restait fidèle à l'Union.

L & F. FUNCKEN
1
2
3
4
5
6
7

attendant la réfection du pouvoir civil (1870), veiller au respect des droits civils des Noirs libérés qui se trouvaient en butte à l'hostilité de leurs anciens maîtres (1865-1872). Ce n'est qu'en 1877 que l'armée fut entièrement relevée de ses multiples tâches administratives.

Pendant la Guerre civile, de nombreuses formations de cavalerie avaient participé aux luttes contre les Indiens. Une des plus fameuses, la milice du Nouveau-Mexique conduite par le fameux Kit Carson[1], avait acculé les Navajos[2] aux falaises de granit rose du Canyon de la Muerte en 1863. La même année, on leva le 7e Iowa Cavalry pour répondre à la menace des Sioux. L'agitation croissante des tribus les plus belliqueuses avait même amené le gouvernement fédéral à recruter des volontaires parmi les prisonniers sudistes, mais ces « Galvanised Yankees » — c'était le nom du régiment — occasionnèrent plus d'ennuis à leurs officiers qu'aux « hostiles » !

En 1865, tous les régiments de volontaires furent dissous et on décida de compenser leur disparition par la création de nouveaux régiments réguliers.

ARTILLERIE COLONIALE, XVIIe et XVIIIe SIÈCLES

1. Artilleur chargeant une pièce légère sur pivot, à boîte de culasse amovible. Ce système existait depuis le Moyen Âge (voir *Le Costume, l'Armure et les Armes au temps de la chevalerie,* tome Ier, p. 71). — 2. Mousquet de rempart de 1714. Long de 2,03 m, il a un calibre de 2,4 cm. — 3. Mousquet de rempart des environs de 1670. Il mesure 2,25 m et son calibre est de 2,9 cm. On l'utilisa durant la guerre du « Roi Philippe » (un chef indien wamponoag), de 1675 à 1676.

Les nouveaux régiments

En juillet 1866 apparurent quatre nouveaux régiments numérotés 7e, 8e, 9e et 10e.

Les 10 régiments de cavalerie comprenaient chacun 12 *companies*[3] réparties à raison de 4 en 3 escadrons numérotés de 1 à 3. Chaque *company* ou peloton était désignée par une lettre et on suivait l'ordre alphabétique... en omettant le J car *John company* signifiait « peloton de bleus ».

En 1866, chaque peloton comptait 102 hommes dont 78 simples cavaliers. Ce dernier chiffre fut réduit à 60 en 1869 et à 54 en 1874. De toute façon, la maladie, les décès et les désertions amputaient la plupart du temps les effectifs.

Un bon — et tragique — exemple de ces variations nous est donné par les pertes des pelotons C, E, F, I et L du 7e de cavalerie intégralement massacrés avec Custer à Little Bighorn en 1876 : elles s'élèvent au total à 180 simples soldats,

1. Christopher Carson (1809-1868). Chasseur et éclaireur professionnel, il courut les pistes dès l'âge de dix-sept ans. Durant la conquête de la Californie, il sauva les forces du général Kearny du désastre en allant, au risque de sa vie, alerter la flotte à San Diego. Brigadier général des volontaires pendant la Guerre civile, il termina sa carrière tumultueuse comme agent indien au Colorado. Pratiquement illettré, Carson était loin d'être une brute ; il parlait peu et à voix mesurée et son abord attirait la sympathie.
2. Carson n'avait pu s'emparer que d'une partie de la tribu, dont l'ensemble sera « parqué » plus tard sous la garde du fort Sumner. Curieusement, le costume « traditionnel » des femmes navajos d'aujourd'hui fut inspiré à l'époque par les robes à crinolines que portaient les épouses des officiers américains.
3. Le terme *company*, emprunté à l'infanterie, n'était pas aussi inadéquat qu'il le paraît à première vue, étant donné qu'il s'appliquait à des soldats combattant à la façon des dragons, c'est-à-dire comme des fantassins montés. Souvenons-nous d'ailleurs que les premiers régiments montés avaient été précisément nommés dragons. En 1883, on adopta le mot *troop,* que l'on conservera jusqu'à la disparition du cheval en 1942. Nous disons bien du cheval car, de nos jours, la cavalerie des États-Unis continue d'exister, mécanisée et même héliportée.

1
2
3
L. & F. FUNCKEN

soit une moyenne de 36 hommes par peloton. Les cinq infortunés trompettes retrouvés parmi les cadavres auraient dû être deux fois plus nombreux, le règlement accordant deux de ces spécialistes à chaque peloton. Les sous-officiers, selliers et maréchaux-ferrants, normalement au nombre de 70, n'étaient que 43 à avoir péri. Quant à l'effectif du régiment avec ses 12 pelotons, il était d'environ 600 hommes et 31 officiers[1], soit 50 soldats, sous-officiers, trompettes, etc. par peloton. Les chiffres varient comme toujours d'une source à l'autre, mais en admettant même le total de 747 hommes[2], chacun des pelotons aurait contenu 62 sous-officiers et soldats environ alors que le règlement en exigeait 70.

Les quatre nouveaux régiments de *cavy* — c'est ainsi que l'argot militaire désignait la cavalerie — furent levés et répartis de la façon suivante :

7e régiment

Recruté principalement au Kansas, il est envoyé au Texas et dans le Sud-Ouest en 1875. Décimé l'année d'après, puis complété, il sert dans le Dakota et le Montana de 1877 à 1890.

8e régiment

Organisé au fort de San Francisco, il intervient successivement en Californie (jusqu'en 1870), en Arizona, au Texas (1875) et au Dakota (1888).

9e régiment

Levé à La Nouvelle-Orléans, il se compose uniquement de Noirs excepté les officiers[3]. Il est envoyé au Texas de 1867 jusqu'en 1875, sert ensuite au Nouveau-Mexique et, à partir de 1881, au Kansas. En 1885, on le répartit entre le Nebraska, l'Utah et le Montana.

10e régiment

Le second des régiments noirs. Ces « Brunettes » ou « Buffalo Soldiers »[4] sont rassemblés au Kansas puis mis en

ARTILLERIE COLONIALE
AU XVIIIe SIÈCLE

1. Officier de l' « Honourable Artillery Company » du Massachusetts, vers 1750. — 2. Artilleur de cette unité vers 1760, avec un mousquet de rempart de gros calibre à canon rayé. Ce type de mousquet, surnommé « amusette » par allusion à l'arme du même nom qu'avait préconisée naguère le maréchal de Saxe, était très puissant : il portait à l' « infernale distance » de 500 mètres. — 3. Mortier du début du XVIIIe siècle. — 4 et 5. Officier et artilleur de la « Charleston Artillery Company » en 1768. — 6. Pièce légère de l'artillerie de Charleston, utilisée lors de l'expédition de 1759 contre les Cherokees.

1. *Custer Battle Guns*, par John S. du Mont, 1974.
2. *Bugles, Banners and War Bonnets*, par Ernest L. Reedstrom, 1977.
3. Custer déclina le commandement de ce régiment et le grade de colonel : il préférait n'être que lieutenant-colonel du 7e régiment composé de Blancs. Les « West Pointers » de l'époque avaient mauvaise opinion des régiments noirs, mais l'avenir devait infirmer leur jugement.
4. « Brunettes » était le surnom donné par les soldats blancs, « Buffalo Soldiers » celui donné par les Peaux-Rouges à ces soldats dont la chevelure crêpue leur rappelait la toison de la tête du bison *(buffalo)*.

1
2
3
4
5
6
K.F. FUNCKEN

campagne dans le Territoire indien (1868). L'année suivante, le 10e régiment est chargé de défendre divers postes de ce territoire et du Texas. En 1875, il s'éparpille entre le Texas, le Nouveau-Mexique et l'Arizona, pour se limiter, en 1882, au Texas et à l'Arizona.

Ainsi dispersée à travers un immense territoire, la cavalerie était présente, en 1882, dans 55 postes inconfortables.

ARTILLERIE RÉVOLUTIONNAIRE (I)

1. Obusier de 20 centimètres. Les soldats appartiennent au train d'artillerie de la milice de Rhode Island. — 2. Mortier de 20 centimètres. — 3. Construction d'un bastion à l'aide de gabions recouverts de terre et de gazon. Les flancs du rempart étaient renforcés par des fascines, sortes de longs fagots étroitement ligaturés. — 4. Confection d'un gabion. Les gabions avaient en moyenne 1,20 m de haut et 90 centimètres de diamètre. On utilisait également les sacs de terre, à la façon des guerres modernes.

Les uniformes

Présentés tout au long d'une série de planches, les uniformes d'après 1865 connurent, en ce qui concerne la grande tenue, deux étapes essentielles :
1° la période du casque à crinière de style britannique (1872) ;
2° l'apparition de la casquette moderne.

Le kaki de la petite tenue commence à remplacer le bleu foncé traditionnel à partir de 1899 et le supplantera définitivement, même dans la grande tenue, en 1917[1].

Nos dessins montrent ici, comme dans tout le volume, l'évolution des uniformes, de l'armement et de l'équipement[2]. Pour le détail des grades, le lecteur peut se référer au premier tome : il lui suffit de substituer aux couleurs indiquées celle qui distingue la cavalerie.

Le drapeau national

Par un étrange caprice que nul jusqu'ici n'a pu expliquer de façon définitive, la cavalerie ne fut autorisée qu'en 1887 à adopter le « Stars and Stripes ». Elle l'arbora effectivement en 1895, alors que l'artillerie possédait cet emblème national depuis 1834 et l'infanterie depuis 1841.

Certes, en 1863, les pelotons de la cavalerie nordiste avaient reçu un petit guidon où figurait le « Stars and Stripes ». Malgré sa suppression officielle en 1865, les cavaliers

1. À l'exception des tenues de gala des officiers.
2. La couverture de selle fut bleu indigo avec une bande orange, de la guerre de Sécession aux premières guerres indiennes, conjointement à une multitude de modèles non réglementaires adoptés selon les circonstances et les besoins. En 1885, la couverture devint grise à bande jaune.

1
2
3
4

le conservèrent plus de dix ans. Mais il ne s'agissait pas d'un étendard à proprement parler.

Une des explications les plus plausibles nous a été fournie par le colonel John R. Elting : selon lui, l'habitude qu'on avait de scinder les régiments montés et d'utiliser séparément leurs pelotons ou leurs escadrons rendait superflu l'étendard national. Considérés d'ailleurs comme une gêne, les grands drapeaux et même les modestes guidons étaient souvent laissés dans les bagages. L'artillerie elle-même emportait rarement son « Stars and Stripes » ou son drapeau régimentaire, parce qu'on la faisait intervenir de préférence sous forme de compagnies isolées.

ARTILLERIE
RÉVOLUTIONNAIRE (II)

1. *Galloper gun* (canon sur affût à limonière) dit « sauterelle ». Les petites pièces ainsi transportées constituaient une artillerie légère très mobile. — 2. Artilleurs mettant une pièce en batterie. Ils appartiennent à la compagnie d'artillerie de New York (« Lamb's New York Artillery Company »). Au sol on peut voir les principaux instruments de l'artilleur. — 3. Officier du génie, 1779. — 4. Officier de l'artillerie royale française, 1780. — 5. Officier d'artillerie vêtu selon l'ordonnance de 1779. — 6. Sergent, idem.

Les éclaireurs indiens

« Le contrebandier fait le meilleur gabelou » dit-on, et c'est ce que pensèrent très vite les conquérants du Nouveau Monde.

Les Indiens Pawnees avaient, dès 1825, noué des liens d'amitié avec les Blancs qui leur apportaient une aide providentielle dans leur lutte ancestrale contre les puissants Sioux. En 1861, Frank North, un civil, eut l'idée d'organiser la première troupe montée de volontaires pawnees. Ils étaient vêtus, armés et équipés comme la cavalerie régulière, excepté les chevaux.

Sioux, Cheyennes et Arapahos se firent surprendre et massacrer maintes fois grâce aux éclaireurs pawnees. Femmes et enfants n'étaient pas épargnés, contrairement à la pratique « humanitaire » de l'U.S. Army qui ne tuait que les « mâles » au-dessus de douze ans !

Croyant s'assurer la reconnaissance de l'homme blanc ou simplement poussés par le besoin forcené de combattre, Crows, Shoshones, Comanches, Kiowas, Pieds-Noirs, etc., se joignirent à l'envahisseur. On vit des Arapahos, des Arikas et des Cheyennes rompre avec les leurs pour servir l'ennemi exécré. Les Sioux eux-mêmes fournirent, beaucoup plus tard, les sbires qui devaient assassiner le célèbre Sitting Bull[1].

1. Sitting Bull, sans doute le plus célèbre chef sioux, naquit en 1831. Chef des Hunkpapas en 1860 puis de tous les Sioux du Nord en 1866, il combattit les Blancs inlassablement jusqu'en 1877. Abusé par un impresario qui lui avait promis une rencontre avec le président des États-Unis, le chef sioux accomplit en 1884 une tournée sous le nom, aussi grotesque qu'inexact, de « Tueur de Custer ». De 1885 à 1887, il suivit le « Wild West Show » de Buffalo Bill, puis il reprit sa lutte pour la défense des dernières bribes du territoire sioux. Soupçonné à tort d'être à l'origine d'un soulèvement imminent, il fut brutalement arrêté le 15 décembre 1890 par des policiers sioux. L'intervention ayant dégénéré, Sitting Bull, quoique passif, fut tué d'une balle dans le crâne par le sergent Red Tomahawk.

1
2
3
4
5
6
L. & F. FUNCKEN

Dès 1866, un acte du Congrès autorisa l'entrée de mille Indiens au sein de l'U.S. Army avec la solde de la cavalerie : treize dollars par mois.

L'uniforme distribué n'était pas toujours porté, du moins avant 1870. Les Pawnees, par exemple, réduisaient parfois leur costume militaire aux jambes du pantalon, voire aux seuls éperons de cuivre cliquetant.

Les Apaches levés par le général Crook selon le principe que « rien ne vaut un Apache pour attraper un autre Apache » contribuèrent de façon décisive à mettre à la raison les « tigres de l'espèce humaine » les plus irréductibles[1].

Les premières compagnies de trente *scouts*[2] apaches, organisées en 1872, ne portaient aucun uniforme, et ce n'est que vers 1890 qu'ils prirent l'habitude d'endosser la tenue de campagne conforme au règlement ou tout au moins son élément essentiel, la tunique.

Les cheveux longs résistèrent opiniâtrement à la coupe jusqu'en 1900.

En 1890, le lieutenant Edward W. Casey, commandant d'un peloton de *scouts* cheyennes, insista pour qu'un grand uniforme soit accordé aux éclaireurs indiens, dans le but de renforcer chez eux l'esprit de corps et de supprimer une infériorité trop visible par rapport au reste de l'U.S. Army.

Ce fut la tenue de la cavalerie qu'on adopta, légèrement modifiée par un insigne spécial et par le choix d'une couleur distinctive appropriée. Mais Casey n'eut guère le loisir de voir ses chers *scouts* parader dans leur uniforme flambant neuf : un Sioux Brûlé l'abattit d'une balle dans le dos au cours d'un amical palabre.

L'armement — celui de la cavalerie — offrait deux particularités : à cheval, la carabine semble avoir été souvent portée sous la cuisse gauche, et le revolver Colt « Scout », superbement nickelé, faisait l'orgueil de son possesseur.

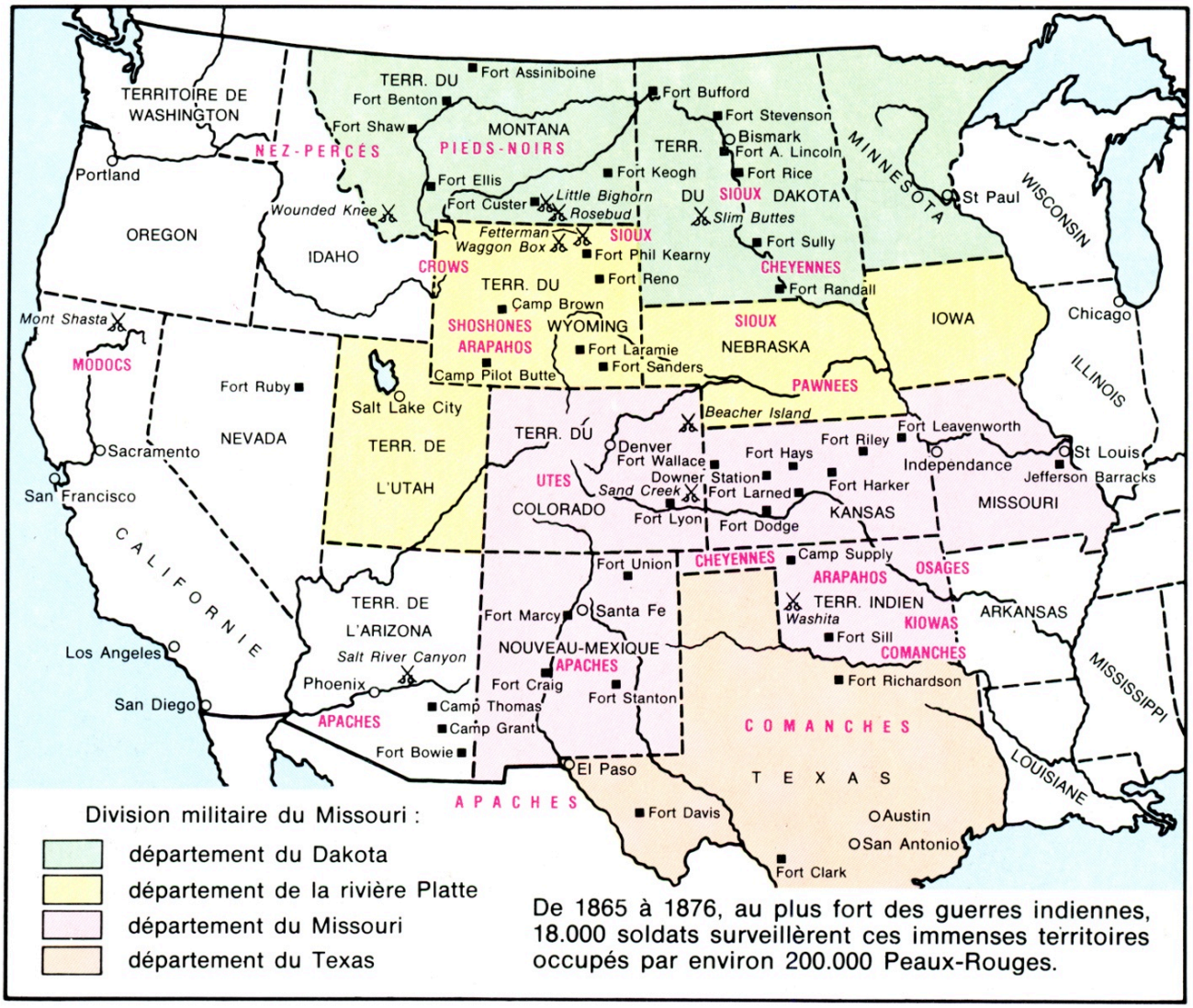
Les *scouts* servirent brillamment dans toutes les guerres. Mais, chose curieuse, les Indiens revenant d'Europe en 1918 ne furent jamais sacrés guerriers par leurs anciens... ils n'avaient pas accompli la prouesse du « coup »[3] qui seule aurait pu faire d'eux de véritables braves !

1. Capitaine d'artillerie, 1786. — 2. Artilleur, 1802. En dehors des campagnes, on portait un tricorne noir fortement retapé. L'allure générale ne changera pas avant 1812. — 3. Officier et artilleurs du « Battalion of Artillery » de 1786. — 4. Officier, 1799. — 5. Soldat, 1799. — 6. Artillerie légère créée en 1808 en vue de la guerre de 1812. L'artillerie lourde avait alors le plumet entièrement rouge.

1. Geronimo, archétype de la résistance apache, fut ensuite paradoxalement membre des « Indian Scouts », et c'est l'alcool qui le fit mourir d'une chute de cheval à l'âge de quatre-vingts ans. Résistance, soumission et déchéance résument d'ailleurs tout le dramatique destin des Indiens d'Amérique.
2. *Scout* : éclaireur (cf. boy-scout).
3. Voir page 150, légende de la fig. 2.

1
2
3
4
5
6
L. & F. Funcken

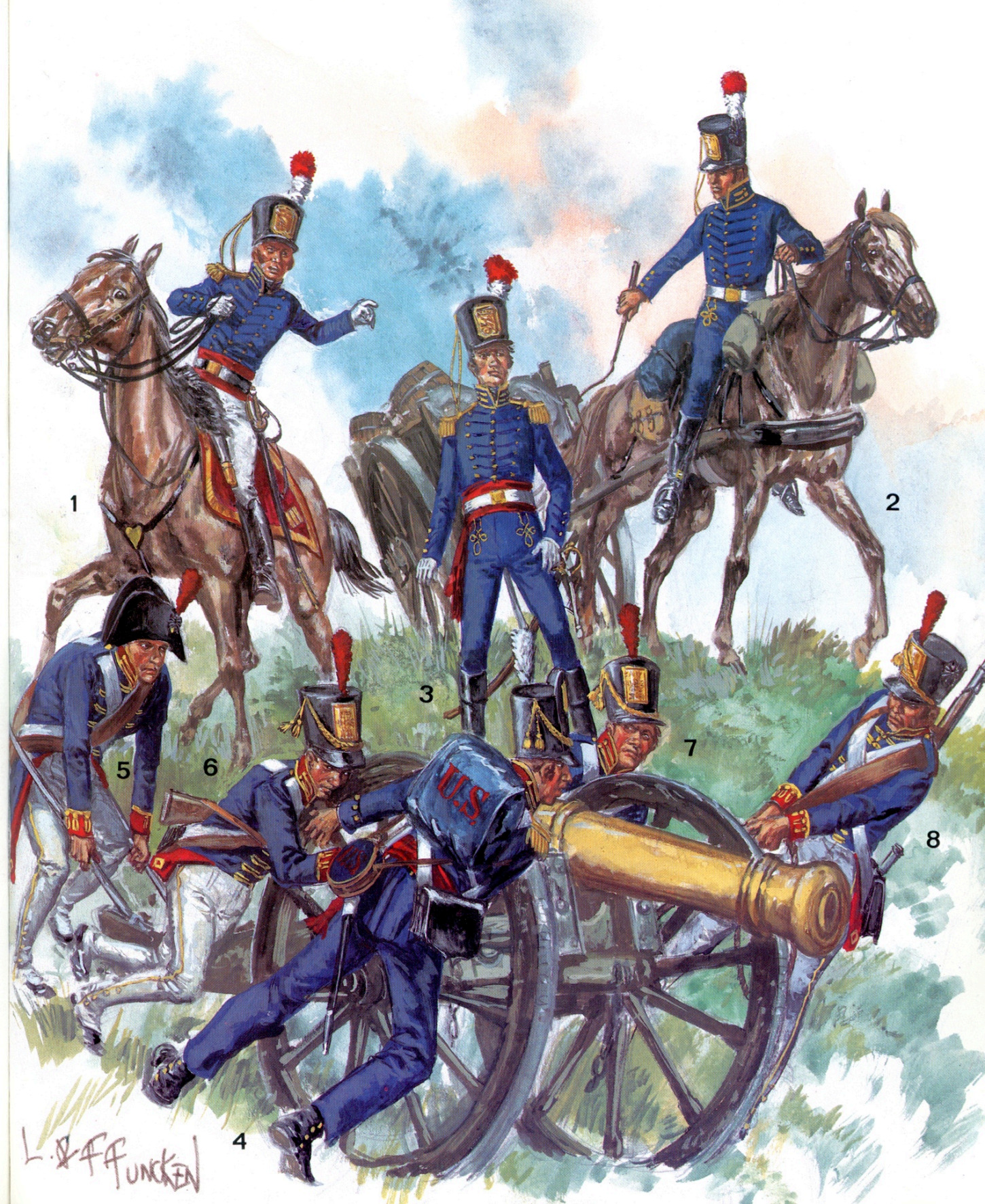
FORTS ET TRIBUS INDIENNES AU MILIEU DU XIXe SIÈCLE



GUERRE ANGLO-AMÉRICAINE 1812-1815

1. Capitaine de l'artillerie légère, 1812. — 2. Artillerie légère, 1812. — 3. Sergent de l'artillerie légère, 1812. — 4. Sergent artilleur, 1814. Rassemblés cette année-là en un corps unique nommé « U.S. Corps of Artillery », les artilleurs reçurent un seul et même uniforme. Le pantalon était blanc en été. Les officiers portaient le frac à longues basques. — 5. Soldat du « Regiment of Artillerists », devenu « 1st Regiment of Artillery » à la création en 1812 de deux régiments supplémentaires. — 6-8. Soldats des 2e et 3e régiments d'artillerie, 1812.

Les affûts des canons étaient peints en gris bleu pâle ou en « gros vert d'artillerie » français, un ton olivâtre pâle n'ayant en fait rien à voir avec le vert car on l'obtenait par un mélange d'ocre et de noir, cette dernière couleur en proportion infime.


1
2
3
4
5
6
7
8
U.S.
L. & F. Funcken

Les guerres indiennes

De 1861 à 1891 se déroulèrent treize campagnes et plus de mille rencontres entre l'U.S. Army et les Peaux-Rouges.

Voici le récit de quelques-uns des principaux affrontements, qui débute par l'une des dernières et des plus tragiques actions menées par un régiment de volontaires.

Le massacre de Sand Creek (29 novembre 1864).

John Chivington, un pasteur méthodiste devenu en 1862 colonel du 1er régiment de cavalerie irrégulière du Colorado, avait obtenu en août 1864 le droit de lever un corps spécialement destiné à mater les Cheyennes qui harcelaient les occupants de leurs terrains de chasse.

Le 3e régiment de cavalerie du Colorado[1] avait été recruté parmi les pires citoyens de Denver pour une durée de cent jours. Le terme de l'engagement approchait sans que le régiment eût effectué la moindre mission. Excédé d'entendre son unité surnommée « The bloodless Third »[2], Chivington décida d'agir et choisit son objectif : le paisible camp du chef Black Kettle — Marmite noire — sur lequel flottait le drapeau américain offert par Lincoln.

« Tuez-les et scalpez-les tous, petits et grands ! » hurla le démoniaque pasteur, ce que firent ses soudards, ivres, avec application.

Cent scalps furent ramenés en triomphe et exposés dans un des théâtres de Denver. Les Indiens pleuraient cent vingt-trois des leurs, pour la plupart des femmes et des enfants, tandis que le désormais « Bloody Third » — sanglant troisième — avait perdu neuf hommes, dont certains étaient tombés sous le feu désordonné de leurs compagnons.

L'opinion publique exigea une enquête, qui prouva l'horrible forfait. Mais les coupables ne furent pas jugés et Chivington s'en alla, répétant obstinément jusqu'à sa mort : « J'ai tenu bon à Sand Creek. »

Plus que jamais, les Peaux-Rouges furent convaincus de ce qu'aucun homme blanc n'était digne de confiance.

L'ARTILLERIE DE 1825 À 1832

1. Capitaine. — 2. Sergent-major. — 3. Caporal. — 4. Sergent avec la sacoche à fusées de mise à feu. Le pantalon blanc est celui de l'uniforme d'été. Le nouveau shako date de 1832, comme le changement de la couleur distinctive à son plumet. — 5. Lieutenant du génie.

Le shako, en cuir épais pour les troupes, était surnommé « seau à goudron ». Le numéro du régiment était découpé à jour dans le blason de l'aigle.

L'ARTILLERIE DE 1834 À 1851
(pages 132-133)

1. Artilleurs appartenant à une des quatre batteries légères formées en 1837. L'uniforme reconstitué ici est celui de la « batterie volante » du major Samuel Ringgold, porté jusqu'en 1846. Ces unités avaient un uniforme en accord avec les modes militaires du temps mais tout à fait différent de celui des batteries de création plus récente (voir la fig. 2). — 2. Artillerie légère en 1847. L'uniforme est la tenue de campagne du modèle général. Les chefs de batterie y ajoutaient parfois une note personnelle, un col rouge par exemple. (Les foulards rouges étaient portés par n'importe qui.) La botte spéciale ne protégeait que la jambe droite. — 3 et 4. Officier et artilleur en grande tenue, 1834-1851. Le sous-officier avait un plumet plus grand que celui du simple soldat et en plumes non taillées. — 5 et 6. Artilleurs en tenue de campagne. L'homme de droite a mis son uniforme de corvée d'été, en toile. Les compagnies d'artillerie non transformées en artillerie légère servirent comme infanterie dans la guerre du Mexique. — 7. Officier en tenue de campagne. — 8. Sous-officier du génie en grande tenue.

1. Le 1er régiment combattit tout l'été, de préférence contre les petits groupes pacifiques, et suscita les représailles des Cheyennes et des Arapahos. Ses débris servirent de noyau au 3e régiment. Le deuxième, lui, combattait les confédérés dans le Kansas.
2. « Le 3e (régiment) qui n'a jamais versé le sang », avec interférence d'un autre sens de *bloodless* : qui n'a pas de sang dans les veines.

1
2
3
4
5
L. & F. FUNCKEN

1

2

3

4

8

5

6

7

L. & F. Funcken

Le « Fetterman Massacre » (21 décembre 1866)

Après avoir été repoussés du Minnesota en 1862, les Sioux en révolte s'étaient retirés vers l'ouest, mais ils virent bientôt leurs territoires violés par la route menant vers l'or du Montana. Red Cloud, Roman Nose et Crazy Horse, à la tête de deux mille guerriers sioux, cheyennes et arapahos, s'attaquèrent aux convois qui suivaient cette « Boseman Trail »[1].

Excédé, un capitaine d'infanterie de trente-deux ans, William Fetterman, bravant les consignes de son supérieur, décida d'infliger une défaite définitive aux Indiens. Car il était persuadé qu'avec ses quatre-vingts soldats il serait capable de bousculer la nation sioux tout entière.

Plongeant tête baissée dans l'embuscade tendue, Fetterman et ses hommes furent massacrés jusqu'au dernier. La colonne de secours ne retrouva que des corps atrocement mutilés et le fort Kearny dut être évacué moins de deux ans plus tard.

Le combat de Waggon Box (2 août 1867)

Cet incident impliqua trente-deux hommes du même fort Kearny, opposés à quinze cents Indiens alors qu'ils faisaient une corvée de bois. Retranchés derrière un rempart de chariots, les soldats repoussèrent six charges successives. Ils furent sauvés par la prudence du capitaine James Powell, qui, lui, n'avait pas sous-estimé son adversaire.

La guerre des Modocs (1872-1873)

Le 29 novembre 1872, la cavalerie fut chargée de repousser la petite tribu des Modocs du nord de la Californie vers la réserve qu'elle avait quittée pour des raisons de mauvais voisinage avec la tribu des Klamaths.

Échappant à l'armée après un bref engagement, cent vingt Indiens coururent se réfugier dans le chaos volcanique du mont Shasta non loin du lac Tule.

1. Voir la carte, page 62.

ARTILLERIE 1851-1855
ET SERVICES DIVERS

1. Canon de marine de l'époque de la guerre de 1812. Du type Columbiad, il était monté sur un affût spécial pour la défense côtière.

2. Soldat de l'artillerie légère, 1851. — 3. Sergent de l' « Ordnance Corps ». L' « Ordnance » représentait le service du matériel et des dépôts. Le shako, le col et les parements à passepoil de la couleur distinctive indiquent l'année 1855. — 4. Premier sergent de l'artillerie lourde, 1851. La réduction des surfaces de couleur distinctive sur le shako, le col et les parements s'opérera en 1855, comme pour la fig. 3. — 5. Lieutenant d'artillerie. — 6. Officier supérieur en manteau, avec son pompon cramoisi (« Ordnance ») et chamois (appartenance à l'état-major). — 7. Lieutenant de l'artillerie lourde. Le pompon bicolore indique son affectation au « Quartermaster Corps » (bleu de Saxe) et son appartenance à l'état-major (chamois). Ce corps était chargé de l'habillement et de la nourriture de l'armée. — 8. Lieutenant du génie avec son pompon bicolore : la couleur de l'arme (noir) surmonte celle de l'état-major (chamois), auquel le génie était rattaché de même que les corps divers de l'administration et de la santé. — 9. Sergent-major du génie. Les épaulettes, le galonnage de col et la bande jaune du pantalon étaient l'apanage de sous-officiers de l' « Engineers Corps ».

1
2
3
4
5
6
7
8
9
L. de Funcken

En janvier, une force de quatre cents hommes, en majorité des conscrits, échoua piteusement lors du premier assaut. On réunit une commission pour négocier avec les rebelles. Au bout de trois mois de palabres, le chef modoc Kientpoos dit Captain Jack imagina de se débarrasser du « chef blanc ». Dans son esprit simple, cela devait briser l'obstination de ce qui n'était au fond qu'une tribu un peu plus puissante que les autres. Et le 11 avril, il abattit le général Canby venu parlementer sans armes.

La sympathie suscitée dans toute l'Amérique par le stoïcisme des Modocs se mua en indignation. Sherman expédia mille hommes et de l'artillerie avec mission d'écraser toute résistance.

Trois jours d'assaut se soldèrent par un échec, le 17 avril. Mais, accablés sous le feu des mortiers, et ayant épuisé vivres, eau et munitions, les Modocs se rendirent le 1er juin 1873.

Captain Jack, qui arborait la tunique de sa victime, fut promptement jugé et pendu. On montra sa dépouille embaumée, contre dix cents, dans une baraque de foire de l'Est civilisé !

La grande campagne de 1876

En février 1876, le major général George Crook, auréolé du titre de pacificateur des Indiens depuis sa démonstration récente contre les Apaches, déclencha une campagne ayant pour cible les Sioux et les Cheyennes échappés de leurs réserves.

L'avant-garde surprit en mars un premier campement cheyenne littéralement bourré de nourriture et de munitions[1], le détruisit et emmena la plupart des *ponies*.

Harcelée sans répit, la cavalerie transie[2] eut beaucoup de peine à rejoindre le gros de la colonne, qui fut obligée de retraiter en combattant.

Au printemps, on décida de lancer une grande offensive à l'aide de trois colonnes convergentes dont celle de Crook serait le fer de lance. Les deux autres avaient été confiées respectivement au colonel John Gibbon et au lieutenant-colonel George A. Custer.

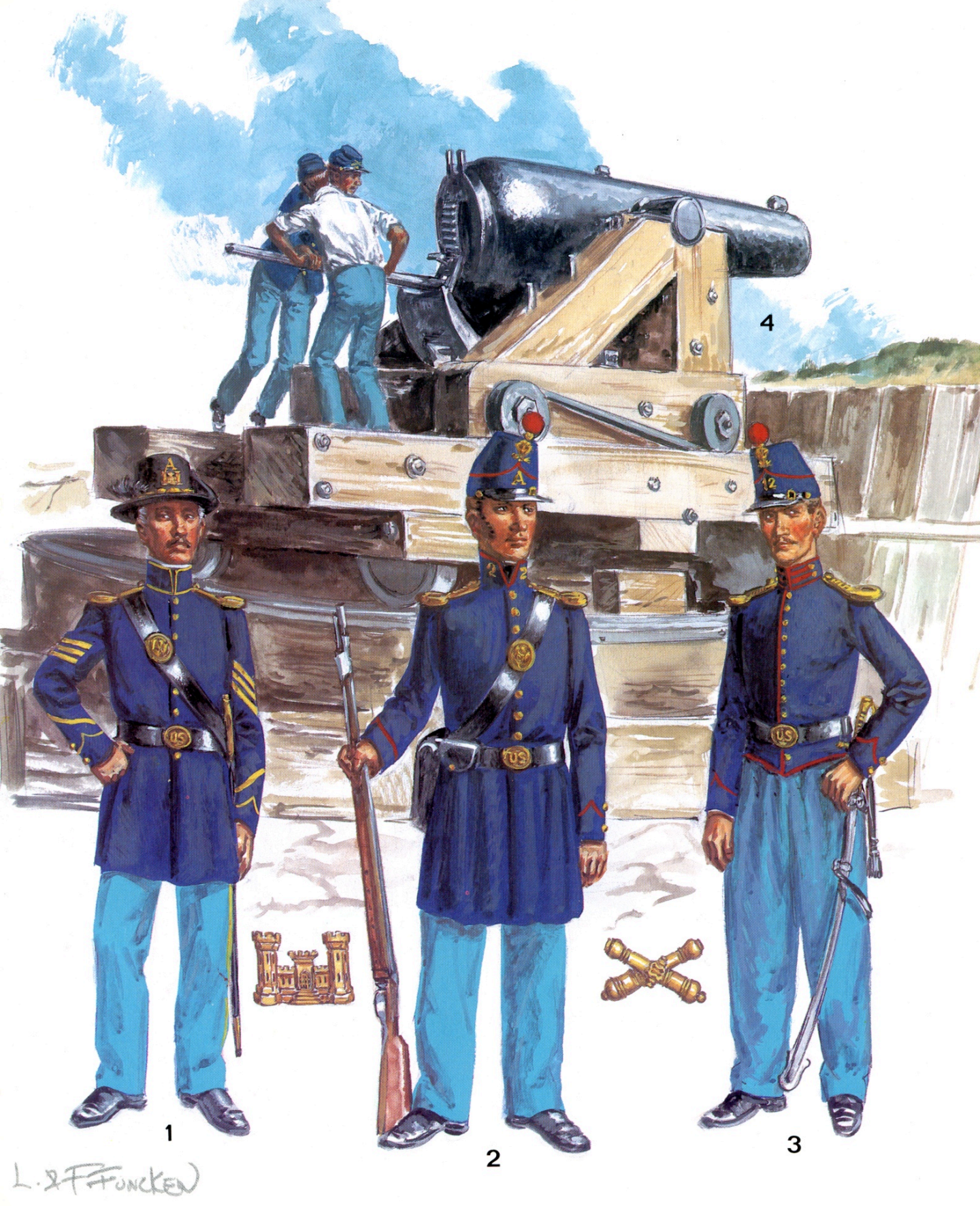
Crook s'assura cette fois le concours des guerriers crows et shoshones, ennemis jurés des Sioux. Le 14 juin, il passa en

ARTILLERIE ET GÉNIE, 1855-1858

1. Sergent du génie avec l'insigne de son arme au chapeau, 1858. À droite, insigne du génie. — 2. Soldat de l'artillerie lourde avec l'habit « à la chasseur », 1855. À droite, insigne de l'artillerie. — 3. Soldat de l'artillerie légère, 1855.

4. Canon de gros calibre monté sur un affût surélevé dit barbette, utilisé dans les forteresses. On notera la façon de pointer verticalement le canon par un levier et un simple cliquet. Les obusiers du type Columbiad comme celui-ci avaient des calibres de 8, 10, 15 et 20 inches (20,3 - 25,4 - 38,1 et 50,8 cm). Ce dernier calibre nécessitait une charge de poudre de 50 kilos !

1. Certains auteurs le disent mi-sioux mi-cheyenne, et y voient même le village de Crazy Horse, le fameux chef des Sioux Oglalas.
2. Ayant quitté leur manteau pour charger et manier plus facilement leurs armes, les cavaliers (3e régiment) se retirèrent sans avoir le temps de récupérer leurs vêtements et subirent de graves gelures.


4
1
2
3
L. & F. FUNCKEN

revue 262 magnifiques cavaliers peints en guerre, qui lui offrirent une éblouissante exhibition de leur savoir-faire équestre.

Les 201 fantassins et les 839 cavaliers[1] de l'armée américaine s'ébranlèrent deux jours plus tard avec leurs alliés, pour pénétrer en territoire hostile, dans le Montana.

Le 17, sur les bords de la Rosebud River, Crazy Horse et 1.500 des siens tombèrent comme la foudre sur la colonne, avec l'intention de la fractionner en petits groupes puis de la détruire par un second assaut de 3.500 guerriers gardés en réserve. Le premier choc fut supporté par les auxiliaires indiens qui contre-attaquèrent sans hésiter, permettant à Crook de disposer ses troupes et d'échapper de justesse au désastre. La bataille de la Rosebud, considérée en haut lieu comme une victoire, fut à vrai dire une défaite stratégique : elle laissait Crook incapable de poursuivre immédiatement la campagne et d'empêcher Crazy Horse de frapper ailleurs.

Et les deux autres colonnes ? Mises en route tardivement, elles avançaient vers le Montana par l'ouest et par l'est. La première — 450 hommes sous les ordres du colonel Gibbon — suivait le cours de la Yellowstone River. La seconde — le 7e de cavalerie de Custer, dont les escadrons se trouvaient exceptionnellement au complet — était partie du Dakota avec six compagnies d'infanterie; au total 925 hommes.

Custer fut chargé de tourner les Peaux-Rouges et de les pousser vers le nord dans la tenaille que formeraient les troupes des deux corps réunis.

Ayant rejoint la piste des Sioux à moins de quatre-vingts kilomètres au nord du lieu où s'était déroulée la bataille de la Rosebud — dont nul n'avait encore été informé —, Custer choisit de poursuivre les Indiens au lieu de les cerner. Il atteignit ainsi, le 25 juin, un village qu'il décida d'attaquer, mais commit l'erreur de fractionner son régiment en plusieurs groupes. Il lança à l'assaut les cinq pelotons qui l'accompagnaient et arriva le premier aux tentes, criblant de balles, sans distinction d'âge ni de sexe, les Indiens affolés. Parmi les victimes figuraient Black Kettle et sa femme, les plus pacifiques des Cheyennes[2].

Mais les 800 Sioux que le 7e était censé balayer s'avérèrent bien plus nombreux : 3.500 guerriers, conduits par des chefs résolus comme Gall, Crazy Horse et Sitting Bull. En

ARTILLERIE,
GUERRE DE SÉCESSION (I)

1. Trompette de l'artillerie légère avec le shako du premier modèle, qu'on reconnaît à sa plaque semblable à la plaque-agrafe du chapeau (voir les fig. 4, 5 et 7). L'instrument utilisé était en réalité un bugle, plus trapu que la trompette : il mesurait 41 centimètres environ dans l'artillerie (48 centimètre environ dans l'infanterie, et, contrairement aux usages européens, la cavalerie avait un bugle très court, de 26,5 cm seulement). Il existait toutefois une grande variété d'instruments non réglementaires. — 2. Soldat de l'artillerie légère portant le shako des environs de 1864 avec sa plaque typique. — 3. Officier de l'artillerie légère. — 4. Soldat de l'artillerie lourde, 1861. — 5. Tambour de l'artillerie lourde. — 6. Caporal de l'artillerie légère avec le shako du premier modèle. — 7. Sergent de l'artillerie lourde du Corps d'Afrique.

1. Cavalerie formée de pelotons des 2e et 3e régiments.
2. L'infortuné chef avait réussi à dissuader ses guerriers de venger le massacre de Sand Creek perpétré, on l'a vu, douze ans plus tôt.

1
2
3
4
5
6
7

outre, les deux autres sections du régiment avaient dû reculer, se retrancher.

Assaillis de toute part, Custer et ses hommes furent massacrés jusqu'au dernier en moins d'une heure. Cela se passait sur une hauteur, au nord de la Little Bighorn River. Il y eut pourtant un survivant : Comanche, le cheval du capitaine McKeogh[1].

Quand les armées refermèrent leur étau, le 11 août, les Peaux-Rouges avaient disparu. La colonne de l'opiniâtre Crook retrouva des fuyards, des Sioux des tribus Oglala, Brûlé et Miniconjou, et détruisit leur village le 9 septembre. La bataille ou plutôt le massacre de Slim Buttes provoqua la reddition de nombreux Indiens, le froid et la faim amenèrent Red Cloud et d'autres chefs oglalas à se rendre. Crazy Horse lui-même, accompagné de 1.500 hommes armés, peints en guerre, vint effectuer une reddition spectaculaire au printemps de 1877. Soupçonné ensuite de fomenter un soulèvement, il fut tué dans sa cellule le 5 septembre 1877[2].

Sitting Bull, l'irréductible, s'enfuit au Canada, cherchant la protection illusoire de la « Great Mother » — la Grande Mère, la reine Victoria. Tandis que le général Crook engageait par centaines dans ses *scouts* les meilleurs guerriers sioux et cheyennes, qui allaient l'aider à achever la pacification de leurs propres congénères !

ARTILLERIE,
GUERRE DE SÉCESSION (II)

1. Pointage d'une pièce de forteresse de 24 livres. Les artilleurs du début de la guerre avaient encore l'uniforme ancien, dont le *spit and polish* (astiquage) était digne de la parade. — 2. Parrot de 20 livres et de 9 centimètres de calibre, servi par des artilleurs sudistes. — 3. Mitrailleuse Gatling modèle 1862, calibre .58 (14,7 mm). Une douzaine, montées sur roues, servirent durant la Guerre civile. Le modèle 1865, très amélioré, vint trop tard mais fut utilisé pendant les dernières guerres indiennes. — 4. Mortier Dictator de 33 centimètres. À côté de lui, un minuscule mortier antipersonnel, le Coehorn de 15 centimètres. Sa bombe pesait environ 8 kilos, alors que celle du Dictator approchait des 100 kilos. — 5. Pièce de campagne Whitworth de 12 livres. Les uniformes montrés ici ne sont pas seulement un rassemblement d'exemples, ils donnent une image tout à fait véridique de la diversité des tenues adoptées par les officiers au sein d'une même unité.

La campagne contre les Nez-Percés

Dans le nord-ouest des États-Unis, sur la côte du Pacifique, vivait une peuplade baptisée jadis par les Français les Nez-Percés[3]. Découverts en 1805 par les explorateurs Lewis et Clark et catéchisés dès 1836, les paisibles Nez-Percés avaient consenti, en 1855, à se grouper dans une réserve spacieuse : 25.000 kilomètres carrés. En 1863, la ruée des prospecteurs et des éleveurs provoqua l'habituelle révision du traité, et la réserve fondit... de quatre-vingt-dix pour cent !

Un chef civil, Joseph, refusa fermement de se laisser spolier. Les autorités, sourdes à ses protestations, le sommèrent de quitter ses terres dans les trente jours sous peine d'être considéré comme un agresseur. C'était en 1877. Joseph et 700 des siens, dont moins de 100 guerriers, écrasèrent un

1. Comanche assistera, sellé, à toutes les parades du 7e régiment. Acheté par l'armée en 1868, il mourra en 1891 à l'âge de 28 ans. Sa dépouille, empaillée, est conservée au musée d'Histoire naturelle de l'université du Kansas.
2. En essayant (dit-on) de poignarder un ancien chef sioux devenu *scout,* Little Big Man, ou par Little Big Man et une sentinelle, ou encore en attaquant la sentinelle.
3. Cette tribu a abandonné depuis longtemps l'usage de se percer le nez, qui ne survit que dans son langage gestuel : l'index posé en travers des narines. Le nom français a été conservé, mais au singulier.

L. & F. FUNCKEN

premier corps américain à White Bird Creek le 17 juin, puis se lancèrent dans une course-poursuite de onze semaines, sur 2.000 kilomètres. Chemin faisant, ils livrèrent une douzaine de combats, la plupart victorieux, contre des forces de plus en plus puissantes. La presse gratifia Joseph du surnom de « Napoléon indien ». Mais le 5 octobre, réduits à 431 personnes, dont 79 hommes, les Nez-Percés se rendirent à 600 Yankees après un siège de quatre jours.

Traînés d'une réserve dans une autre pendant huit ans, 118 des 268 survivants furent enfin autorisés, sous la pression de l'opinion publique, à regagner leur lambeau de terre ancestrale. Trop « dangereux », Joseph fut parqué avec le restant de sa tribu dans une réserve du territoire de Washington. Il y mourut de chagrin le 21 septembre 1904, à l'âge de cinquante-sept ans.

ARTILLERIE,
GUERRE DE SÉCESSION (III)

1. Canon Napoléon attelé. Le guidon de l'artillerie pouvait être identique au « Stars and Stripes » de la cavalerie (voir la fig. 2.). — 2. Le Napoléon en position avec son caisson et ses servants. L'école de tir prévoyait sinistrement le service du canon... par deux hommes seulement, à la toute dernière extrémité! — 3. Whitworth confédéré, importé de Grande-Bretagne.

La campagne contre les Apaches

Le fameux général Crook avait quitté en 1874 un Sud-Ouest pacifié. Mais bientôt, les plus irréductibles des chefs apaches s'enfuirent de leurs réserves.

Un accord américano-mexicain, signé en 1882, autorisait la poursuite des bandes hostiles par les forces des deux pays, au-delà de la frontière. Crook vit le parti qu'on pouvait tirer d'une clause semblable. Revenu dans la région, il força Geronimo et d'autres chefs à se rendre, au bout d'un raid de trois cent vingt kilomètres en territoire mexicain.

En 1886, Geronimo fut repris une dernière fois de la même façon, et envoyé en exil pour toujours.

Le massacre de Wounded Knee

En 1870, un visionnaire du peuple des Payutes, une tribu méprisée[1], avait annoncé le retour des bisons, la résurrection de tous les « braves » et l'extermination de la race blanche. Mais, pour que ces choses se réalisent, il fallait porter une chemise sacrée : la *ghost shirt* — chemise de l'esprit — et danser la *ghost shirt dance*. Le fils du sorcier adapta le rêve de son père, en fit une religion qui amalgamait une part du culte

1. Payute, en langue shoshone et ute, signifie « Ute mangeur de poisson », c'est-à-dire homme se nourrissant d'une chair tirée sans risque de l'eau, ce qui ravalait le Payute au-dessous de la plus misérable des créatures.

1
2
3

chrétien et des croyances indiennes, puis se mit à « évangéliser » ses voisins.

Le nombre des Blancs allant toujours croissant, la nouvelle religion dépérit. Alors son promoteur, grâce à un almanach annonçant une éclipse, fixa la fin des oppresseurs pour 1891. Devenue impénétrable aux balles, la *ghost shirt* acheva de fanatiser les tribus opprimées, même les Sioux et les Cheyennes. Les chemises sacrées se multiplièrent dangereusement et en fin de compte l'armée dut intervenir en masse, avec la moitié de ses effectifs.

Le 29 décembre 1890, à Wounded Knee Creek, des détachements du 7e de cavalerie et du 1er régiment d'artillerie procédèrent au désarmement des Sioux du chef Big Foot. Un coup de feu partit soudain, qui déclencha une fusillade générale. Hachés par la mitraille, la moitié des trois cent cinquante Indiens, hommes, femmes et enfants, restèrent sur le terrain tandis que l'armée perdait trente tués dans cette affreuse boucherie.

Le drame récent de Wounded Knee[1], survenu en 1972, a démontré à quel point les « Affaires indiennes » étaient loin d'avoir résolu le problème des descendants de ces grands guerriers dont nous venons d'esquisser la geste.

ARTILLERIE, 1874 À 1881

1. Officier de l'artillerie légère, 1874. Elle était la seule à porter le même casque que la cavalerie. — 2. Officier de l'artillerie lourde, 1874. — 3. Caporal de l'artillerie lourde, 1881. — 4. Soldat de l'artillerie lourde, 1875. — 5. Officier de l'artillerie légère, 1881. — 6. Officier de l'artillerie lourde, 1881. — 7. Sous-officier de l'artillerie lourde, 1888. — 8. Sous-officier de l'artillerie légère, 1888. — 9. Sergent électricien, 1898. — 10. Premier sergent artilleur en tenue kaki, 1898. — 11. Colonel, 1902.

CINQUIÉME PARTIE

L'ARTILLERIE

L'artillerie coloniale

Les premiers fortins étaient armés de trois ou quatre canons dont les boulets n'allaient guère au-delà de trois cents mètres.

Les mousquets de rempart, plus nombreux, furent importés d'Angleterre dès la seconde moitié du XVIe siècle. On les nommait « biscayens » en France, avant de réserver ce vocable à un projectile[2].

1. Groupés sous la bannière du « Red Power » (Pouvoir rouge), de jeunes Indiens se joignirent aux activistes de l' « American Indian Movement » pour dénoncer au public américain les déficiences du Bureau des Affaires indiennes. Transformant la ville de Wounded Knee en camp retranché, ils réclamèrent le retour aux Sioux des territoires reconnus par le traité de 1868. Après soixante-dix jours de blocus, la ville, pillée et saccagée par les assiégés, fut rendue à ses habitants. Un agent fédéral et deux Indiens furent victimes de cette confrontation.
2. Voir le chapitre suivant.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
L. & F. Funcken

Tuant son homme à trois cents pas, cette arme avait l'avantage de se manier comme un fusil alors que le moindre canon demandait une expérience rare chez les miliciens. Les *artillery companies* n'étaient pas nécessairement composées de vrais artilleurs, et l'on vit tomber maints forts sans que leurs canons aient été employés.

Le matériel venu de la mère-patrie souffrait de l'avidité des mercantis, lesquels expédiaient leurs pires rossignols outre-Atlantique.

ARTILLERIE, 1902 À 1907

1. Brigadier général, commandant suprême de l'artillerie. — 2. Soldat de l'artillerie côtière. Comme marque distinctive, le col portait un obus au centre de l'insigne aux canons croisés de l'artillerie de campagne. L'insigne de la casquette était, pour tous, les canons croisés avec le numéro et la lettre ad hoc. — 3. Sergent de l'artillerie de campagne. — 4. Officier en tenue de cheval. La housse est visible derrière le personnage. — 5. Sergent porte-guidon. — 6. Caporal en tenue de service à pied. — 7. Sergent porte-drapeau. — 8. Premier lieutenant en tenue de campagne.

L'artillerie révolutionnaire

La jeune nation fit le meilleur usage de l'artillerie qu'elle pouvait se procurer : en bronze, en fer ou en cuivre, de tous calibres et de toutes origines.

Des fonderies apparurent en Pennsylvanie puis dans le Massachusetts, où Springfield devint le principal arsenal des Continentaux.

Les canons de campagne les plus courants tiraient un boulet plein de 4, 8 ou 12 livres, mais il existait aussi des pièces de 1, 3, 6, 9, 18, 24 et même 32 livres. Une gamme qui en dit long sur les difficultés qu'on rencontrait à les approvisionner en boulets assortis[1].

Outre le boulet classique, on tirait un boulet creux explosif dont la fusée de bois contenait un mélange à combustion retardée. On le lançait par ricochets contre l'infanterie ennemie, au-delà de cinq cents mètres.

Pour le tir rapproché, on se servait du *grapeshot,* dit « grappe de raisin » puis « pomme de pin » et finalement « biscayen » en France. Il consistait en un plateau de bois muni en son centre d'un court piquet; autour du piquet on agglutinait avec de la poix un cône de balles ou de fragments de métal, et on enveloppait ce fragile édifice d'un morceau de toile ligaturée.

Le *grapeshot* se comportait comme la charge d'un énorme fusil de chasse. La « boîte à balles » cylindrique, plus efficace mais difficile à fabriquer, n'était guère utilisée par les Insurgents.

1. Une prime était d'ailleurs payée pour... chaque boulet adverse ramassé !

1
2
3
4
5
6
7
8

Les obusiers, courts et légers, agissaient à moindre distance sur l'infanterie ou, grâce à leur tir courbe, pouvaient frapper un ennemi dans ses retranchements.

Les mortiers, enfin, conçus pour endommager les fortifications, avaient un tir beaucoup plus vertical, qui atteignait l'adversaire derrière les plus hautes murailles. Leur calibre allait du minuscule au gigantesque.

TYPES D'INDIENS DE 1600 À 1850

1. Pamlico (Virginie), vers 1600. — 2. Tumucua (Floride), vers 1600. — 3 et 4. Illinois, 1735. — 5. Atakapas (Louisiane), 1735. — 6. Choctaw (Missouri), 1750. — 7. Sauk-Fox (Wisconsin), vers 1800. — 8. Kutchin (Alaska), 1840. — 9. Osages (Missouri), 1840. — 10. Crow (Wyoming), 1833. — 11. Séminole (Floride), 1850. — 12. Sauk-Fox (Iowa), 1840. — 13. Pied-Noir (Montana), 1850. — 14. Hidatsa (Iowa), 1840. — 15. Chef mandan (Iowa), 1840. À droite, le même après sa visite à Washington. Ses récits de voyage provoqueront une altercation et l'assassinat de ce « touriste » avant la lettre. — 16. Chef assiniboine (Wisconsin), 1840. — 17. Comanche (Texas), 1860.

L'artillerie de 1812 à 1861

La guerre anglo-américaine de 1812 amena le Congrès à créer un « Ordnance Department » chargé du contrôle et de la fabrication des affûts et des caissons à munitions, ainsi que de l'inspection et des essais des canons et de leurs projectiles.

Le corps du génie s'augmenta d'une compagnie de bombardiers, de sapeurs et de mineurs.

La maigre artillerie — le « Regiment of Artillerists » et le régiment de « Light Artillery » — fut réorganisée, portée à trois régiments à pied qui, en 1814, seront groupés en un seul. Ce « U.S. Corps of Artillery », loin d'être employé comme une grande unité, fut émietté sur tous les fronts.

En 1821, le corps de l'artillerie, l'artillerie légère et l' « Ordnance Department » se virent transformés en quatre régiments d'artillerie. Une des neuf compagnies de chaque régiment était en principe montée, mais il fallut attendre 1838 pour voir évoluer une seule de ces coûteuses *light batteries,* pièces et attelages au complet.

La guerre avec le Mexique, en 1846, précipita l'organisation projetée. Les batteries légères, aussi rapides que résolues, infligèrent de telles pertes à l'ennemi que le Congrès autorisa, en 1847, la création de quatre batteries supplémentaires. Cette mesure avait d'ailleurs été anticipée par les différents chefs d'armée.

La paix fit réintégrer les forts côtiers à la majorité des artilleurs. Quelques-uns d'entre eux furent dispersés avec leurs pièces légères sur les « points chauds » de l'Ouest en mouvement.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17

Pendant la guerre de Sécession

Le plus grand conflit depuis les guerres napoléoniennes trouva, contrairement à ce qu'on serait tenté de croire, un excellent noyau de spécialistes pour former ses innombrables batteries.

Jusque-là, l'artillerie avait été parcimonieusement répartie : une pièce pour mille fantassins et deux pour mille cavaliers. Les deux tiers des bouches à feu étaient des canons de 6 et de 12 livres, dont 75 % du plus petit calibre. Le tiers restant se composait, avec le même pourcentage, d'obusiers de 12 et de 24 livres. Chaque division devait recevoir quatre batteries, de 6 à 8 pièces selon le calibre des canons et obusiers disponibles, mais la tâche était ardue et l'armée du Potomac débuta avec neuf maigres batteries : un ensemble d'une trentaine de pièces.

La situation évolua heureusement. Lorsqu'il entra en campagne, McClellan put compter sur 92 batteries bien étoffées, soit 520 pièces servies par 12.500 hommes et 3.120 chevaux de trait.

En principe, les deux tiers des canons étaient à âme lisse, du modèle « Napoléon » 1857. Le troisième tiers de l'arsenal contenait des U.S. Ordnance et des Parrott à canons rayés. On utilisa également quelques Armstrong et Whitworth qui se chargeaient par la culasse, mais malgré une portée et une précision supérieures, leur mécanisme d'un maniement difficile leur fit préférer les pièces anciennes. L'artillerie lourde, divisée en artillerie de siège et de côte, offrait une grande diversité de types et de calibres. Il y avait des mastodontes, que le Nord n'hésita pas à mettre sur des rails : ainsi naquit l'artillerie lourde sur voie ferrée.

À cause de ses achats hâtifs en Europe, le Sud souffrit davantage encore de la multiplication des modèles, impossible à maîtriser. Il n'était pas rare de voir des batteries sudistes équipées de trois calibres différents, avec les difficultés d'approvisionnement qu'on imagine.

LE CHEVAL INDIEN
ET SES PEINTURES DE GUERRE

1. Appaloosa à dos tacheté dit *speckled rump* (croupe tachetée), le plus estimé de tous les chevaux indiens. Les appaloosas étaient élevés par les Nez-Percés de l'Oregon depuis le XVIIIe siècle. Les cercles autour des yeux et des narines apportent une vision accrue et un flair infaillible. Les cercles et les pointillés du cou racontent les combats livrés contre des retranchements. La marque rectangulaire est celle d'un chef de raid. Les cercles épars indiquent d'anciennes blessures (voir aussi la fig. 6). — 2. Appaloosa léopard. Les taches rouges bordées de bleu indiquent la destruction d'un ennemi retranché. Les plumes de la queue et les barres des pattes énumèrent les « coups ». Le « coup », exploit particulièrement apprécié, consistait à toucher un ennemi en armes avec le *coup stick*, une sorte de verge de bois longue et frêle, en s'exposant ainsi à un risque mortel. Le « coup » porté avec la main nue était l'acte de bravoure le plus hautement considéré. Les plumes comptabilisent les « coups » anciens ou les actions décisives du cheval. — 3. Appaloosa à crinière foncée. Le rond blanc indique un combat défensif à l'abri d'un retranchement naturel quelconque. Les zigzags ou éclairs des jambes assurent une course rapide. Le groupe de pointillés annonce une intempérie propice révélée par un rêve. — 4. Appaloosa floconneux. Les barres du chanfrein indiquent les « coups », la flèche assure le désarroi de l'ennemi et la main avec les doigts vers le haut symbolise un ennemi vaincu en corps à corps ou un « coup » à main nue. Les taches groupées expriment le deuil. — 5. Appaloosa à robe « goutte de pluie ». Les pointes de flèches le long des joues représentent la victoire, les grands éclairs sont un hommage au dieu de la foudre Wakinyan, lequel écartera les flèches ennemies en remerciement. Les flèches des sabots assurent la vitesse de course. — 6. Appaloosa à avant-train foncé. Le « trou de serrure » est un signe prophylactique sacré, les taches rouges indiquent les blessures de guerre d'un cheval valeureux, les traces de sabots dénombrent les raids équestres ou les chevaux pris à l'ennemi. — 7. Palomino, une robe (et non une race) qui exista longtemps avant la création des États-Unis par les colons. Le

(suite page 152)

1
2
3
4
5
6
7
8
L & F FUNCKEN

Après la Guerre civile

L'artillerie fut réduite à cinq régiments. Elle se servit durant vingt ans au moins des vieilles pièces en stock, mais on commença à les doter de rayures, par usinage (système Rodman U.S.A.) ou en les rechambrant (système Palliser G.B.).

À partir de 1903, on adopta graduellement le système de chargement par la culasse et la poudre sans fumée. Néanmoins, la Première Guerre mondiale trouva l'artillerie de campagne pauvrement dotée : 600 canons désuets de 3 inches (7,62 cm) modèle 1902. Les États-Unis achetèrent à la France son fameux 75 et adaptèrent aux munitions de ce dernier les modèles de 3 inches U.S. 1916 et de 18 livres (brevet G.B.) 1917. Ceux-ci devinrent respectivement le 75 M. 1916 et le 75 M. 1917, sans avoir aucun rapport avec le 75 français si ce n'est ses munitions.

L'Amérique participa au premier grand conflit mondial avec une artillerie composée aux trois quarts de pièces achetées à la France et à la Grande-Bretagne.

La dernière page de l'épopée américaine s'achève. Et pourtant, ce n'est pas la clameur des batailles qui roule dans notre esprit. Phénomène bizarre, nous n'entendons que le maigre détachement qui chevauche à travers un *mesquite* écrasé de soleil — claquement de sabots, cliquetis d'armes et de gourdes. Mais la moindre escarmouche résonne comme un Austerlitz.

Des héros inconnus continuent à hanter notre imagination. Jamais soldats ne furent plus ignorés, de leur vivant déjà : maints « West Pointers » accomplirent dans l'Ouest des prouesses dignes d'un chef d'armée, et blanchirent sous les galons de major sans que leur renommée dépasse le cercle d'un fort lointain.

Ils étaient, il est vrai, les acteurs d'une guerre inique entre toutes, dont le temps et la légende nous dérobent les horreurs.

chanfrein était porté pour les cérémonies. La main aux doigts tournés vers le bas est la marque accordée à un guerrier partant pour une mission particulièrement dangereuse. La peinture de l'arrière-train symbolisant l'orage appartient à une secte mystico-guerrière. — 8. Pinto (en espagnol : peint). Avec sa robe aux taches multiformes, ce cheval sans morphologie précise était très apprécié par les Indiens auxquels il arrivait de peindre un cheval blanc à l'imitation d'un pinto ! Plus extraordinaire encore, ils peignaient parfois leurs chevaux entièrement des couleurs de la guerre : on vit ainsi un guerrier et sa monture peints en bleu... à pois blancs ! Les stries horizontales de l'arrière-train indiquent l'appartenance à une secte particulière.

On notera les queues nouées en chignon afin de réduire la prise de l'ennemi. Les crinières étaient parfois nouées en petites touffes pour la même raison.

D'autres races de chevaux étaient évidemment utilisées : les chevaux sauvages nommés cayuses ou broncos voisinaient avec les montures de grande taille de l'U.S. Cavalry.

Les peintures de guerre se faisaient le plus souvent en rouge et en blanc. Cette dernière couleur était celle des Crows, ennemis héréditaires des Sioux, et ils peignaient toujours en blanc les mains symboliques. Mais on employait aussi le vert, le jaune, le bleu et le noir. Précisons que le « palmarès » était représenté de façon identique sur les deux côtés du cheval afin d'en faciliter la lecture.

LES DERNIERS GUERRIERS
DE 1850 À 1890

1. Cree, 1850. — 2. Pied-Noir, 1850. — 3. Pied-Noir, 1870. — 4. Crow, 1880. — 5. Sioux, 1885. — 6. Sioux chargeant son fusil au galop. Vers 1880, de nombreuses armes démodées au fulminate et même à silex étaient encore utilisées par les Peaux-Rouges. — 7. Sioux, 1885. Sa face noircie indique qu'il a consumé les feux de la vengeance. — 8. Sioux, 1890.

Ces trois dernières planches ne prétendent pas documenter le lecteur sur un sujet aussi vaste que les guerriers indiens. Elles sont, simplement, un bref hommage aux héros malheureux de la geste américaine.

1
2
3
4
5
6
7
8
L. & F. Funcken

RECTIFICATIF

Au cours de notre dernier voyage aux États-Unis, nous avions fait part à M. McAfee, conservateur au musée de l'Académie militaire de West Point, des difficultés que nous éprouvions à reconstituer les uniformes de la période charnière 1779-1812, particulièrement mal connue.

Ce spécialiste nous remit aussitôt une série de croquis excellents, exécutés de sa main et annotés par l'illustre H. Charles McBarron, qui représentaient le résultat le plus *up to date* des recherches sur ce sujet. Trop tard hélas pour que nous puissions en faire bénéficier nos planches.

Nous offrons ci-dessous au lecteur le schéma de l'évolution probable de l'uniforme, en partant d'éléments qu'il pourra relever dans nos propres illustrations du premier tome.

1779-1787 : L'uniforme reste celui prescrit en 1779. Voir notre planche du tome Ier, p. 25. Le tricorne « retapé » est porté comme sur notre fig. 7 (droite), p. 51.

1787-1794 : L'uniforme est semblable, plumet compris, à notre reconstitution de la fig. 3 de la p. 51, mais nos fig. 4, 5, 6 et 7 restent néanmoins valables.

1794-1805 : L'uniforme est identique à nos fig. 1 et 2, p. 51.

1805-1810 : L'uniforme est celui de notre fig. 8, p. 51, mais avec les basques courtes et le haut-de-forme de la fig. 9, à bord non relevé et à cocarde noire, sans l'aigle. Deux boutons au col.

1810-1812 : L'uniforme est celui de notre fig. 9, p. 51, mais avec des revers joints et parfaitement verticaux, sans galons. Le chapeau n'a pas l'aile relevée, ni l'aigle sur la cocarde. Culotte à sous-pied sans guêtres.

Ces reconstitutions, faites en l'absence totale d'uniformes du temps, sont basées sur les descriptions écrites, officielles ou non, sur les relevés de fournitures achetées par l'armée, ainsi que sur quelques rares dessins et peintures contemporaines.

Les modes militaires britanniques influencèrent, nous l'avons déjà souligné, les uniformes de la jeune armée des États-Unis.

BIBLIOGRAPHIE

La plupart des ouvrages déjà mentionnés dans le tome précédent contiennent d'importants chapitres consacrés à la cavalerie et, dans une moindre mesure, à l'artillerie des États-Unis.

Il existe néanmoins quelques maîtres livres, tels ceux du regretté Randy Steffen : *United States Military Saddles, 1812-1943* (un volume) et *The Horse Soldier* (quatre volumes), édités par l'University Press of Oklahoma.

Le premier titre présente toute la sellerie et les grandes lignes de l'uniforme de la cavalerie à travers deux siècles en un condensé aussi clair que précis, tandis que l'œuvre suivante, reprenant les illustrations du premier titre et les multipliant en conséquence, est une véritable encyclopédie des armes, des uniformes, des équipements et de la sellerie, traités exhaustivement jusque dans le moindre détail, d'une façon définitive.

La cavalerie des guerres indiennes de la seconde moitié du siècle a été particulièrement bien détaillée dans *Bugles, Banners and War Bonnets* d'Ernest L. Reedstrom (The Caxton Press Ltd, Idaho).

Quant au fameux 7e régiment de Custer, son aspect, le jour fatal du 25 juin 1876, a été minutieusement reconstitué dans *Boots and Saddles at the Little Bighorn* de James S. Hutchins (The Old Army Press).

Table des matières

Avant-propos 7

Première partie : La cavalerie de la Révolution américaine (guerre d'Indépendance) 8

Les origines 8
Les régiments réguliers 10
Les dragons continentaux 10
Les légions 16
L'armement 16
Les pistolets 16
Les mousquetons 22
Les sabres 24
Les casques et la selle 24
La cavalerie des partisans 28
Quelques autres corps 36
La cavalerie française 40
La cavalerie anglaise 40
La cavalerie loyaliste 40
La cavalerie allemande 46

Deuxième partie : La période postrévolutionnaire 46

Le nouveau dragon 46
L'uniforme et l'armement 47
Évolution 47
La guerre de 1812 48
Les milices montées 54
Les « U.S. Mounted Rangers » 58
Le dragon de 1833 60
L'uniforme 64
La sellerie 64
Les chevaux 66
L'armement après 1833 68
Le sabre 68
Le pistolet 68
La carabine 70
Les « Mounted Riflemen » 74
L'uniforme 74
L'armement 74
Le mystère des moustaches 76
Les « Texas Rangers » 76
La « Spy Company » 78
De 1848 à la Guerre civile 82
Deux nouveaux régiments 82
L'uniforme et la selle 83

Troisième partie : La Guerre civile (guerre de Sécession) 84

La cavalerie, une et indivisible 84
L'uniforme fédéral en 1861 86
L'armement nordiste 88
Les volontaires et miliciens nordistes 90
La cavalerie sudiste 92
L'uniforme confédéré en 1861 92
L'armement 92
Les opérations militaires 96

Quatrième partie : La cavalerie de 1865 à 1900 116

Les nouveaux régiments 118
Les uniformes 122
Le drapeau national 122
Les éclaireurs indiens 124
Les guerres indiennes 130

Cinquième partie : L'artillerie 144

L'artillerie coloniale 144
L'artillerie révolutionnaire 146
L'artillerie de 1812 à 1861 148
La guerre de Sécession 150
Après la Guerre civile 152

Rectificatif et bibliographie 154

Imprimé en Belgique par Casterman, s.a., Tournai, octobre 1980. N° édit.-impr. 1236.
Dépôt légal : 4e trimestre 1980; D. 1980/0053/119.

USD
L. F. FUNCKEN